

LA PERPETVITÉ DE LA FOY DE L'EGLISE CATHOLIQUE TOVCHANT L'EUCHARISTIE.

Avec la Refutation *de l'Ecrit d'un Ministre contre ce Traité.*

Divisée en trois parties.

Quatriéme Edition.



A PARIS,
Chez Charles Savreux, Libraire juré, au pied de la Tour de N. Dame, à l'Enseigne des trois Vertus.

M. DC. LXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



AVIS AU LECTEUR.

C'EST une choſe étrange combien les Ouvrages s'éloignent ſouvent dans la ſuite du premier deſſein qui les a fait entreprendre. Le traité de *La Perpetuité de la Foy de l'Egliſe, touchant l'Euchariſtie*, n'eſt dans ſon origine que la preface d'un livre, ayant eſté fait pour eſtre mis à la teſte de l'Office du S. Sacrement. On ne le fit pas neanmoins, parce que l'on jugea plus à propos de ne meſler rien qui ſentiſt la conteſtation dans un livre qui eſtoit uniquement deſtiné à nourrir la pieté des fidelles. Ainſi ce traité demeura ſupprimé durant plus de deux ans, & ce ne fut que par rencontre qu'on en donna depuis deux ou trois copies. Un Miniſtre Calviniſte en ayant recouvré une, y fit une Réponſe fort ingenieuſe, & où il ne manquoit rien que la verité & la ſolidité, qui ne ſe

peut pas ſuppléer par l'adreſſe de l'eſprit. Auſſy ceux de ſon party la releverent d'une maniere extraordinaire, & ils la multiplierent tellement par les copies qu'ils en repandirent partout & dans Paris, & dans les provinces, qu'elle n'eſt guere moins publique que ſi elle avoit eſté imprimée. C'eſt ce qui donna la penſée de la refuter; mais on ne put l'executer que long temps aprés; & encore n'avoit-on deſſein que de faire voir cette Refutation manuſcrite à quelques perſonnes qui avoient veu l'écrit du Miniſtre. Mais on fut obligé bien toſt de prendre la reſolution de rendre tout cet ouvrage public; parcequ'on apprit qu'un libraire avoit déja à demy imprimé le premier traité avec une infinité de fautes, & que l'on ne trouva point d'autre voye pour l'empeſcher, que de le faire imprimer ſoy-meſme. Or en le publiant, il eſtoit neceſſaire de publier auſſy la refutation de la réponſe du Miniſtre, afin que l'on viſt que c'eſtoit en vain qu'on avoit taché d'affoiblir & d'obſcurcir les preuves de ce traité. Voila l'hiſ-

toire de ce petit livre, que quelques personnes judicieuſes ont cru pouvoir eſtre utile à ceux qui chercheront ſincerement la verité. C'eſt tout ce que l'on peut eſperer des livres. Le reſte depend de la grâce, à qui il appartient de guerir le cœur, qui eſt la plus grande ſource des illuſions & des erreurs de l'eſprit.



APPROBATIONS des Docteurs.

IE sous-signé Docteur de la Faculté de Theologie de Paris, apres avoir leû & examiné un Livre, qui a pour titre, LA PERPETUITE' DE LA FOY DE L'EGLISE *touchant l'Eucharistie*, composé par le Sieur Barthelemy, ay jugé qu'il ne contient rien qui soit contraire à la Foy Catholique ny aux bonnes mœurs, & que c'est un Ouvrage plein de pieté, où les lumieres de la raison humaine, fondées sur la science ecclesiastique, triomphent avec tant de force de toutes les subtilités & les fuïtes des Heretiques, qu'on peut esperer que les fideles seront fortifiez dans la Foy par sa lecture, & que ceux qui ont esté jusques à present dans l'erreur se voyant desarmez par cette nouvelle methode de combattre les nouveautez, aimeront mieux adorer les veritez de ce Mystere, que de resister à des raisons si puissantes, par une opiniastreté criminelle. DONNE' à Paris ce deuxiéme Iuillet 1664.

A. FAVRE.

AVTRE APPROBATION.

LEs Saints Peres de l'Eglise qui ont deffendu la verité de la Foy contre les heretiques, luy ont rendu un service qui merite d'estre comparé avec celuy des Martyrs, qui

ont répandu leur ſang pour elle, puiſque s'il eſt vray de dire en quelque façon que les uns luy ont donné la naiſſance dans le monde, en reſiſtant genereuſement aux efforts des tyrans & des bourreaux, *Sanguis Martyrum ſemen eſt Chriſtianorum*, les autres l'ont conſervée en refutant dans tous les ſiecles les erreurs des heretiques qui la corrompent. C'eſt à quoy l'Auteur de LA PERPETUITÉ DE LA FOY DE L'EGLISE a tres bien reüſſi en joignant l'autorité de la tradition à des raiſonnemens ſolides. Et je puis aſſurer le lecteur que la ſcience eſt meſlée dans cet Ouvrage avec tant de pieté, que je n'ay pas de peine à me perſuader que Dieu s'en ſervira pour toucher le cœur de ceux, entre les mains de qui ſa providence le fera tomber. FAIT en Sorbonne le jour du Vendredy Saint, onziéme d'Avril 1664.

BOILEAU.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, il eſt permis au Sieur BARTHELEMY de faire imprimer, vendre & debiter, par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choiſir, un livre intitulé, LA PERPETUITÉ DE LA FOY DE L'EGLISE *touchant l'Euchariſtie, &c* durant le temps & eſpace de dix ans. Et deffences ſont faites à tous Libraires, Imprimeurs & autres

personnes, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter ledit livre, en quelque sorte & maniere, & sous quelque pretexte que ce soit, sans le consentement dudit Sieur, à peine de trois mille livres d'amande, de confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & interests, comme il est plus amplement porté par ledit Privilege. Donné à Paris le dixiéme jour de May 1664. Signé, par le Roy en son Conseil, GUITTONNEAU, & seellé du grand Sceau de cire jaune.

LEdit Sieur BARTHELEMY a cedé & transporté son droit dudit Privilege pour le temps, & aux clauses qu'il contient, à CHARLES SAVREUX, Marchand Libraire à Paris, suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le livre de la Communauté des Marchands Libraires le 8. jour de Juillet 1664. Signé, E. MARTIN Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. de Iuillet 1664.

Les Exemplaires ont esté fournis.



TRAITTE' SUR L'EUCHARISTIE

Où l'on fait voir
LA PERPETUITÉ DE LA FOY de l'Eglise Catholique touchant ce mystere, en montrant qu'il ne s'y est fait aucune innovation depuis les Apostres.

SECTION PREMIERE.

Que cette innovation est absolument impossible.

LE plus ordinaire & le plus puissant moyen pour ramener les Calvinistes à la foy de l'Eglise Catholique, est de leur representer le consen-

tement de tous les ſiecles, & la depoſition fidelle de tous les Peres pour les dogmes qu'ils conteſtent aux Catholiques.

Cette preuve eſt ſi convaincante, que quelque effort que les Miniſtres faſſent pour l'affoiblir, en répondant en general qu'il ne faut s'attacher qu'à la parole de Dieu, elle ne laiſſeroit pas d'emporter l'eſprit de tous ceux de leur party, s'ils n'avoient travaillé à l'obſcurcir, en conteſtant à l'Egliſe ce conſentement de tous les ſiecles, dont elle autoriſe ſa creance.

Ce ſeroit en vain, par exemple, que Blondel dans la preface du livre qu'il a intitulé, *Eclairciſſement ſur l'Euchariſtie*, proteſteroit que la creance de l'Egliſe ancienne touchant ce myſtere, n'eſt qu'une queſtion de fait, à laquelle des eſprits raiſonnables ne doivent pas permettre qu'on les arreſte; parcequ'elle ne leur importe pas, n'y ayant que celle du droit qui oblige leur conſcience; & que l'on a tort de s'informer de ce qui a eſté crû devant ſa naiſſance, parcequ'une opinion veritable doit toujours eſtre

crue, encore que perſonne ne l'ait deffendue depuis les Apoſtres ; & qu'une opinion fauſſe, quand elle auroit eſté ſuivie dez le commencement, ſans interruption, & par la pluſpart, n'en ſeroit pas plus recevable.

Il y a peu de perſonnes aſſez déraiſonnables pour pouvoir ſoutenir les conſequences horribles de la pretention de ce Miniſtre. Car ſi le conſentement de toute l'Egliſe depuis les Apoſtres, n'eſtoit pas une preuve certaine de la verité ; & s'il ſe pouvoit faire qu'elle eût toujours cru la preſence reelle de JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie, & que neanmoins cette creance fût fauſſe, il s'enſuit qu'il eſt poſſible que l'Egliſe ait toujours eſté engagée dans une erreur criminelle, & dans un culte idolâtre ; puiſque ſi JESUS-CHRIST n'y eſtoit pas vraiment preſent, nous ſerions de vrais idolâtres, comme les Miniſtres nous le reprochent ſi ſouvent.

Ainſy tous les Martyrs n'auroient rendu témoignage qu'à l'idolâtrie ; les Peres n'auroient eſté que des Docteurs d'idolâtrie ; toute l'Egliſe n'au-

roit esté qu'une assemblée d'idolâtres, qui n'auroient ruiné l'idolâtrie Payenne, que pour en substituer une autre; l'adoration du pain au lieu de l'adoration de l'or, de l'argent, du bois, & des pierres. Ce qui ne détruit pas seulement un article de la foy, mais toute la Foy: & non seulement la Foy; mais l'Auteur mesme & le consommateur de la foy, comme parle S. Paul, c'estadire JESUS-CHRIST; puisque si l'Eglise avoit esté toujours dans l'erreur & dans la prattique d'un culte idolâtre, elle auroit esté toujours par consequent dans la haine & l'aversion de Dieu. Et ainsy JESUS-CHRIST qui n'a pas formé d'autre Eglise que celle-là, ne seroit point le Mediateur promis, qui devoit former un peuple saint & une cité sainte, à laquelle toutes les nations devoient accourir.

Certes il faudroit avoir une indifference & une insensibilité plus qu'humaine, pour oser mettre son salut en un si étrange danger, que l'on ne pourroit avoir aucune esperance d'y parvenir, qu'au cas que tant de Martyrs, tant de Saints, tant de Peres, & ge-

neralement tous ceux qui ont vescu dans l'ancienne Eglise, en fussent privez, pour avoir esté engagez dans une superstition criminelle. L'excés de cet aveuglement est trop grand pour y pouvoir subsister; & ainsy malgré tous les efforts des Ministres, ceux qui leur sont le plus attachez demeureront facilement d'accord, que si l'on a toujours cru dans l'ancienne Eglise la presence reelle de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, c'est une folie de refuser de la croire maintenant.

C'est ce qui a obligé les Ministres d'entrer dans cette question de fait, qu'ils font semblant de juger de nulle importance, & d'employer toute l'adresse de leur esprit, pour se mettre à couvert de cette antiquité qui leur est suspecte, demeurant ainsy d'accord en quelque maniere, que la creance universelle de l'ancienne Eglise touchant l'Eucharistie est inseparable de la verité.

En supposant donc ce principe pour constant, on peut dire avec assurance que quelques chicaneries dont les

Miniſtres ſe ſervent pour eluder certains paſſages des Peres, il y en a neanmoins plus qu'il ne faut de clairs & d'indubitables, pour perſuader un eſprit raiſonnable, & qui cherche ſincerement la verité, que la doctrine de la preſence reelle a toujours eſté l'unique doctrine de toute l'Egliſe.

Mais parcequ'il arrive ſouvent que l'on ne comprend pas aſſez la force des preuves, acauſe que l'on ne les regarde pas dans l'ordre naturel qui fait qu'elles s'entr'aident & ſe fortifient mutuellement, il me ſemble qu'il ne ſera pas inutile de marquer dans ce diſcours, par où l'on peut conduire un eſprit qui ne ſeroit pas entierement opiniâtre, juſques à luy faire avoüer par l'evidence de la verité, que la creance de l'Egliſe Romaine touchant ce myſtere, eſt la meſme que celle de toute l'antiquité.

La queſtion eſtant touchant la creance de l'Egliſe ancienne, il n'y a rien de plus raiſonnable que de choiſir un point fixe dont on ne diſpute point, afin de paſſer enſuite à ce qui eſt en conteſtation.

Or quoy que les Calvinistes ayent étendu le plus loin qu'ils ont pû leurs pretentions, & que quelques-uns ayent voulu soutenir que jusques au II. Concile de Nicée, toute l'Eglise estoit dans leur sentiment; les autres jusques au temps de Paschase, c'est-à-dire jusqu'au IX. siecle; les autres mesme plus avant; neanmoins personne ne peut nier que du temps de Berenger toute l'Eglise ne se soit declarée contre la creance des Calvinistes, en condamnant Berenger par un grand nombre de Conciles de France, & d'Italie. Berenger mesme abjura plusieurs fois son heresie, & mourut dans la foy Catholique, comme le témoigne Guillaume de Malmesbury Benedictin; quoyque Blondel par une surprise peu excusable, ait écrit qu'il mourut dans la resolution de maintenir son sentiment. Ainsy nous voyons en 1053. qui est le temps du premier Concile tenu à Rome par le Pape Leon IX. contre Berenger, l'Eglise unie dans la foy que nous tenons : & c'est par ce consentement general de toute l'Eglise, que ceux qui l'ont def-

Eclairciss. sur l'Euch. pag. 441.

fendue contre Berenger, le pressent & le convainquent.

ADELMAN, qui avoit esté élevé avec Berenger sous la discipline de S. Fulbert Evesque de Chartres, ayant appris en Allemagne les nouvelles de son erreur, dez l'année 1035. selon le Cardinal Baronius, témoigne dans la lettre pleine de tendresse & de charité qu'il en écrivit à Berenger mesme, que son sentiment estoit regardé comme si manifestement heretique, qu'avant mesme qu'il eût esté condamné par les Conciles, Berenger estoit estimé separé de l'unité de l'Eglise Catholique. *Il s'est repandu un bruit*, luy dit-il, *que vous vous estes separé de l'unité de l'Eglise, & que vous avez une doctrine contraire à la foy Catholique, sur le corps & le sang du Seigneur, qui est immolé tous les jours dans toute la terre sur le saint autel.*

HUGUES, Evesque de Langres, l'un des premiers qui a écrit contre Berenger luy reproche que sa doctrine scandalisoit toute l'Eglise, *universalem Ecclesiam scandalisas.*

Un Evesque de Liege consulté par

Henry I. Roy de France, ſur la conduite qu'il devoit tenir pour étouffer l'hereſie de Berenger, luy répondit que cette hereſie eſtoit ſi claire, qu'il n'eſtoit pas beſoin de tenir de Concile pour la condamner.

DURAND, Abbé de Troarn, traitte les ſectateurs de Berenger d'hommes *vils & infames*, qui n'eſtant recommendables ny par leur pieté, ny par leur ſcience, s'oppoſoient aux Peres & aux Docteurs de l'Egliſe, & combattoient *ce que l'Egliſe Catholique enſeignoit par tout le monde* : QUOD *Catholica per orbem univerſum prædicat Eccleſia.*

LANFRANC, dez le commencement de ſon Livre reproche à Berenger, qu'eſtant plein d'arrogance il avançoit une doctrine contraire au ſentiment de toute la terre : *Superbiæ faſtu plenus contra orbem ſentire cœpiſti*; & qu'il avoit fait un écrit contre la verité Catholique, & contre l'opinion de toutes les Egliſes : *Contra Catholicam veritatem, & contra omnium Eccleſiarum opinionem ſcriptum poſteà condidiſti.* Il prouve dans le chap. 4. que la doc-

trine de Berenger estoit condamnée generalement par tous les fidelles tant ecclesiastiques que seculiers, & qu'elle n'estoit soutenue que par un petit nombre de schismatiques, *paucissimos schismaticos*. Et aprés avoir expliqué au ch. 18. la doctrine Catholique en ces termes : *Nous croyons que les substances terrestres du pain & du vin estant divinement sanctifiées sur la table du Seigneur par le ministere des Prestres, sont changées par l'operation ineffable, incomprehensible, & miraculeuse de la toute-puissance de Dieu, en l'essence du corps du Seigneur; n'y ayant que les especes du pain & du vin qui demeurent avec les qualitez naturelles, de peur que la veüe d'une chair crue & toute sanglante, ne nous causast de l'horreur. Le Corps du Seigneur ne laisse pas de demeurer dans le ciel à la droite de Dieu son Pere, d'y estre tout entier, tout incorruptible, tout inviolable, tout inalterable, & tout immortel.* Il ajoûte : *Voilà la foy que l'Eglise, qui estant repandue par tout le monde est appellée Catholique, a tenue dans tous les siecles, & tient encore à present.* Il repete la

mesme chose, comme estant evidente & non contestée, au chapitre 8. au 17. au 19. au 21. & il le fait avec tant de confiance au chapitre 22. qu'il presse Berenger de s'informer du sentiment de tous les Chrestiens du monde dans l'orient, & dans l'occident. *Interrogez*, dit-il, *tous ceux qui ont quelque connoissance de la langue latine, & des livres latins. Interrogez les Grecs, les Armeniens, & generalement tous les Chrestiens, de quelque nation qu'ils soient, & ils vous répondront tous, qu'ils tiennent cette foy dont nous faisons profession.*

Et c'estpourquoy il conclud, que si la doctrine de Berenger estoit veritable, il faudroit que l'Eglise fust perie : *Si ce que vous croyez, & que vous soutenez*, dit-il, *touchant le corps de* JESUS-CHRIST *est vray, ce que l'Eglise enseigne par toutes les nations du monde est faux. Car tous ceux qui se disent Chrestiens, & qui portent avec joye ce glorieux nom, se glorifient de recevoir dans ce sacrement la vraye chair & le vray sang que* JESUS-CHRIST *a pris de la Vierge. Or si la foy de l'Eglise uni-*

verselle est fausse, il faut que l'Eglise soit perie, ou qu'elle n'ait jamais esté.

Il estoit si clair que toute l'Eglise estoit dans un sentiment opposé à Berenger, que ne le pouvant des-avoüer, il estoit contraint de pretendre nettement que l'Eglise estoit perie du reste du monde, & n'estoit demeurée que dans le petit nombre de ceux qui le suivoient. *Contre tant de témoignages*
Chap. 23. *clairs du Seigneur & du S. Esprit touchant l'Eglise; vous objectez*, dit Lanfranc, *& ceux qui estant trompez par vous s'efforcent de tromper les autres, l'objectent avec vous; qu'aprés que l'Evangile a esté preſché dans toutes les nations, que le monde a cru, que l'Eglise s'est formée, qu'elle s'est accrue, qu'elle a fructifié, elle estoit tombée ensuite dans l'erreur par l'ignorance de ceux qui n'entendent pas les mysteres; qu'elle estoit perie, & n'estoit demeurée que dans ceux qui vous suivent.* Voila ce que l'evidence de la verité obligeoit Berenger de reconnoistre.

GUITMOND, Evesque d'Averse, & disciple de Lanfranc, mais qui a écrit

presqu'au mesme temps que luy contre Berenger & ses sectateurs, fait voir comme luy, que tout le corps de l'Eglise estoit contraire aux Berengariens. Il leur reproche dans son troisiéme livre, qu'ils n'avoient pas pour eux une seule ville, ny mesme une seule bourgade: *Neque enim eis vel una civitatula, vel etiam una villula concessit.* Il dit qu'aucun homme de bien, ny aucun homme sage n'avoit embrassé ce party; qu'il n'estoit suivi que par des gens de vie scandaleuse. Et il ne leur oppose pas seulement les Conciles qui les ont condamnez; mais le consentement general de toute la terre. *Si quis qualitatem, vel flagitiosam vitam eorum, per quos utcumque pullulavit; si quis nullum sinceræ vitæ hominem, nullum penitus sapientem fautorem ejus attendat; si autoris ejus perjuria; si demum non solùm Concilia supradicta, sed etiam totum orbem terrarum contradicentem penset, tacente nostrâ disputatione quid magis tenendum sit, satis ut arbitror judicabit.* Enfin il témoigne que l'opinion de Berenger estoit regardée comme nouvelle, & Lib. 1.

comme n'ayant jamais esté dans l'Eglise avant luy. *Il est tres clair*, dit-il, *qu'avant que Berenger eust avancé ces folies, personne ne s'en estoit avisé.* Lib. 3. NOTISSIMUM *est, hoc tempore priusquam Berengarius insanisset, hujusmodi vesanias nunquam fuisse.* Ce qu'il n'applique pas seulement à l'opinion contraire à la presence reelle; mais aussy à la doctrine de l'impanation, qui est celle des Lutheriens, & qui estoit soutenue en ce temps par quelques-uns du party de Berenger, & par Berenger mesme en un certain temps. Ibid. *Que* JESUS-CHRIST, dit-il, *soit enfermé dans le pain & dans le vin, c'est une chose que la raison ne demande point, que les Prophetes n'ont point predite, que* JESUS-CHRIST *ne nous a point apprise, que les Apostres n'ont point preschée, & que le monde n'a point crue, excepté un tres petit nombre d'heretiques:* IMPANARI *vel* INVINARI *Christum, nulla sicut ostendimus expetit ratio, nec Prophetæ prædixerunt, nec Christus ostendit, nec Apostoli prædicaverunt, nec mundus, exceptis his paucissimis hæreticis, credidit.*

Auſſy tous les livres des Grecs ſchiſmatiques que nous avons depuis ce temps là, témoignent clairement qu'ils eſtoient dans la meſme foy que l'Egliſe Romaine touchant l'Euchariſtie. Et c'eſtpourquoy on ne trouvera pas qu'ils luy ayent jamais reproché qu'elle euſt condamné injuſtement Berenger, ny qu'elle fût dans aucune erreur ſur cette matiere, comme les Ecrivains de l'Egliſe n'ont auſſy jamais reproché aux Grecs, qu'ils fuſſent dans l'erreur de Berenger; & dans les diverſes reünions qui ſe ſont faites de ces deux Egliſes, il n'y a jamais eu la moindre conteſtation touchant la foy de l'Euchariſtie, parcequ'elles eſtoient parfaitement unies dans la creance de ce myſtere.

Mais il faut encore remarquer que le myſtere de l'Euchariſtie n'eſt pas du nombre de ceux qui ne ſont connus diſtinctement que de peu de perſonnes, plus inſtruites dans la ſcience de l'Egliſe. Car pour ne parler que de la preſence reelle, comme tous les fidelles participoient à l'Euchariſtie, ils devoient par conſequent ſçavoir

ſi ce qu'ils prenoient, eſtoit le corps de JESUS-CHRIST, ou ne l'eſtoit pas, n'y ayant point de milieu : & partant hormis le petit nombre de ceux qui ſuivoient l'erreur de Berenger, tout le reſte des Chreſtiens répandus en toute la terre, eſtoit dans la foy que l'Egliſe Romaine tient à preſent, Eveſques, Eccleſiaſtiques, Religieux, Laïques : & devant Berenger cette creance eſtoit univerſellement receüe dans l'Egliſe ſans aucune contradiction.

De plus les Calviniſtes ne ſçauroient encore nier, que les Catholiques qui eſtoient alors ſi unis dans la creance de la preſence reelle, ne regardaſſent cette doctrine comme l'unique & perpetuelle doctrine de l'Egliſe Catholique ; & qu'ils ne cruſſent l'avoir receüe de leurs peres, comme leurs peres l'avoient receüe de ceux qui les avoient precedez. C'eſtpourquoy Lanfranc, dans les paroles que nous en avons rapportées, dit que la foy dont il faiſoit profeſſion, eſtoit celle que l'Egliſe avoit tenue dans tous les temps.

Juſques icy il n'y a point encore

de

de conteſtation, mais elle commence à naiſtre lorsque l'on remonte un peu plus haut; & les Calviniſtes commencent je ne ſçay comment à dire, qu'un ſiecle avant Berenger toute l'Egliſe eſtoit dans leur ſentiment, & qu'elle croyoit que JESUS-CHRIST n'eſtoit veritablement preſent que dans le ciel, & ne pouvoit eſtre dans l'Euchariſtie qu'en figure, ou par quelque impreſſion de ſa vertu.

Les Catholiques pretendent au contraire, que la foy qu'ils tenoient alors, & qui eſtoit univerſellement repandue dans toute l'Egliſe, & meſme dans les communions ſchiſmatiques, qui en eſtoient ſeparées depuis cinq ou ſix cens ans, avoit toujours eſté l'unique creance de l'Egliſe univerſelle depuis les Apoſtres. Mais le ſeul établiſſement de la queſtion ſuffit preſque pour la decider, ce que les Calviniſtes pretendent eſtant ſi contraire au ſens commun, que je ne puis croire que ces perſonnes qui ne parlent que de la raiſon, & qui l'oppoſent continuellement pour s'exempter de ſe ſoumettre à l'Egliſe, ayent aſſez enviſagé

toutes les abſurditez où ils s'engagent par cette pretention.

Si l'Egliſe ancienne avoit eſté Calviniſte, & ſi elle avoit cru que JESUS-CHRIST fuſt reellement abſent des ſymboles, elle ne pourroit eſtre venue dans l'eſtat où nous l'avons veüe au temps de Berenger, qu'en changeant univerſellement de creance; & ce changement ne ſe peut concevoir qu'en deux manieres, qui ſont toutes deux également impoſſibles. L'une ſeroit de s'imaginer qu'il ſe fuſt fait tout d'un coup, en ſorte que tous les Chreſtiens aprés avoir cru juſques alors que JESUS-CHRIST n'eſtoit pas preſent dans l'Euchariſtie, euſſent commencé tous enſemble de croire qu'il y eſtoit, & que s'eſtant endormis Calviniſtes, ils ſe fuſſent reveillez Catholiques, ſans ſçavoir comment, & avec un entier oubly de ce qu'ils avoient eſté. Ce qui eſt ſi ridicule, que je ne m'arreſte pas à le refuter. L'autre que ce changement ſe ſoit fait inſenſiblement; que quelques-uns ayent introduit l'opinion de la preſence reelle; que d'abord ils ayent eu

peu de sectateurs : mais qu'ensuite cette opinion se soit glissée insensiblement partout.

Dans cette supposition il faut necessairement qu'il y ait eu d'abord un temps, sçavoir dans la naissance de cette opinion, où elle n'estoit suivie que d'un tres petit nombre de personnes : qu'il y en ait eu un autre, où ce nombre estoit déja beaucoup augmenté, & où il egaloit celuy de ceux qui ne croyoient pas la presence reelle de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie ; un autre où ce sentiment s'estoit rendu maistre de la multitude, quoy qu'avec opposition d'un grand nombre d'autres qui demeuroient encore dans la doctrine ancienne ; & enfin un autre où il regnoit paisiblement & sans opposition, qui est l'estat où les Calvinistes sont obligez d'avoüer qu'il estoit lorsque Berenger commença d'exciter des disputes sur cette matiere.

Il est impossible que si la doctrine des Catholiques estoit une innovation de l'ancienne foy, qui se fust faite insensiblement, elle n'eust passé par ces degrez ; & cependant chacun de ces

degrez comprend des abſurditez inſupportables.

Car pour commencer par le premier, ſi la doctrine de la preſence réelle avoit eſté introduite par un ſeul homme, ou par un petit nombre de perſonnes, comment ſeroit-il poſſible que le nom en fut inconnu, & qu'on euſt pu publier une nouveauté auſſy ſurprenante que celle-là ſans que perſonne s'en fuſt étonné, ou ſe fuſt mis en devoir de s'y oppoſer? Eſt-il poſſible que les Preſtres, les Curez, & les Eveſques ne ſe fuſſent point apperceus de cette Idolâtrie naiſſante; ou que l'ayant apperceüe, ils n'euſſent fait aucun effort pour la reprimer, & pour detourner les peuples de cette erreur? Car comme nous avons remarqué auparavant, n'y ayant aucun milieu entre la preſence reelle & corporelle de JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie, & l'abſence reelle & corporelle du meſme JESUS-CHRIST de l'Euchariſtie, tous les Chreſtiens qui y participoient, avoient une creance diſtincte de l'un ou de l'autre. Comment ſe peut-on

donc imaginer qu'estant persuadez que JESUS-CHRIST estoit reellement absent de l'Eucharistie, ils ayent soumis toutes les lumieres de leur raison ; sans aucune contradiction, aux paroles d'un homme, qui seroit venu publier contre le sentiment de toute la terre, que JESUS-CHRIST que l'on croyoit reellement absent des symboles, y estoit veritablement & substantiellement present ?

Parceque la foy des autres mysteres, & la nouvelle d'un Dieu fait homme pour sauver les hommes, avoit à vaincre l'opposition des sens & de la raison, & toutes les preoccupations dont les esprits estoient prevenus, elle a d'abord fait un eclat prodigieux elle a soulevé tout le monde contre ceux qui la preschoiẽt, & elle n'a pû s'établir que par une infinité de predications, de disputes, de livres, de miracles, & par l'effusion du sang d'un nombre innombrable de Martyrs. Et on nous voudra faire croire, que cette nouvelle si étonnante de JESUS-CHRIST corporellement present en une infinité de

lieux, manié par les mains des Preſtres, entrant dans la bouche de tous les fidelles qui le reçoivent, trouvant toute l'Egliſe dans une opinion contraire, & n'eſtant accompagnée ny de miracles, ny de Martyrs, ny de livres, ny de diſputes, ait neanmoins eſté receüe dans toute la terre ſans contradiction, ſans oppoſition, ſans étonnement, & tellement ſans bruit, que l'auteur & le temps de cette innovation ſoient demeurez entierement inconnus?

Mais comment eſt-ce que ceux qui quittoient l'ancienne creance de l'Egliſe pour embraſſer cette nouveauté, ne ſe ſont point apperceus de ce changement? Comment n'ont-ils point écrit, & témoigné que juſques alors ils avoient eſté dans l'erreur & l'impieté, en croyant que JESUS-CHRIST n'eſtoit pas dans les ſymboles euchariſtiques aprés la conſecration? Comment n'ont-ils point accuſé ceux qui les avoient inſtruits, de les avoir malheureuſement trompez? Comment ne ſe ſont-ils point ecriez avec le Prophete Roy, que les diſcours des im-

pies les avoient surmontez : *Verba iniquorum prævaluerunt super nos ?* Et avec le prophete Jeremie, que leurs peres avoient honnoré le mensonge, & la vanité qui ne leur avoit servi de rien : *Verè mendacium coluerunt patres nostri ? vanitatem quæ eis non profuit ?*

Cependant on ne trouve rien de tout cela. Car je mets en fait, que depuis les Apostres jusques à Berenger, où la creance de la presence reelle estoit universellement receüe dans l'Eglise, on ne trouvera aucune preuve, que quelqu'un en publiant que JESUS-CHRIST estoit reellement present dans l'Eucharistie, ait cru proposer une opinion differente de la creance commune de l'Eglise de son temps, ou de l'Eglise ancienne.

On ne trouvera point que jamais personne ait esté deferé publiquement aux Evesques & aux Conciles, pour avoir publié de vive voix, ou par écrit, que JESUS-CHRIST estoit reellement dans la bouche de ceux qui recevoient l'Eucharistie.

On ne trouvera point qu'aucun

Pere, qu'aucun Evesque, qu'aucun Concile se soit mis en peine de s'opposer à cette creance, en témoignant qu'il y en avoit parmy le peuple, qui se trompoient grossierement & dangereusement, en croyant que JESUS-CHRIST estoit present sur la terre, au lieu qu'il n'estoit veritablement que dans le ciel.

On ne trouvera point qu'aucun auteur ecclesiastique, ny aucun predicateur, se soit jamais plaint qu'il s'introduisoit en son temps une idolatrie pernicieuse & damnable, en ce que plusieurs adoroient JESUS-CHRIST comme reellement present sous les especes du pain & du vin.

Et pour ne parler point des autres circonstances, qui sont necessairement liées avec la creance de l'Eglise Romaine, quoyque la prattique de porter le Viatique aux mourans, & de reserver pour cela quelque partie des especes, ait esté ordonnée par plusieurs Conciles, & qu'elle détruise entierement l'opinion des religionnaires; on ne trouvera point que ja-

mais personne se soit scandalisé de ces ordonnances, ny que personne les ait accusées d'enfermer & de fomenter quelque erreur.

On dira peutestre que ces raisons font bien voir que la creance de la presence reelle ne s'est point introduite par la contestation & les disputes, ny par des personnes qui ayant changé eux-mesmes de sentiment, ayent pretendu innover, & changer la creance de l'Eglise; mais que cela ne prouve pas qu'elle n'ait pu s'introduire d'une maniere encore plus insensible, qui est que les Pasteurs de l'Eglise estant eux-mesmes dans la creance que le corps de Jesus-Christ n'estoit qu'en figure dans l'Eucharistie, ayent neanmoins annoncé cette verité en des termes si ambigus, que les simples ayent pris leurs paroles en un sens contraire à la verité & à leur intention, & soient entrez dans l'opinion de la presence reelle, comme si c'eust esté celle de leurs Pasteurs.

Mais encore qu'une équivoque de cette sorte eust pu engager dans l'er-

reur un petit nombre de personnes simples, c'est le comble de l'absurdité, de vouloir faire croire qu'elle ait pu tromper tous les Chrestiens de la terre.

Car peut-on s'imaginer sans extravagance, que les paroles des Pasteurs estant mal entendues par un grand nombre de personnes en toutes les parties du monde, aucun de ces Pasteurs ne se soit apperceu de cette illusion si grossiere, & ne les ait detrompez de la fausse impression qu'ils avoient prise de ces paroles?

Peut-on s'imaginer que tous les Pasteurs fussent si aveugles & si imprudens, que de se servir de mots qui fussent d'eux-mesmes capables d'engager les peuples dans l'erreur, sans expliquer jamais ces equivoques si dangereuses?

Que si ces paroles n'estoient pas d'elles-mesmes sujettes à un mauvais sens, & n'estoient mal expliquées que par un petit nombre de personnes grossieres, comment les fidelles plus eclairez, & qui conversoient tous les jours avec les simples, ne décou-

vroient-ils point par quelques-unes de leurs actions, & de leurs paroles, l'erreur criminelle où ils estoient engagez? Ce qui devoit necessairement produire un eclaircissement, & ne pouvoit manquer, estant venu à la connoissance des Pasteurs, de les obliger de declarer publiquement que l'on avoit abusé de leurs paroles, & qu'on les avoit prises dans un sens tres-faux, & tres éloigné de la verité, & de leur intention.

Mais pourquoy ces equivoques n'auroient-elles commencé a tromper le monde que vers le IX. & X. siecle, comme pretendent les Ministres, puisqu'on ne s'est point servi d'autres paroles dans la celebration des mysteres, & dans la predication de la parole de Dieu, pour exprimer ce mystere, que de celles dont on se servoit auparavant? Et que peut-on s'imaginer de plus ridicule, que de dire que les mesmes paroles ayent esté entendues universellement d'une maniere dans un certain temps, & universellement d'une autre maniere dans un autre temps, sans que per-

ſonne ſe ſoit apperceu de cette meſ-intelligence ?

Les Miniſtres ne ſont pas obligez ſeulement de faire voir comment cette opinion a pû ſe gliſſer inſenſiblement dans les peuples de toute la terre, ce que nous avons neanmoins montré eſtre entierement impoſſible : mais il faut qu'ils ſuppoſent auſſy qu'elle s'eſt repandue dans tous les Paſteurs du monde, & dans tous les monaſteres ; & qu'ils ont tous eſté trompez par ces équivoques, les prenant en un ſens contraire au ſentiment de ceux qui les inſtruiſoient, ſans qu'aucun ſe ſoit jamais apperceu de cette illuſion generale, puiſqu'il ſuffiſoit qu'un ſeul s'en apperceuſt pour detromper generalement tous les autres.

Mais ſi l'on conſidere la creance de la preſence reelle dans l'accroiſſement chimerique, par où il faut qu'elle ait neceſſairement paſſé, ſelon la penſée des Calviniſtes, pour venir à ce point d'autorité où nous la trouvons dans l'onziéme ſiecle, l'extravagance de cette ſuppoſition nous

paroiſtra encore plus inſupportable. Car il faudroit par neceſſité, comme nous l'avons déja dit, qu'il y euſt eu un temps, où la foy de la preſence reelle, qu'ils ſuppoſent n'eſtre pas celle de l'ancienne Egliſe, eſtoit tellement meſlée dans l'Egliſe avec celle de l'abſence reelle, qu'ils ſoutiennent eſtre l'ancienne & la veritable, qu'il y avoit la moitié des Eveſques, des Preſtres, & du peuple, qui tenoient l'une, & une autre moitié qui tenoient l'autre.

Et l'on ne peut pas ſuppoſer que cette diviſion d'eſprit & de creance, fuſt ſeulement en diverſes provinces, en ſorte qu'une province tint une choſe, & l'autre une autre: mais il faut neceſſairement admettre dans la ſuppoſition des Calviniſtes, que dans les meſmes provinces, les meſmes villes, les meſmes egliſes, les meſmes monaſteres, les meſmes familles, tous les fidelles eſtoient diviſez ſur l'Euchariſtie; & que les uns croyoient que JESUS-CHRIST y eſtoit reellement preſent, & les autres qu'il en eſtoit reellement abſent.

De plus il faut ſuppoſer que cette diviſion n'eſtoit pas ſeulement dans l'Egliſe Romaine,mais auſſy dans l'Egliſe Grecque, dans l'Egliſe Armenienne, dans l'Egliſe Egyptienne, & dans toutes les autres ſocietez ſchiſmatiques. Car puiſqu'elles ſe ſont trouvées unies de ſentiment avec l'Egliſe Romaine dans la creance de la preſence reelle, ſi l'on ſuppoſe qu'elles ayent eſté autrefois dans un autre ſentiment, il faut neceſſairement qu'elles en ayent changé, ce qui ne ſe peut faire ſans avoir paſſé par cette diviſion.

Si l'on joint ces ſuppoſitions avec la verité de fait, que les Calviniſtes ne peuvent conteſter, que juſques à Berenger il n'y a eu aucune rupture de communion, ny aucune diviſion apparente ſur le point de la preſence reelle, il en reſulte la plus effroyable abſurdité qui ſoit capable de tomber dans l'eſprit des hommes. Car il faut neceſſairement, ou que cette diviſion horrible & generale de ſentiment ſur le point capital du culte de la religion chreſtienne, ſoit demeurée in-

connue à tous ceux qui estoient ainsy divisez ; ou qu'estant connue, elle ait esté negligée par les Pasteurs, & ne les ait pas portez à en faire le moindre bruit, & à y apporter le moindre remede. Et cependant l'un & l'autre est tellement contraire à toutes les lumieres du sens commun, qu'il me semble qu'il est impossible que personne le puisse croire, en prenant la peine de le considerer avec soin.

Car pour examiner le premier point, qui est que cette division soit demeurée inconnue, est-il possible qu'un homme raisonnable se puisse persuader qu'il y ait eu un certain temps dans l'Eglise, où les freres estoient opposez aux freres, les femmes aux maris, les Religieux aux Religieux; les Prestres aux Prestres, les Evesques aux Evesques, non dans un seul pays, mais dans toutes les provinces du monde : non sur quelque point de pure speculation, dont peu de personnes sont instruites ; mais sur un point dont ils avoient tous une creance distincte, sur le principal & le plus ordinaire objet de leur pieté ; sans que

jamais personne se soit apperceu de cette division si sensible ; sans que jamais personne ait reconnu que son pere, sa mere, son mary, sa femme, son frere, sa sœur, son amy, son Evesque estoit d'un autre sentiment que luy ?

Est-il possible que l'on s'imagine que ce mélange d'opinions si opposées, ait pu demeurer inconnu, non seulement un jour, mais plusieurs années, & pendant l'espace de tout un siecle ? Et quoy, cette diversité de sentimens ne se devoit-elle pas découvrir par mille actions exterieures qui en naissent necessairement ; puisque ceux qui croient JESUS-CHRIST reellement present, ne pouvoient manquer d'agir autrement que ceux qui le croient reellement absent, comme il paroit par la diversité des respects, que les Catholiques rendent à l'Eucharistie, & les Calvinistes à la Cene ?

Ne se devoit-elle pas découvrir par ceux qui changeoient de sentiment, & qui par leur changement mesme devoient reconnoistre que ceux qui

n'avoient pas changé comme eux, n'estoient pas dans le mesme sentiment qu'eux ?

Ne se devoit-elle pas reconnoistre par les differentes instructions des Pasteurs ? Et peut-on s'imaginer sans folie, que la moitié des Prestres & des Evesques estant dans la creance de la presence reelle, & la moitié dans celle de l'absence reelle, les uns & les autres parlassent tous un mesme langage, & ne découvrissent jamais si clairement leurs sentimens, que ceux qui estoient d'une opinion contraire en pussent estre choquez, & reconnoistre que celuy qui parloit estoit dans un autre sentiment qu'eux ?

Mais si l'on suppose que cette diversité de sentimens ne fût pas inconnue aux Pasteurs, ny aux laïques, il est encore bien plus contraire à la raison & à toutes les connoissances que l'on peut tirer de l'experience, que cette division si étrange n'ait excité aucun bruit, aucunes disputes ; qu'elle n'ait fait aucun eclat, & que des Evesques, des Prestres, des Religieux divisez de sentimens dans un point si

importancant, & qui devoient ſe regarder les uns les autres comme des idolâtres ou des impies, ayent pû demeurer unis de communion & dans une parfaite intelligence.

On voit dans l'hiſtoire de tous les ſiecles de l'Egliſe, que la moindre queſtion qui ait diviſé les fidelles, a toujours excité de tres grands troubles. Et l'on voit en particulier dans les Conciles du IX. & X. ſiecle, où les Miniſtres nous veulent faire croire que ce changement s'eſt fait, les Eveſques occupez à pacifier de petits differens, à decider des queſtions peu conſiderables, à regler des points peu importans de la diſcipline eccleſiaſtique & monaſtique. Comment pourroit-on donc croire, que ſçachant qu'ils eſtoient tous diviſez entr'eux ſur un point ſi eſſentiel & ſi neceſſaire à la religion; ils n'ayent pas cru que ce fût une matiere digne de leurs ſoins, de remedier à cette diviſion?

Certes pour s'imaginer que toute l'Egliſe ait pu vivre dans une profonde paix, pendant que tous les fi-

delles estoient partagez entr'eux par une si grande diversité de creance, il faut aussy s'imaginer que les hommes de ce temps-là estoient d'une autre espece que ceux de ce siecle, & qu'ils n'estoient pas sujets aux mesmes mouvemens, & aux mesmes passions. Car tout ce qu'on peut tirer de lumiere de la connoissance des hommes que nous voyons, nous porte à juger qu'il est absolument impossible, que des Evesquês, des Prestres, des Religieux, & mesme, des laïques, qui passoient dans l'esprit les uns des autres pour des impies ou des idolâtres, pussent s'empescher de soutenir chacun leur opinion par des livres & par des disputes, de tâcher de retirer de l'erreur ceux qu'ils y croyoient engagez, de les accuser devant les tribunaux ecclesiastiques, ou de les condamner s'ils en avoient l'autorité, ce qui ne se pouvoit faire sans bruit, sans eclat & sans rupture de communion.

Il faudroit pour estre demeurez dãs cette lethargie & cét assoupissement parmy une telle desunion, que les hommes de ces siecles n'eussent

eu ny charité pour le prochain, ny zele pour Dieu, ny attache pour leurs propres opinions : c'est à dire qu'ils n'eussent pas esté hommes, tous ces mouvemens portant naturellement à tâcher d'imprimer dans les autres les sentimens dont on est persuadé, & que l'on regarde comme veritables, & à combattre avec force les opinions qui y sont contraires.

Je ne sçay ce qui seroit capable de toucher ceux qui ne seront pas frappez par de si grossieres absurditez. Mais pour les aider neanmoins à les concevoir plus clairement, je les supplie d'envisager ce qui s'est passé dans le dernier siecle, lorsque Luther, Zuingle, & Calvin, entreprirent de changer la creance qu'ils avoiēt trouvée dans l'Eglise sur l'Eucharistie.

Il est sans doute que si l'on compare la doctrine que ces heretiques vouloient introduire, avec celle qu'ils vouloient oster, on jugera qu'il est infiniment plus aisé de tomber insensiblement dans la creance de Luther & de Calvin, en quittant celle de l'Eglise, que non pas de passer de l'opi-

nion de ces heretiques à la foy de l'Eglise Catholique;parce que les sens favorisent leur doctrine, & sont contraires à la nostre. Et neanmoins quels tumultes ne produisit point d'abord le Lutheranisme en Allemagne, & le Calvinisme en France & aux Pays-bas? Toute l'Europe ne fut-elle pas incontinent pleine de divisions, de disputes, & de querelles? Tous les theologiens de divers partis, n'employerent-ils pas aussy-tost tout ce qu'ils avoient d'esprit & de science, pour soutenir leur sentiment, & combatre celuy de leurs adversaires? Que vit-on par tout que pratiques, qu'assemblées secrettes, qu'animositez furieuses, qui furent incontinent suivies de ruptures ouvertes de communion, d'excommunications, de conciles, de guerres, & de desolations?

Voila les effets funestes, mais naturels, que devoit produire cette division de sentimens sur ce point si important. Comment se pourra-t-on donc persuader, que la mesme division soit arrivée en un autre temps, & qu'elle ait produit un changement

plus grand, plus univerſel, & plus difficile, non ſeulement ſans aucun trouble, mais ſans que perſonne meſme s'en ſoit apperceu?

SECTION SECONDE.

Refutation de l'hiſtoire fabuleuſe de cette pretendue innovation.

MAIS l'impoſſibilité de ce changement paroiſtra encore plus manifeſte, ſi l'on conſidere l'abſurdité où ſont tombez les nouveaux Miniſtres, qui ayant ſenti la force de cette raiſon, ont tâché de l'eluder, en faiſant une hiſtoire toute fabuleuſe de cette innovation pretendue. Blondel en a dreſſé le premier plan dans ſon Eclairciſſement ſur l'Euchariſtie, mais d'une maniere ſi extravagante, qu'il fait naiſtre l'opinion de la transſubſtanciation long temps aprés Berenger, en ſorte que ſelon luy il faudroit dire que meſme Lanfranc, Guitmond, & Alger ne l'auroient pas enſeignée. Auſſy Aubertin ayant bien veu qu'il n'y avoit pas de moyen de

ſoutenir une folie ſi viſible, a cru devoir reformer ce plan. Et voicy à quoy ſe reduit ce que ce Miniſtre, qui a conſumé malheureuſement ſa vie à chercher dans les écrits des anciens dequoy obſcurcir la verité, a trouvé de plus plauſible pour rendre vrayſemblable le prodigieux renverſement de l'ancienne foy, qu'il eſt obligé d'admettre, afin de ne paſſer pas luy meſme pour novateur.

Il repreſente donc premierement toute la terre unie dans ce ſentiment, que l'Euchariſtie n'eſtoit le corps de JESUS-CHRIST qu'en ſigne & en figure, ou bien en vertu & en efficace, juſques à l'an 600. de Noſtre Seigneur. Il avouë enſuite que la creance de la preſence reelle n'a pu s'établir tout d'un coup. *Il ne faut pas penſer*, dit-il, *que ces abus de la tranſſubſtanciation, & de la preſence reelle*, c'eſt ainſy qu'il appelle la foy Catholique touchant l'Euchariſtie, *ayent pu naiſtre tout d'un coup comme des potirons : Non putandum eſt eos de tranſſubſtanciatione, & reali præſentia abuſus, in inſtanti fungorum inſtar prodiiſſe.* Ce changement Aub. l. 3. p. 903.

(ajoûte-t-il) s'est fait peu à peu, & il n'est arrivé à l'estat où il est maintenant que par divers détours : *Mutatio paulatim facta est, & tandem per anfractus eò provecta.*

Aprés cette confession sincere, il bastit des degrez imaginaires par lesquels il fait passer cette creance, & place le premier vers l'an 635. en s'efforçant de persuader qu'Anastase Sinaïte, celebre Religieux du Mont-Sinaï, en a jetté les premiers fondemens dans un traitté qu'il a fait contre certains heretiques nommez Gayans, où il dit, que ce que nous recevons dans l'Eucharistie n'est pas l'antitype, mais le corps de JESUS-CHRIST.

Sur cela il charge d'injures ce sçavant Religieux, & l'accuse d'avoir innové la doctrine & le langage de l'Eglise : la doctrine pour avoir enseigné, non la presence reelle, car il ne veut pas en demeurer d'accord; mais l'union hypostatique de la divinité avec le pain, par le moyen de laquelle le pain estoit fait le corps de JESUS-CHRIST, & le vin son sang, parce

Aubert. l. 3. p. 909.

parce qu'estant unis à sa personne, ils estoient par consequent unis à son corps & à son sang : le langage, parce, dit-il, qu'on avoit toujours accordé jusques alors dans l'Eglise que le pain & le vin estoient antitypes du corps & du sang de JESUS-CHRIST.

Mais comme cette opinion qu'Aubertin attribuë à cet auteur, n'a point d'autre fondement que sa fantaisie, Blondel par un autre tour d'imagination, pretend au contraire, qu'il n'a innové que le langage de l'Eglise, & qu'il n'a point alteré sa doctrine dans le fond; tant il est aisé de se contredire dans ces conjectures arbitraires, dans lesquelles on a seulement pour but de s'éloigner de la creance des Catholiques, & non pas de trouver la verité.

Aubertin pretend ensuite que ces deux innovations furent embrassées par Germain, Patriarche de Constantinople en l'an 720: par Jean de Damas en l'an 740. & ensuite par les Evesques du II. Concile de Nicée en l'an 787. par Nicephore, Patriarche de Constantinople l'an 806. que le

mesme langage passa d'orient en occident, & y fut receu comme il paroist par les livres que Charlemagne fit faire au Concile de Francfort l'an 794. où ce Roy & ces Evesques decident que l'Eucharistie *n'est pas l'image du corps de Iesus-Christ, mais son propre corps :* en sorte que selon cette histoire d'Aubertin, il faudroit conclure, que la creance de l'impanation du Verbe, c'est à dire de l'assomption du pain en unité de personne, se répandit universellement en moins d'un siecle dans l'orient & dans l'occident.

Qui n'admirera en cette rencontre combien la preoccupation obscurcit le jugement des hommes, en voyant ce critique persuadé d'une fable si pleine de contradiction & d'absurditez ? Il est difficile de les remarquer toutes, & je me contenteray de quelques-unes.

Premierement, quelle apparence y a-t-il qu'Anastase qui ne pouvoit ignorer la foy de l'Eglise de son temps, produise en passant & sans dessein une opinion qui y auroit esté

formellement opposée, & la produise sans témoigner qu'il avance quelque chose de contraire à l'opinion commune, mais plutost comme une chose constante & indubitable, qu'il n'est pas besoin de prouver? Ainsy ce que dit cet auteur, *que l'Eucharistie n'est pas antitype*, c'est à dire signe du corps de JESUS-CHRIST, ne montre pas qu'il ait changé la creance de l'Eglise; mais montre seulement que c'estoit une chose constante au VIII. siecle, que l'Eucharistie n'estoit pas une simple image du corps de JESUS-CHRIST, mais le corps mesme de JESUS-CHRIST.

Secondement, n'est-il pas absolument ridicule de supposer, comme ce Ministre fait, que l'orient, qui estoit plein des livres de S. Basile, des deux SS. Gregoires, de S. Chrysostome, qui faisoient la principale & presque l'unique étude des Grecs, ait abandonné la creance & le langage de tous ces Peres, & la foy dans laquelle il avoit esté instruit, pour regler son langage & sa creance sur un passage ecarté d'un livre d'un Reli-

gieux du Mont-Sinaï ?

Mais cõbien est-il encore plus hors d'apparence, de faire passer ce changement dans l'occident, & de le faire recevoir tout d'un coup par les Evesques assemblez à Francfort ; puisqu'il n'y en avoit aucun dans cette assemblée qui entendist le grec, & que l'ignorance de cette langue leur fit commettre plusieurs erreurs de fait, en interpretant mal le sentiment des Peres du II. Concile de Nicée, & en confondant le Concile des Iconoclastes avec ce Concile catholique ; parcequ'ils n'avoient point d'autre lumiere de ce qui s'estoit passé en orient, qu'une version latine pleine de fautes? Et par consequent quand Charlemagne definit dans ce livre souscrit par tous les Evesques, *que* JESUS-CHRIST *ne nous a point conferé une image, mais le sacrement de son corps : que l'Eucharistie ne doit pas estre appellée image, mais verité ; non ombre, mais corps ; non figure des choses futures, mais ce qui estoit representé par les figures :* quand il remarque, *que* JESUS-CHRIST *n'a pas dit* de ce qu'il don-

Lib. 4. c. 14.

na à ses Apostres : *C'est l'image de mon corps, mais c'est mon corps qui sera livré pour vous, c'est mon sang qui sera repandu pour plusieurs :* quand il dit, *que ce qui se passa dans l'institution de l'Eucharistie, se passa non en figure, mais en verité*, ce n'est pas une preuve qu'il ait tiré ce langage des Grecs, qu'il eût esté bien-aise de contredire, & dont il n'avoit jamais leû les livres ; mais c'est une preuve indubitable que l'Eglise Latine & l'Eglise Grecque estoient parfaitement d'accord sur le point de l'Eucharistie.

Troisiêmement, ou ce livre & ce passage d'Anastase sont demeurez peu connus, & par consequent n'ont pas esté capables de produire un si grand changement ; ou si l'on suppose qu'ils estoient celebres, & entre les mains de tout le monde, comment s'est-il pu faire, qu'en proposant comme les Ministres le pretendent, une opinion contraire au sentiment de toute l'Eglise, personne ne s'en soit plaint, personne n'ait accusé d'erreur cet auteur, personne n'ait écrit contre luy, ny contre aucun de ceux qui

ont embrassé son sentiment ?

Car il faut remarquer icy que l'opinion de l'impanation du verbe qu'Aubertin attribue à Anastase Sinaïte, & à S. Jean de Damas, quoy que fort differente de l'opinion des Catholiques, est neanmoins tres-opposée à celles des Calvinistes ; puisque par le moyen de cette union personnelle de la divinité avec le pain & le vin, le pain devient vraiment adorable comme l'humanité de JESUS-CHRIST, ce corps de JESUS-CHRIST est pris par la bouche, entre dans les méchans, demeure hors l'usage, qui sont tous points directement contraires à la doctrine des Calvinistes. Deplus cette union hypostatique du pain avec la divinité seroit toute miraculeuse & toute incomprehensible, & elle n'enfermeroit pas moins de difficultez, que la creance de la presence reelle. Quelle apparence donc qu'une opinion si differente du sentiment où ils pretendent que l'Eglise estoit alors, ait esté neanmoins embrassée par tout l'orient instruit dans une autre foy, sans qu'il paroisse aucune tra-

ce de ce changement, & sans que ceux mesmes qui avoient changé de creance s'en soient apperceus ?

Mais comment les Nestoriens, dont l'orient estoit plein, & qui nioient l'union personnelle du Verbe avec la nature humaine de JESUS-CHRIST, pouvoient-ils admettre cette union de la divinité avec le pain ? Et s'ils ne l'admettoient pas, comment n'ont-ils point reproché cette doctrine aux Catholiques, & ne les ont-ils point obligez par leur reproche de la justifier & de la deffendre ?

Comment les Iconoclastes que les Ministres pretendent tirer à leur party touchant l'Eucharistie, parce qu'ils ont appellé l'Eucharistie image du corps de JESUS-CHRIST, quoyqu'ils reconnoissent au mesme lieu qu'elle est le corps mesme de JESUS-CHRIST, ne reprochoient-ils point aux deffenseurs des images qui estoient selon Aubertin de l'opinion d'Anastase Sinaïte, qu'ils introduisoient non seulement un culte superstitieux envers les images, mais une veritable idolâtrie, en enseignant que le pain estoit

uni au Verbe, & devoit estre ainsy veritablement adoré? Et comment ces personnes, qui excitoient tant de bruit sur un point beaucoup moins important, qui est le culte des images, n'en faisoient-ils aucun sur le sujet de l'Eucharistie, s'ils eussent esté sur ce point capital dans une creance tout-à-fait opposée à celle de ceux qui deffendoient la veneration des images?

Toutes ces absurditez font voir clairement, qu'il est absolument faux qu'il se soit fait en ce temps-là aucune innovation de doctrine sur le sujet de l'Eucharistie. Mais il n'est pas moins faux encore, que la creance de ce siecle témoignée par Anastase, par S. Jean de Damas, par Germain Patriarche de Constantinople, par le II. Concile de Nicée, par Charlemagne & par le Concile de Francfort, fust que le pain estoit uni personnellement au Verbe, & non pas changé au corps naturel de JESUS-CHRIST, cette supposition n'ayant aucun fondement dans les écrits de ce temps-là, & n'estant qu'une chicanerie que ce Ministre a trouvée, pour n'estre pas obligé

d'avoüer que la creance de la presence reelle estoit universellement receüe dans l'Eglise au VII. & VIII. siecle.

Premierement, non seulement leurs paroles ne donnent point lieu à cette explication, mais elles y sont formellement contraires. Anastase Sinaïte dit *que nous n'appellons point la communion antitype du corps de* JESUS-CHRIST, *ou simple pain; mais que nous y recevons le vray corps & le vray sang de* JESUS-CHRIST *incarné dans Marie Mere de Dieu.* Germain Patriarche de Constantinople, dit *que le S. Esprit change les dons proposez au precieux corps de Nostre Seigneur* JESUS-CHRIST, *& ce qui est dans le calice au precieux sang du grand Dieu, qui a esté repandu pour donner le salut & la vie au monde:* paroles, qui exprimant parfaitement la foy de la presence reelle excluent formellement cette pretendue union de la divinité avec le pain & le vin. Car par le moyen de cette union, le pain & le vin pourroient bien devenir le pain & le vin de JESUS-CHRIST, mais non pas la chair

Theor. rer. Eccl. tom. 8. Bib. PP.

& le ſang de JESUS-CHRIST ; parceque le pain ſubſiſtant dans l'eſtre de pain, ne ſeroit pas chair quand il ſeroit uni au Verbe qui eſt reveſtu de noſtre chair.

Secondement, ces auteurs declarent que ce qui eſt dans le calice, eſt le ſang de JESUS-CHRIST verſé pour le ſalut du monde, & ils declarent deplus que ce n'eſt pas en figure, mais en verité ; ce qui ne ſe peut entendre que du ſang naturel de JESUS-CHRIST, du vin uni au ſang ne pouvant eſtre ce ſang repandu pour le ſalut du monde, que metaphoriquement.

Damaſc. de fide Orth. l. 4. c. 14.

Troiſiémement, S. Jean de Damas exclut encore plus formellement cette union chimerique. Car il declare que le corps de JESUS-CHRIST vraiment uni à la divinité qui eſt en l'Euchariſtie, *eſt le meſme que celuy qui eſt né de la Vierge, non que ce corps qu'il a pris du ſein de la Vierge deſcende maintenant du ciel; mais parceque le pain & le vin y ſont changez au corps & au ſang de Dieu.* Et il ajoute plus bas, *que ce corps, auquel ce pain eſt changé d'une maniere admirable par*

l'invocation, & l'avenement du S. Esprit, n'est pas un corps different de celuy de JESUS-CHRIST, *mais un seul & un mesme corps.*

Quatriémement, il est sans aucune apparence que toute l'Eglise Grecque soit entrée sans s'en appercevoir dans une erreur, qui est clairement condamnée par les livres des Peres des siecles precedens.

Car S. Ignace dit, que *l'Eucharistie est la chair du Sauveur, laquelle a souffert pour nos pechez.* *Epist. ad Smyrneos.*

S. Chrysostome écrit en une infinité de lieux, que [a] *ce qui est dans le calice est le sang qui a coulé du costé du Sauveur percé sur la croix:* [b] *Qu'il n'y a en tous les lieux de l'Eglise qu'un seul* JESUS-CHRIST, *qui est tout entier en un lieu aussy-bien que dans un autre, n'ayant partout qu'un seul corps:* [c] *Que celuy qui est à la droite de Dieu, est entre les mains des Prestres;* [d] *Et que nous voyons le mesme corps que les Mages ont adoré.* Comment se pourroit-il donc faire que tout l'orient par un aveuglement general, en lisant les ouvrages des Peres, fust entré dans un sentiment si

a *Hom. 24. in Epist. ad Corin.*
b *Hom. 17. in Epist. ad Hebr.*
c *De Sacerdot. l. 3. c. 4.*
d *Hom. 24. in Ep. ad Corr.*

opposé à celuy qu'ils y enseignent ?

Car on ne peut pas répondre, que ces expressions estoient prises par ceux du VII. & VIII. siecle dans un sens metaphorique, & que lorsqu'ils y lisoient, que le pain estoit changé au corps de JESUS-CHRIST, ils entendoient qu'il estoit changé en la figure du corps de JESUS-CHRIST; puisque cette explication est formellement condamnée par les auteurs à qui Aubertin attribue l'opinion de l'impanation du Verbe.

Anastase Sinaite. S. Jean de Damas, Nicephore.

Cinquiêmement, il n'y a point d'auteur à qui l'on puisse attribuer ce sentiment avec moins de vrai-semblance qu'à Anastase Sinaïte. Car la principale raison qui pourroit y porter ceux qui reglent leur creance plutost selon la raison que selon la foy, est la difficulté de concevoir qu'un corps soit en plusieurs lieux. Or cette difficulté est nulle à l'égard d'Anastase, puisqu'il enseigne formellement comme Aubertin le reconnoist, qu'un corps peut estre par miracle en plusieurs lieux.

Auber. l.3. p. 926.

Ainsy toute cette innovation de doc-

trine, eſt une pure chimere ; & il n'eſt pas ſeulement clair que l'Egliſe du VII. & VIII. ſiecle eſtoit dans une creance differente de celle des Calviniſtes ; mais il eſt clair auſſy qu'elle eſtoit dans celle de la preſence reelle, & qu'elle y eſtoit non par aucun changement qui fût arrivé, mais parce-qu'elle avoit receu cette foy, auſſy-bien que celle des autres myſteres, de ceux qui vivoient dans le VI. ſiecle, dans lequel les Calviniſtes demeurent d'accord que la doctrine de l'Egliſe eſtoit exempte de corruption.

Que ſi Anaſtaſe Sinaïte, S. Jean de Damas, les Eveſques du Concile de Nicée, & ceux de Francfort, ont fait difficulté d'appeller les eſpeces ou ſymboles du nom d'antitypes aprés la conſecration, quoy que quelques Peres les ayent ainſy appellées, il n'eſt pas difficile de comprendre que cela s'eſt fait non ſeulement ſans changement de creance, mais en quelque façon ſans changement de langage.

Car il faut diſtinguer dans les mots d'image, de figure, & d'antitypes, comme dans pluſieurs autres ſembla-

bles, deux ſortes de ſignifications; l'une naturelle & originelle, l'autre populaire & ordinaire. La ſignification naturelle de ces mots, ne marque autre choſe qu'une ſimple repreſentation; & comme une choſe inviſible, quoy que preſente, peut eſtre repreſentée par quelque choſe de viſible, de corporel, & d'exterieur, il ne s'enſuit nullement qu'une choſe n'eſt pas preſente, parce qu'elle eſt repreſentée par quelque image viſible. Ainſy nous diſons ordinairement que le viſage, ou les yeux, ſont les images de l'ame; & cependant ceux qui le diſent, croient en meſme temps que l'ame eſt preſente dans les yeux & dans le viſage. Les langues de feu eſtoient la figure du S. Eſprit, qui y eſtoit preſent. L'ablution exterieure eſt la figure de l'interieure dãs le bapteſme, & cependant elles ſont jointes & unies enſemble. Il faut renoncer au ſens commun pour s'amuſer à conteſter ſur ce point, & pour ſoutenir opiniaſtrement, comme font quelques Calviniſtes, que ces mots enferment toujours, & par leur natu-

re l'abſence de la choſe repreſentée.

Mais il eſt vray neanmoins, que comme ordinairement les choſes figurées ne ſont pas jointes aux figures, & que l'on ne repreſente guere par des images, que des choſes abſentes, il s'eſt fait un autre uſage populaire de ces mots, dans lequel eſtre figure, & contenir la verité figurée, ſont deux choſes oppoſées en quelque maniere. Et c'eſt dans ce ſecond ſens que les Peres ont dit ſouvent que la figure ne contenoit, & n'eſtoit pas la verité.

Ces deux ſortes de ſignifications ſubſiſtent toutes deux dans le langage des hommes, & formant une contrarieté apparente dans les mots, s'allient ſans peine dans le ſens. Car ſelon ces deux diverſes ſignifications, il eſt vray de dire que l'Euchariſtie eſt figure, image, antitype du corps de JESUS-CHRIST, & qu'elle n'eſt pas figure, image, antitype du corps de JESUS-CHRIST. Elle n'eſt pas figure, image antitype, ſelon la ſignification populaire de ce mot, qui exclut la verité; mais elle eſt figure, & antitype, ſelon la ſignification natu-

relle de ce mot, qui compatit avec la verité, & qui ne marque autre chose, sinon qu'elle represente le corps de JESUS-CHRIST, quoy qu'elle l'enferme & le contienne en mesme temps. Et de là il est arrivé que les Peres prenant quelquefois ces mots dans leur signification naturelle, n'ont pas fait difficulté d'admettre que l'Eucharistie est image & figure. Mais parcequ'elle contient reellement JESUS-CHRIST, ils l'appellent aussy verité, & l'opposent aux figures & aux images de l'ancienne loy, en prenant alors le mot d'image dans sa signification populaire. *Ce sang*, dit S. Chrysost. Hom. 45. sur S. Jean, *estant en figure expioit les pechez; que si estant en figure, il a eu tant de force & tant de vertu, si la mort a tant redouté l'ombre de ce sang divin, combien en redoutera-t-elle davantage la verité mesme?*

Et parce que cette signification populaire du mot de figure, qui exclut la verité, est la plus commune dans le langage des hommes; & que d'ailleurs la principale partie de l'Eucharistie n'est pas celle qui est exterieure

& visible, selon laquelle elle est figure, mais l'interieure & l'invisible, qui est le corps de JESUS-CHRIST, il est arrivé que lorsque l'Eglise n'a plus esté obligée de cacher ce mystere aux Payens, ce qui avoit quelques fois porté les Peres à se servir plus souvent des mots de figure & d'image lorsqu'ils en parloient devant les Payens & les Juifs, on ne s'est plus guere servi des mots d'antitypes & de figures, & l'on a plutost exprimé ce mystere par la partie principale, qui est la verité du corps de JESUS-CHRIST. Ainsy du temps du II. Concile de Nicée il estoit rare que l'on appellast les especes consacrées du mot d'antitypes, quoy que ce nom leur eust esté donné quelquefois par des Peres plus anciens.

L'Eglise estant dans cet estat, les Iconoclastes assemblez en leur conciliabule de Constantinople pour condamner les images, crurent qu'ils pourroient tirer de ce qu'il y a de figuratif dans l'Eucharistie, une preuve pour détruire les images de Nostre Seigneur, en pretendant que JESUS-

CHRIST n'avoit voulu que ſon corps fuſt repreſenté que par les eſpeces euchariſtiques. Et ils exprimerent ce mauvais raiſonnement en des termes tres-durs, appellant trois ou quatre fois l'Euchariſtie, image & repreſentation dans un meſme lieu.

Or quoy qu'on ne puiſſe pas dire que les Iconoclaſtes ayent erré dans la foy de l'Euchariſtie; puiſque celuy meſme qui les refute, & qui rejette leur expreſſion dans le II. Concile de Nicée, les décharge de ce ſoupçon, témoignant qu'aprés avoir ainſy mal parlé, ils reconnoiſſoient enſuite la verité; il eſt vray neanmoins que leurs termes eſtoient d'eux meſmes chocquans, & qu'ils ont eſté juſtement repris dans le II. Concile de Nicée; parceque les mots d'image, & de figure, appliquez trois ou quatre fois à l'Euchariſtie dans une meſme periode, ſe devoient prendre plus raiſonnablement dans leur ſignification populaire qui exclut la verité, que dans celle qui ne l'exclut pas.

Et en effet quoyque les Catholiques reconnoiſſent tous, que l'Eucha-

riftie eft verité & figure, ils ne laifferoient pas de condamner d'imprudence un theologien qui appelleroit fouvent l'Euchariftie image, fans exclure tres-formellement le mauvais fens que ce mot pourroit avoir.

Voila à quoy fe reduit ce premier degré d'innovation, qui ne peut que fervir de preuve, que la doctrine de l'Eglife Romaine eftoit dans le VII. & VIII. fiecle, celle de toute l'Eglife.

Le fecond degré n'eft pas moins fabuleux, & voicy de quelle maniere Aubertin tâche de s'en démefler. Il luy eftoit facile avec les mefmes chicaneries par lefquelles il elude les paffages des anciens Peres, d'eluder auffy ceux des auteurs du IX. fiecle, & de les rendre tous Calviniftes. Car pourveu qu'un écrivain ait appellé l'Euchariftie le facrement du corps de JESUS-CHRIST, ou qu'il ait parlé du pain & du vin qui fervent de matiere à l'Euchariftie, il ne luy en faut pas davantage pour cõclure qu'il s'eft declaré contre la prefence reelle, & contre la tranfubftanciation. Mais comme il ne pouvoit defavoüer que la doc-

trine de la presence reelle estoit universellement receüe dans l'Eglise, avant la publication des erreurs de Berenger, voyant bien qu'il estoit ridicule qu'une opinion se trouvast établie par tout, tout d'un coup, & sans qu'on en pust marquer le commencement, il a jugé plus à propos de la faire naistre au IX. siecle, afin que comme il y a eu peu d'écrivains dans le X. il pût supposer que c'estoit durant ce siecle qu'elle s'estoit accrue & repandue par toute la terre.

Dans ce dessein il a choisi Paschase Ratbert pour l'en faire auteur, & de peur que les Catholiques n'en tirent avantage, il le charge d'injures. Il dit que c'est *un esprit embarassé, qui se contredit, en sorte qu'on ne peut sçavoir ce qu'il a voulu dire, ny de quel sentiment il a esté.* Et neanmoins il pretend ensuite, je ne sçay comment, qu'il est l'auteur de la doctrine de la presence reelle.

Ratbert. 2. 922.

Mais de peur qu'on ne luy objectast, que si cette doctrine eust esté nouvelle, elle n'eust pas manqué d'estre combattue; il tâche de trouver des

auteurs qui s'y ſoient oppoſez, & il pretend que pluſieurs grands hommes comme Raban, Amalarius, Heribald, Valfridus, Flore, Loup Abbé de Ferriere, Frudegarde, Ratramne, Jean Erigene, Prudence Eveſque de Troye, Chriſtian Drutmar, ont eſté adverſaires de Paſchaſe, ou du moins dans un ſentiment different du ſien.

Ainſy il conduit ſon hiſtoire juſques au x. ſiecle, & quand il y eſt arrivé, croyant que dans les tenebres de ce ſiecle on ne pourra trouver de lumiere pour le convaincre, il declare en l'air, que c'eſt depuis la fin du IX. ſiecle juſques au commencement de l'onziéme, que l'opinion de la preſence reelle a occupé tous les eſprits de toute la terre, *en ſorte que ceux de l'onziéme ſiecle l'ayant ſucée avec le lait, la firent paſſer pour veritable.* p. 495. HINC *contigit*, dit-il, *ut in ſequenti quamvis litteratiores facti, hac tamen opinione unà cum lacte imbuti, illam tanquam veram confidenter obtruſerint.*

Voila la fable que ce Miniſtre debite, qui ſe trouve déja détruite par avance, par ce que nous avons dit

touchant la premiere innovation pretendue, puisque si la foy de la presence reelle estoit receue sans contradiction par toute l'Eglise au VII. & au VIII. siecle, il est ridicule de la vouloir faire naistre dans le IX. Mais il ne sera pas neanmoins inutile de remarquer en particulier les absurditez de ce degré.

On ne peut nier, comme nous avons déja remarqué, que le mystere de l'Eucharistie estant la principale partie du culte de la religion chrestienne, tous les Chrestiens, & mesme les plus simples, y participant souvent, ne crussent par une foy distincte ou que JESUS-CHRIST y estoit reellement present, ou qu'il en estoit reellement absent.

Or quoyque, comme nous dirons plus bas, il y ait eu en ce siecle quelque contestation entre un petit nombre de sçavans touchant quelques points qui regardent l'Eucharistie; on ne peut dire neanmoins que ces contestations ayent passé jusques dans le peuple, ny que le corps de l'Eglise ait esté partagé en ce temps-là en

deux creances, en ſorte qu'il y en ait eu une partie qui cruſt le corps naturel de JESUS-CHRIST reellement preſent dans l'Euchariſtie, & une autre qui le cruſt reellement abſent.

Je n'examine pas à preſent laquelle de ces deux creances eſtoit la maitreſſe de l'eſprit des peuples; mais je dis ſeulement qu'il n'y en avoit qu'une des deux, ou celle de la preſence reelle, ou celle de l'abſence reelle; & qu'on ne peut pas s'imaginer qu'elles ayent toutes deux ſubſiſté en meſme temps, & formé deux partis conſiderables dans ce ſiecle. Car n'y ayant point de ſiecle où il y ait eu plus de Conciles, & ſur tout en France, ny une plus grande quantité de ſçavans hommes, comment pourroit-on croire que ſi le corps de l'Egliſe de France ou de l'Egliſe univerſelle avoit eſté diviſé par ces deux opinions diametralement oppoſées, ſur le plus important, & le plus commun de nos myſteres, on n'en euſt point parlé en aucun de ces Conciles, & l'on n'euſt pas fait le moindre effort pour remedier à une ſi étrange diviſion?

Il eſt bien poſſible qu'une erreur avancée dans un livre peu connu, n'eſtant ſuivie que de peu de perſonnes, & ne faiſant pas d'eclat, ſoit negligée par l'Egliſe; mais qu'une erreur capitale, comme ſeroit la creance de la preſence reelle ſi elle eſtoit fauſſe, ſoit ſoufferte dans l'Egliſe, & que des Eveſques qui n'euſſent pu ignorer la diviſion de leurs peuples, n'en euſſent pas ſeulement parlé en plus de 80. Conciles, c'eſt une choſe qui chocque entierement le ſens commun. Car on ne peut pas dire que ces Eveſques ayent cru cette diviſion peu importante, & qu'ils l'ayent jugée compatible avec l'unité de la communion; puiſque de la diverſité de ces deux creances il s'enſuit, ou que les uns euſſent eſté des idolatres, des ſuperſtitieux, & des novateurs; ou que les autres euſſent eſté des impies & des heretiques; & qu'il n'y a point de diviſion moins compatible avec la communion de l'Egliſe, que celle qui deſunit les fidelles dans le lien meſme de la communion, qui eſt l'Euchariſtie, & qui change tout le culte

culte exterieur de la religion.

Je ne m'arreste pas à refuter davantage l'absurdité de ce mélange, parce qu'il semble que les Ministres avoüent qu'il estoit impossible dans ce siecle si eclairé ; & c'est par cette raison qu'Aubertin laissant à Paschase un petit nombre de sectateurs, tâche de tirer à soy les principaux ecrivains de ce temps-là.

Estant donc constant que le general de l'Eglise estoit dans une de ces deux creances, il est question seulement de sçavoir si c'estoit dans celle de la presence reelle, ou dans celle de l'absence reelle ; & c'est ce qu'il est bien aisé de decider par plusieurs raisons convaincantes.

Quelque animosité que les Calvinistes témoignent contre Paschase, ils ne peuvent neanmoins nier que ce n'ait esté un homme tres celebre dans son temps pour sa sainteté & pour sa doctrine, & durant sa vie & aprés sa mort. Cependant cet auteur enseignant la verité de la presence reelle en 818. dans le livre qu'il a fait du Corps & du Sang du Seigneur, & de-

puis dans l'Epiſtre à Frudegarde, & dans ſes Commentaires ſur S. Matthieu, la propoſe partout comme la creance unique & univerſelle de l'Egliſe de ſon temps.

Il témoigne deplus qu'encore que quelques perſonnes euſſent erré en ſecret ſur ce point par ignorance, nul n'avoit jamais neanmoins oſé s'elever publiquement contre une verité ſi reconnue de tout le monde. QUAMVIS, dit-il, *ex hoc quidam de ignorantia errent, nemo tamen eſt adhuc in apperto, qui hoc ita eſſe contradicat, quod totus orbis credit & confitetur.* Il dit au meſme lieu que quiconque voudroit chocquer cette verité, s'opposeroit à toute l'Egliſe, & commettroit un tres grand crime, en ne croyant pas ce que la verité meſme nous apprend, & ce que croient les Chreſtiens par tout le monde. *Videat qui contra hoc venire voluerit, quid agat contra ipſum Dominum, & contra omnem Chriſti Eccleſiam. Nefarium ergo ſcelus eſt, orare cum omnibus, & non credere quod veritas ipſa teſtatur, & ubique omnes univerſaliter verum eſſe fatentur.*

Or si la doctrine de la presence reelle, que Paschase soutient dans cette epistre à Frudegarde, & dans tous ses autres livres, n'eust pas esté la creance commune de l'Eglise, & si c'eust esté la premiere fois qu'elle eust esté produite au monde, ne faudroit-il pas qu'il eust eu entierement perdu l'esprit, pour oser dire, comme il fait d'une opinion dont on n'auroit jamais oüi parler, & dont il seroit le premier inventeur, qu'il n'y en avoit point d'autre dans l'Eglise que celle-là? Cette extravagance n'est pas humaine, & si l'on en peut soupçonner des auteurs celebres, il n'y a point de verité de fait qu'on ne puisse détruire par ce moyen; puisque l'on ne peut plus rien établir contre des personnes qui se donnent la liberté de supposer que ceux qu'on allegue contr'eux ont entierement perdu l'esprit.

Il ne faut pas seulement supposer que Paschase ait esté dans cette folie pendant quelque temps, mais durant toute sa vie, qui a esté assez longue, puisqu'il a écrit la mesme chose en divers temps, au commencement de

ſa jeuneſſe, & dans ſa vieilleſſe. Or comment eſt-il poſſible qu'un homme puiſſe demeurer pendant 40. ans ſi groſſierement abuſé, que de ſe perſuader que tout le monde cruſt avec luy, ce qu'il auroit cru tout ſeul contre l'opinion de tout le monde? Et comment tant de ſçavans hommes ſes amis, tant de Religieux de ſon Ordre, tant d'Eveſques avec leſquels il ſe trouvoit dans les Conciles, ne l'ont-ils point deſabuſé d'une imagination, qui auroit eſté ſi ridicule en ſoy, & ſi prejudiciable pour ſon ſalut?

Il faut ſuppoſer, pour ſoutenir la pretention de ce Miniſtre, que cette folie de croire que la foy de la preſence reelle eſtoit la commune doctrine de l'Egliſe, s'eſtoit communiquée à bien d'autres perſonnes de ce temps-là. Elle s'eſtoit par exemple communiquée à Frudegarde, à qui Paſchaſe a écrit ſur le ſujet de l'Euchariſtie: Car ce jeune homme luy témoignoit dans ſa lettre que la doctrine de la preſence reelle avoit eſté ſa premiere creance; mais que depuis il avoit

esté émeu à en douter par quelque passage de S. Augustin, dont il demandoit l'éclaircissement à Paschase : *Dicis te sic anteà credidisse ; sed profiteris quod in libro de Doctrinæ Christiana beate Augustini legisti, quod typica sit locutio. Quod si figurata locutio est, & schema potiùs quàm veritas nescio, inquis, qualiter illud sumere debeam.*

Il ne dit pas que ce soit le consentement de l'Eglise de son temps qui le fasse douter de l'opinion de Paschase, mais un passage de S. Augustin qu'il n'entendoit pas, & qu'il ne pouvoit accorder avec la foy qu'il avoit aprise dans le sein de l'Eglise Catholique.

Cette mesme folie s'estoit aussy communiquée à Hincmar, qui parlant, non de Prudence Evesque de Troye, comme Aubertin le suppose, mais de quelques autres qu'il ne nomme point, dit, *Qu'il se trouve des personnes qui estant amoureux de la nouveauté des paroles, & pour s'acquerir une vaine reputation, avancent des propositions contre la foy Catholique ;* *De præd. c. 31.*

ſçavoir que le Sacrement de l'Autel n'eſt pas le vray corps, & le vray ſang du Seigneur, mais ſeulement la memoire de ſon vray corps & de ſon ſang.

Enfin pour obmettre un grand nombre d'auteurs dont Aubertin rapporte luy-meſme les paſſages, & qu'il eſſaye vainement d'eluder, il faut qu'il pretende generalement que la foy de la preſence reelle eſtoit toujours jointe à la folie, & à l'oubly de toutes choſes; puiſque dans le grand nombre de ceux qui l'ont enſeignée en ce ſiecle, & en tous les autres, on n'en ſçauroit produire aucun qui n'ait crû que cette doctrine eſtoit celle de toute l'Egliſe de ſon temps, & de toute l'antiquité.

Les Miniſtres ne ſont pas mieux fondez dans les adverſaires qu'ils oppoſent à Paſchaſe, & que Blondel & Aubertin font monter juſques à douze, ſçavoir, *Amalarius*, *Raban*, *Heribald*, *Bertram*, *Iean l'Ecoſſois*, *Frudegarde*, *Flore Diacre*, *le Concile de Creſſy aſſemblé en* 838. *Loup Abbé de Ferrieres*, *Prudence*, *Vualfridus*, *Criſtien Drutmar.*

Mais de ce nombre il en faut premierement retrancher tout d'un coup Vualfridus, Flore, Loup Abbé de Ferrieres, Christien Drutmar, dans les écrits desquels on ne trouve pas la moindre ombre de contrarieté avec Paschase; mais on trouve au contraire plusieurs preuves pour la verité de la creance de l'Eglise Catholique, comme quand Vualfridus écrit, *Que puisque le Fils de Dieu nous asſure que sa chair est vraiment viande, & son sang vraiment breuvage, il faut tellement entendre que les mysteres de nostre Redemption, c'estadire l'Eucharistie, sont veritablement le corps & le sang du Seigneur, que nous croiyons en mesme temps qu'ils sont les gages de l'union parfaite que nous avons déja en esperance avec nostre chef, & que nous aurons quelque jour actuellement.* Et quand Flore enseigne dans son explication de la Messe, *que l'oblation, quoyque prise des simples fruits de la terre, est faite pour les fidelles, ou aux fidelles, le corps & le sang du Fils unique de Dieu, par la vertu ineffable de la benediction divine :* QUAMVIS *de simplicibus*

De rebus Eccles. c. 17.

terræ frugibus ſumpta, divinæ benedi-ctionis ineffabili potentiâ, efficitur fide-libus corpus & ſanguis Chriſti.

Il en faut auſſy retrancher Pruden-ce, parcequ'il n'en eſt accuſé que ſur un mot d'Hincmar que les Miniſtres luy appliquent ſans apparence & ſans raiſon.

Pour les autres il ne paroiſt pas qu'aucun d'eux ait combattu Paſcha-ſe en le nommant, ce qui fait bien voir qu'ils ne l'ont pas conſideré comme auteur d'une opinion nouvel-le & inoüie dans l'Egliſe; puiſqu'ils n'auroient pas craint de nommer une perſonne de cette ſorte, & qu'ils l'au-roient meſme deferé aux juges eccle-ſiaſtiques.

Mais pour les examiner plus en de-tail, je commenceray par Amalarius, ſans m'arreſter à diſcuter de quel pays il eſtoit, ny quelle charge il a exercée dans l'Egliſe. Je diray ſeule-ment, que s'il n'avoit rien ecrit de l'Euchariſtie que ce qui s'en trouve dans les livres des Offices eccleſiaſti-ques, il n'y auroit pas eu lieu de luy reprocher une erreur, ny de le faire

adversaire de Paschase. Mais parceque l'Eglise de Lyon dans le livre des Trois Epistres, l'accuse d'avoir voulu empoisonner la France par des livres pleins d'erreurs & d'opinions fantastiques, & declare que ces livres meriteroient d'estre brûlez; & qu'un manuscrit de Flore écrit expressément contre cet Amalarius, luy reproche d'avoir avancé des erreurs contre l'Eucharistie, qui avoient esté condamnées en 838. par un synode d'Evesques tenu à Cressy; & enfin parceque l'Epitome manuscrit de Guillaume de Malmesbury le joint à Heribalde & à Raban, & les accuse tous trois de l'Heresie des Stercoranistes, il semble qu'il n'y ait pas lieu de nier qu'il n'ait soutenu quelque erreur touchant l'Eucharistie; mais cette erreur estant demeurée assez inconnue, a donné lieu aux Calvinistes, & mesme à plusieurs theologiens catholiques d'en parler fort diversement.

Usserius Protestant Anglois, afin d'en tirer quelque avantage pour son party, suppose qu'Amalarius estoit

dans la doctrine des Catholiques ; & ainſy il veut que ce ſoit la doctrine de la preſence reelle qui ait eſté condamnée dans cet auteur par le ſynode de Creſſy, & par Flore Diacre de Lyon. Aubertin a jugé au contraire qu'il luy eſtoit plus avantageux d'attribuer à Amalarius l'opinion des Calviniſtes, afin d'en trouver quelque ſectateur dans le IX. ſiecle. Mais pour n'eſtre pas obligé d'avoüer par une ſuite de cette ſuppoſition que la doctrine de Calvin ait eſté condamnée dans le IX. ſiecle par un ſynode d'Eveſques, & par l'Egliſe de Lyon, il ne parle point du tout du ſynode de Creſſy, & attribue ce que l'Egliſe de Lyon dit d'Amalarius à une jalouſie, comme s'il eſtoit croyable qu'une des plus ſaintes & des plus ſçavantes Egliſes de France, ſe fut laiſſée tellement emporter à la paſſion, que d'accuſer un écrivain d'erreur & d'hereſie, parcequ'il auroit propoſé une doctrine receüe de toute l'Egliſe de ſon temps.

Pluſieurs écrivains catholiques, & entr'autres M. le Preſident Mau-

guin, ſoutiennent au contraire par des raiſons tres fortes, qu'Amalarius a veritablement erré ſur l'Euchariſtie, mais d'une erreur toute contraire à celle des Calviniſtes, qui eſt celle des Stercoraniſtes, qui enſeignoient tellement que le corps de JESUS-CHRIST eſtoit mangé des fidelles, qu'ils le reduiſoient à la condition des viandes communes qui ſont digerées par l'eſtomac.

Mais Blondel ſe laiſſant ſurprendre par le deſir qu'il avoit de faire des adverſaires à Paſchaſe, eſt tombé ſur ce ſujet dans une des plus viſibles contradictions où un auteur puiſſe tomber. Car trouvant d'un coſté de l'avantage dans l'opinion d'Uſſerius, qui rend Calviniſte tout le ſynode de Creſſy, qui a condamné Amalarius, il en prend cette partie, & ſuppoſe avec luy, que le concile de Creſſy eſtoit dans la doctrine des Calviniſtes, & contraire à Paſchaſe. Mais trouvant d'ailleurs dans l'Epitome manuſcrit du livre des Divins Offices de Guillaume de Malmeſbury, qu'Amalarius, Raban, & He-

ribald avoient écrit contre Paſchaſe; ſans conſiderer que cette ſuppoſition eſtoit contraire à celle d'Uſſerius, il fait encore d'Amalarius un adverſaire de Paſchaſe; de ſorte que par une contradiction manifeſte il feint que le concile qui a condamné Amalarius, & Amalarius condamné par le concile, eſtoient dans le meſme ſentiment, & qu'ils eſtoient également contraires à la doctrine de Paſchaſe ſur le ſujet de l'Euchariſtie.

Mais laiſſant à part cette penſée qui ſe détruit d'elle meſme, on peut dire touchant les autres, que celle d'Uſſerius qui feint que l'erreur d'Amalarius conſiſtoit en ce qu'il eſtoit dans la doctrine des Catholiques, eſt entierement fauſſe & inſoutenable, non ſeulement parceque cette ſuppoſition eſt ſans aucun fondement; mais auſſy parceque l'Epitome de Guillaume de Malmeſbury joint Amalarius à Heribald & à Raban, qui ont eſté adverſaires de Paſchaſe.

Il me ſeroit aiſé de montrer que la penſée d'Aubertin, qui pretend qu'Amalarius, Heribald, & Raban

estoient dans l'opinion des Sacramentaires, est infiniment moins probable que celle de M. le President Mauguin, qui soutient aprés l'auteur Anonyme que le Pere Celot a fait imprimer depuis peu, & aprés Guillaume de Malmesbury, & Thomas Valdensis, que ces trois auteurs ont esté dans l'erreur des Stercoranistes, toute opposée à celle des Sacramentaires. Il me suffit de dire que de ces deux opinions il s'ensuit egalement que la doctrine de Paschase estoit celle de l'Eglise de son temps. Car si on peut dire avec verité qu'Amalarius estoit dans une erreur egalement opposée à celle des Sacramentaires, & à la doctrine des Catholiques, les Ministres ne pourront tirer aucun avantage ny de son erreur ny de sa condamnation ; & ils ne pourront affoiblir par le témoignage d'Amalarius, celuy que Paschase rend à la doctrine de la presence reelle, comme à celle qui estoit receüe universellement de toute l'Eglise de son temps. Que si l'on suppose au contraire qu'il ait esté dans l'opinion des Calvinistes, il faudra aussy qu'ils

confessent que cette opinion a esté condamnée dans le IX. siecle par un concile d'Evesques, & celle des Catholiques confirmée.

Ce que j'ay dit d'Amalarius se peut aussy dire d'Heribald,& de Raban,qui ont esté de mesme sentiment que luy, selon le manuscrit produit par les Ministres : & ainsy s'ils ont esté dans l'erreur des Sacramentaires avec Amalarius, ils ont esté condamnez en la personne d'Amalarius ; & s'ils ont esté Stercoranistes, comme il est infiniment plus vray-semblable, ils ne peuvent servir de rien aux Ministres, pour montrer que Paschase ait esté contredit sur le point de l'Eucharistie par de grands hommes de son temps.

Il ne reste plus de ces adversaires pretendus de Paschase,que Ratramne, & Jean l'Ecossois. Le livre du premier est tellement embarassé, qu'il est difficile de reconnoistre son sentiment. Et c'estpourquoy comme plusieurs Calvinistes ont tâché de le tirer à leur party,aussy il y a eu des Calvinistes qui ont avoüé sincerement qu'il

favoriſoit la tranſſubſtanciation.

Il y a eu de meſme des Catholiques qui l'ont abandonné, & d'autres qui l'ont deffendu, non ſeulement dans ce temps, mais dans les ſiecles paſſez. Car Triteme, de la foy duquel on ne peut douter aprés les loüanges qu'il donne à Lanfranc & à Guitmond, témoigne faire beaucoup d'eſtat de Ratramne; & Berenger meſme qui ſe ſervoit du livre de Jean l'Ecoſſois, n'a jamais allegué Ratramne pour ſoy; & certes s'il ſe trouve dans cét auteur quelques expreſſions dures, il y en a auſſy d'autres ſi claires & ſi formelles pour la preſence reelle, que je ne voy pas quel avantage les Miniſtres en peuvent tirer.

Mais quoy qu'il en ſoit, quand il ſeroit vray que ce Religieux en voulant trop ſubtiliſer ſur l'Euchariſtie, ſeroit tombé dans quelque erreur; qu'eſt-ce que les Calviniſtes en pourroient conclure, ſinon que comme l'on trouve dans quelques anciens auteurs des ſemences de l'hereſie Arienne, de meſme il s'eſt trouvé un ou deux auteurs, qui s'éloignant

de la creance ordinaire de l'Eglise, ont eu quelques pensées, & ont usé de quelques expressions semblables à celles des Sacramentaires?

Que s'ils demandent, pourquoy, si le livre de Ratramne eust esté contraire à la creance de son temps, il n'auroit pas esté condamné de son temps? Il est facile de répondre premieremēt que cette contrarieté n'estant pas apparente, on jugeoit plutost de sa foy par sa communion avec l'Eglise qui estoit visible, que non pas par ses paroles qui estoient obscures & embarassées.

Secondement, qu'on ne doit nullement s'étonner que les erreurs d'un écrivain n'ayent pas esté condamnées par l'Eglise, parcequ'elle juge souvent plus à propos de les laisser étouffer sans bruit, que de les rendre celebres en les condamnant. Ainsy, comme on ne voit pas que ce livre de Ratramne ait eu aucune suite, l'Eglise n'a pas eu sujet de s'en mettre en peine, quand mesme il auroit esté absolument mauvais: mais on ne peut pas dire la mesme chose de ceux de

Paſchaſe ; puiſque par le propre aveu des Miniſtres, toute l'Egliſe s'eſtant trouvée dans le XI. ſiecle de ſon ſentiment, il faudroit neceſſairement que s'il euſt introduit une opinion nouvelle, elle euſt fait un étrange eclat, & qu'elle euſt commencé à diviſer l'Egliſe par un grād nombre de partiſans.

On peut dire la meſme choſe de Jean l'Ecoſſois, que l'Egliſe de Lyon repreſente partout comme un broüillon, un ignorant, & un homme rempli d'erreurs, que ſi celles qu'il a produites ſur l'Euchariſtie, & qui firent brûler ſon livre au Concile de Verſeil en 1053. ſelon Durand Abbé de Troarn en Normandie, n'ont pas eſté condamnées de ſon temps, c'eſt qu'elles n'y ont point eu de partiſans, ny de ſectateurs.

Ainſy tous ces adverſaires que les Miniſtres oppoſent à Paſchaſe, leur eſtant entierement inutiles, comme Amalarius, Heribald &c. ou entierement mépriſables, comme Jean Scot, on ne peut douter avec la moindre raiſon, que le témoignage que rend Paſchaſe que la foy de la preſence

reelle estoit celle de toute l'Eglise de son temps, ne soit certain & indubitable.

Mais le dernier degré de ce pretendu changement est le comble de l'absurdité. Car pour expliquer comment l'opinion de la presence reelle s'est pu tellement accroistre, qu'elle se soit trouvée dans le XI. siecle universellement repandue dans toute l'Eglise, Aubertin se contente de nous dire en l'air, que ce changement s'est fait dans les tenebres du X. siecle. *Il n'est pas étonnant*, dit-il, *que dans un siecle si tenebreux, l'opinion erronée de Paschase s'estant accrue dans le sein de l'ignorance & de la superstition, elle se soit trouvée si fortement établie dans le XI. siecle.* Et moy je dis qu'il est bien étonnant, que des personnes d'esprit osent avancer des suppositions si contraires au sens commun.

Pag. 940.

Pour le faire voir clairement, il faut remarquer que ce Ministre ayant eu besoin, pour placer ce changement, d'un temps où il y eust peu d'écrivains qui le pussent convaincre d'imposture par des pieces écrites,

a esté obligé de supposer que le corps de l'Eglise estoit encore de l'opinion des Sacramentaires jusques à la fin du IX. siecle; parceque pendant tout ce siecle il y a eu un si grand nombre de sçavans hommes, qu'il est impossible que s'il fust arrivé quelque changement dans la foy de l'Eglise de leur temps, ils n'en eussent pas averti la posterité.

Aubertin est encore obligé de reconnoistre que non seulement au temps où Berenger fut condamné, sçavoir en 1053. mais mesme dez le commencement de le XI. siecle, l'opinion des Sacramentaires estoit tellement bannie de l'Eglise, que c'estoit un crime qui meritoit la deposition, d'avancer une proposition qui en approchast. Car il remarque luy mesme aprés un auteur qui a écrit la vie du Roy Robert, que Lutheric Archevesque de Sens ayant avancé quelques propositions dangereuses contre la verité de ce mystere, Robert luy envoya des lettres pleines de menaces, par lesquelles il luy declaroit qu'il le feroit deposer. Et l'on peut voir dans

Spicilegii t. 2. p. 675. le Recüeil de plusieurs anciens autheurs que le Pere Dom Luc d'Achery a donnez au public, que sous le mesme Roy Robert il se tint un concile à Orleans, dans lequel on condamna deux Prestres, pour avoir nié entr'autres choses *que le pain se changeast au corps de* JESUS-CHRIST *dans l'Eucharistie.*

Enfin il avoüe encore que tous ceux qui se trouverent en le XI. siecle dans la foy de la presence reelle, n'y estoient point entrez en changeant de sentiment, mais avoient sucé cette opinion avec le lait : *hac opinione*, dit-il, *unâ cùm lacte imbuti, illam tanquam veram confidenter obtruserunt.*

Je ne m'arresteray pas à montrer icy en particulier combien il est impossible que la creance de la presence reelle se soit établie sans bruit, & sans eclat : & qu'il est encore moins possible que l'Eglise ait subsisté dās un mélange effroyable de Sacramentaires & de Catholiques, estant dans une mesme communion, dans la mesme Eglise, dans les mesmes monasteres, & dans les mesmes familles. Je diray seulemēt

qu'en accordant aux Miniſtres toutes ces choſes ſi abſurdes, & ſi incroyables, il en reſte neanmoins encore que l'on ne peut accorder ſans renoncer à tout ce que nous avons de raiſon.

Suppoſons donc, comme le veut Aubertin, que la doctrine de Paſchaſe, dont le livre ne ſortit peut-eſtre pas de France pendant tout ce ſiecle, ſe ſoit repandue en moins de cent ans, non ſeulement dans toute l'Egliſe latine; mais auſſy dans tout l'orient, & dans toutes les communions ſchiſmatiques, qui n'avoient ny union ny commerce avec l'Egliſe latine, qui ne liſoient aucun des livres de l'occident, & qui n'en entendoient pas meſme la langue. Suppoſons que tout le monde ait embraſſé generalement cette creance, & que tous les Eveſques, les Religieux, les laïques ayant eſté inſtruits dans la creance diſtincte de l'abſence reelle de JESUS-CHRIST en l'Euchariſtie, ayent abandonné ſans reſiſtance & ſans combat la foy de leur peres, pour ſuivre une opinion nouvellement introduite par un Religieux de France.

Mais comment ſuppoſerons-nous qui ne ſoit reſté aucune trace de ce changement, & que la memoire s'en ſoit tellement abolie, que dans le XI. ſiecle qui le ſuit immediatement aprés, perſonne n'en euſt jamais oüi parler? Ceux qui vivoient dans le XI. ſiecle n'avoient-ils pas veu quantité de perſonnes du X. ſiecle? La vie de pluſieurs n'eſtoit-elle pas tellement partagée, qu'en ayant paſſé une partie dans le X. ſiecle, & une autre partie dans le XI. ils pouvoient dire des nouvelles de tous les deux? Et le Roy Robert qui fit condamner au feu ces deux Preſtres dont nous avons parlé, n'avoit-il pas vécu luy meſme 29. ans dans le XI. ſiecle, n'eſtant mort que l'an 1032. & ayant vécu 61. an? Ces perſonnes qui avoient vécu dans le X. & XI. ſiecle, n'avoient-ils pas veu pluſieurs perſonnes du IX. ſiecle, & ne vivoient-ils pas au moins avec une infinité de perſonnes qui les avoient veus? Comment eſt-il donc poſſible, qu'eſtant témoins, ou vivans avec les témoins oculaires d'un changement univer-

ſel de creance dans toute l'Egliſe, ils n'en euſſent dit aucunes nouvelles à ceux qui les auroient ſuivis, & qu'ils auroient inſtruits dans la foy ? Comment ſe pourroit-on imaginer que cent millions d'hommes ſoient convenus enſemble de celer à la poſterité un evenement ſi prodigieux, & ſi important, qu'aucun pere ne l'ait dit à ſes enfans, aucun maiſtre à ſes diſciples; qu'aucun monaſtere n'en ait gardé de memoire; & que tout le XI. ſiecle ſe ſoit tellement confirmé dans la creance de la preſence reelle, qu'on y ait traitté dez le commencement d'heretiques & de novateurs ceux qui l'ont voulu attaquer, & que tous ceux qui l'ont deffendue ayent publié hautement que l'on n'avoit jamais tenu d'autre foy dans l'Egliſe; quoyque dans ce temps meſme, ſçavoir en 1035. auquel l'hereſie de Berenger commença de paroiſtre, il y euſt peut eſtre cent mille perſonnes de 70. ans dans toute l'étendue du chriſtianiſme, leſquels ayant vécu 35. ans dans le X. ſiecle, avoient veu une infinité de perſonnes, dont la

vie occupoit tout ce ſiecle, & qui n'ayant eſté inſtruits que par des perſonnes nées & inſtruites dans le IX. ſiecle, n'euſſent pu ignorer par conſequent que l'on y avoit tenu une creance differente de celle que l'on tenoit alors par tout le monde, s'il eſtoit vray, comme les Miniſtres le ſuppoſent, que juſques à la fin du IX. ſiecle, tout le corps de l'Egliſe euſt eſté dans l'opinion des Sacramentaires.

Je ne m'arreſteray pas davantage à refuter cette réverie; il y a des choſes ſi claires qu'elles n'ont beſoin que d'eſtre clairement repreſentées. Je croy que toutes les perſonnes non paſſionnées jugeront que non ſeulement cette derniere preuve, mais toutes celles dont je me ſuis ſervi dans ce diſcours, ſont de ce nombre; & qu'ils ſeront perſuadez en meſme temps, qu'il n'y a rien de moins raiſonnable, que le procedé de ceux qui pour ſuivre leur raiſon ſe ſont eloignez de la communion de l'Egliſe, & de la foy Catholique; puiſqu'ils ne l'ont pu faire qu'en s'obligeant de croire tant de choſes ſi contraires à la lumiere de la raiſon.

REFU-



REFVTATION

De la Réponse d'un Ministre, au precedent Traitté.

DIVISE'E EN TROIS PARTIES.

PREMIERE PARTIE.

Contenant une réponse generale aux difficultez contre l'Eucharistie, ramassées par ce Ministre au milieu de son Ecrit.



E Traitté de la Perpetuité de la Foy de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie, estant tout renfermé dans ce point particulier, Que le changement que les Ministres pretendent estre arrivé dans la creance de ce mystere, est chimerique & impossible, celuy qui a entrepris de le refuter, n'a pas cru se devoir resserrer dans

des bornes si étroittes, & il a jugé au contraire qu'il auroit plus d'avantage de se mettre au large, en embrassant une plus grande diversité de matieres.

C'est dans ce dessein qu'au milieu de sa réponse il fait un abregé des principaux passages, & des principales difficultez qu'Aubertin propose contre la creance de l'Eglise Catholique, esperant d'une part que cet amas de difficultez seroit capable d'éblouïr les yeux des simples; & que de l'autre il étoufferoit en quelque sorte la dispute particuliere, touchant ce changement pretendu, en obligeant ceux qui entreprendroient de répondre à son écrit, de s'engager dans une infinité d'autres matieres, qui n'ont rien de commun avec le dessein de ce traitté.

Certainement il reüssiroit dans cette derniere fin qu'il a eüe, de confondre & d'embarasser cette dispute, si l'on estoit bligé de l'imiter & de le suivre dans ce procedé. Car il n'y a rien de plus facile que de ramasser en quatre ou cinq pages sur le sujet de l'Eucharistie, ou sur quelque autre mystere que ce soit, un nombre de difficultez

& d'objections que l'on ne puisse bien resoudre qu'en traittant à fond toute la matiere.

Mais il est facile aussy de luy faire voir que cette voye qu'il prend, n'est pas une voye qui puisse conduire à la verité ; mais que c'est au contraire une voye d'egarement & d'illusion. Et qu'ainsy il est plus raisonnable de l'en retirer luy mesme, que de s'y engager aprés luy. Car peut-on choisir pour moyen de trouver & d'eclaircir la verité, un moyen propre à combattre & à obscurcir toute verité ? Or quel est le mystere que l'on ne puisse attaquer en la maniere qu'il attaque celuy de l'Eucharistie dans son écrit ? Y en a-t-il aucun contre lequel on ne puisse proposer un aussy grand nombre de difficultez, qu'il en propose contre ce point de la creance de l'Eglise Catholique ? Les Sociniens ne feront ils pas de mesme sans peine de petits amas de passages difficiles, ou de raisons qui ont quelque chose de surprenant, contre la Trinité, l'Incarnation, la Redemption de JESUS-CHRIST, le peché originel, la grace,

& l'éternité des ſupplices de l'enfer? En verité ils ne cedent point en ſubtilité aux Calviniſtes, & les myſteres qu'ils combattent ne ſouffrent pas de moindres difficultez que ceux que les Calviniſtes attaquent.

Mais on a raiſon de dire aux uns & aux autres que ce procedé n'eſt pas raiſonnable; parce qu'il eſt contraire aux premieres lumieres & aux fondemens meſme de la religion chreſtienne.

Si cette religion diſoit aux hommes, qu'elle leur propoſe une foy exempte de toutes ſortes de difficultez; que l'on ne peut rien alleguer contre ſes myſteres qui ait quelque ſorte d'apparence; & que les preuves ſur leſquelles elle établit les veritez qu'elle enſeigne, ſont ſi claires, qu'elles forcent l'incredulité & la reſiſtance de toutes ſortes d'eſprits, quelques preoccupez qu'ils ſoient; on auroit raiſon de pretendre détruire ſes dogmes, en ramaſſant ainſy des difficultez vray-ſemblables contre ce qu'elle nous voudroit faire croire.

Mais elle eſt bien eloignée de leur

tenir ce langage. Non ſeulement elle ne leur dit pas que les veritez qu'elle enſeigne ne peuvent eſtre combattues par aucunes raiſons apparentes ; mais elle leur dit qu'il eſt neceſſaire qu'elles le ſoient, & que c'eſt une ſuite infaillible du deſſein que Dieu a eu en ſe découvrant aux hommes par la veritable religion.

Car il eſt impoſſible qu'on faſſe reflexion ſur la conduite que Dieu a tenue dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament, & ſur la maniere dont il a voulu parler aux hommes par les prophetes qui ont annoncé ſon fils ; par ſon fils meſme qui eſt venu dans la plenitude des temps accomplir les propheties ; & par les Apoſtres qui nous ont annoncé ce qu'ils avoient appris de ce fils unique : il eſt impoſſible, dis-je, qu'on faſſe reflexion ſur toutes ces choſes, qu'on n'y reconnoiſſe clairement que Dieu n'a point voulu que les veritez de la foy fuſſent propoſées aux hommes avec tant d'evidence, qu'il n'y reſtaſt un grand nómbre de nuages, propres à aveugler les eſprits ſuperbes, à ſer-

vir de pieges aux eſprits impurs, & à humilier ſous ces tenebres ſalutaires ceux meſmes qui le cherchent ſincerement.

N'eſtoit-il pas facile à Dieu de faire marquer ſi clairement par les prophetes ce Redempteur attendu par tout un peuple, qu'il fuſt impoſſible de le méconnoiſtre ? Pourquoy ne leur a-t-il pas fait écrire le jour & l'heure de ſa naiſſance, & toute la ſuite de ſes actions, en des termes ſi precis & ſi intelligibles, qu'on ne puſt pas s'y tromper ? Pourquoy a t-il voulu que le regne de ſon fils, tout interieur & tout inviſible, fuſt caché ſous le voile de la promeſſe d'un regne exterieur & viſible ; que ces ennemis ſpirituels qu'il devoit aſſujettir, fuſſent repreſentez par des ennemis temporels ; & que les promeſſes des biens du ciel qu'il devoit donner, fuſſent couvertes ſous celle des biens de la terre qu'il n'a point donnez ? Pourquoy a-t-il voulu que la pluſpart des propheties puſſent recevoir un double ſens, & s'appliquer litteralement ou à David,

ou à Salomon, ou à quelqu'autre personne differente du Messie ? Pourquoy la Trinité, l'immortalité de l'ame, la beatitude eternelle, sont-elles si cachées, & pour le dire ainsy, si ensevelies dans les livres de l'ancien Testament, qui sont receus dans le canon des Iuifs ? Pourquoy JESUS-CHRIST, ayant presentes toutes les heresies qui devoient arriver dans son Eglise, ne les a-t-il pas étouffées par avance par des decisions formelles ? Pourquoy n'a-t-il pas evité tant d'expressions dont il prevoyoit que les heretiques devoient abuser ? Pourquoy n'a-t-il pas fait connoistre sa divinité en des termes si clairs & si precis, qu'il fust impossible de les eluder ? Pourquoy ne s'est-il fait voir aprés sa Resurrection qu'à un petit nombre de témoins, *non omni populo, sed testibus præordinatis à Deo ?* Pourquoy les Apostres ont-ils si peu recüeilli de ses divines paroles & de ses actions, qui estoient suffisantes de remplir une infinité de livres, comme Saint Jean nous en assure ? Pourquoy a-t-il permis cette contrarieté appa-

rente entre ſes Evangeliſtes ? Pourquoy les Apoſtres ont-ils parlé ſi obſcurément de pluſieurs points ? Pourquoy n'ont-ils pas prevenu par des deciſions preciſes tant de queſtions importantes, ſur leſquelles ils devoient aſſez prevoir qu'il s'exciteroit des troubles aprés leur mort ? Que ne nous laiſſoient-ils un ſymbole de noſtre Foy auſſy clair ſur la Trinité, & ſur l'Incarnation, qu'eſt celuy que l'on appelle de ſaint Athanaſe ? Que de millions d'hommes auroient eſté retenus dans le ſein de l'Egliſe, ſi Dieu euſt voulu decider les articles de la foy auſſy clairement par l'Ecriture, qu'ils l'ont eſté depuis par les Conciles !

Toutes ces choſes eſtoient tres faciles à Dieu. Il a pu prevenir tous ces maux, & etouffer tous nos doutes. Mais il ne l'a pas voulu, parce que la hauteur infinie de ſes penſées eſt bien eloignée de la baſſeſſe des noſtres. Il euſt peuteſtre agi de la ſorte, s'il n'euſt voulu exercer que ſa bonté ſur ſes eleus ; mais il a voulu en meſme temps exercer ſa ſeverité ſur

les méchans. S'il veut découvrir aux uns ses mysteres par misericorde, il veut les cacher aux autres par justice. Et comme sa justice ne fait pas moins partie de sa providence, que sa misericorde, on peut dire que les tenebres qui couvrent les mysteres, sont autant dans l'ordre de Dieu, que les lumieres qui les découvrent; & qu'ainsy l'on a deu voir par tout des marqûes de ce double dessein de Dieu, de se couvrir aux uns, & de se faire connoistre aux autres.

Cette nuée qui separa les enfans d'Israël des Egyptiens qui les poursuivoient, n'auroit pas esté propre pour la fin à laquelle Dieu la destinoit, si elle eust esté toute lumineuse. Il falloit qu'elle fust aussy en partie tenebreuse, pour obscurcir le camp des Egyptiens, au mesme temps qu'elle eclairoit celuy des Israelites. Ainsy les veritez de la foy, dont elle estoit la figure, ne seroient pas assez proportionnées aux conseils de Dieu sur les hommes, & à l'estat où il veut qu'ils soient dans cette vie pour humilier leur esprit, si l'on y voyoit une lu-

Exod. 14.

Tenebrosa & illuminans noctem.

miere toute pure ſans mélange de te-
nebres & d'obſcuritez.

'gene ...in loc. c. 9. Il faut reconnoiſtre, dit Origene, que l'Eſprit de Dieu qui a parlé par les prophetes, & la parole de JESUS-CHRIST qui eſtoit dans les Apoſtres, ont eu pour but de cacher & de ne decouvrir pas clairement la doctrine de la verité. Et cette obſcurité, dit S. Baſile, dont l'Ecriture couvre l'intelligence de ſes dogmes, eſt un eſpece de ſilence, que Dieu a voulu encore garder lors meſme qu'il nous parle par ſon Ecriture.

S. Baſile de Spirit. ſancto, c. 27.

Tant s'en faut donc qu'on doive s'étonner que l'on puiſſe former des difficultez conſiderables contre les veritez que l'Egliſe nous propoſe, qu'on doit ſuppoſer au contraire qu'il eſt neceſſaire que l'on en puiſſe former. De ſorte qu'au lieu d'eſtre des marques de fauſſeté qui nous obligent de rejetter ces veritez, on peut dire au contraire qu'elles ſont une partie des marques qui nous doivent porter à les reconnoiſtre.

C'eſtpourquoy l'examen des matieres de la foy ne doit pas s'arreſter

aux ſeules difficultez qui y paroiſſent contraires, ny pretendre meſme les eclaircir toutes. C'eſt une voye trop longue, trop penible, & ſouvent meſme impoſſible ; mais elle doit conſiſter uniquement à reconnoiſtre ce qui doit paſſer pour difficulté, & ce qui doit paſſer pour lumiere. L'unique difference qui ſe rencontre entre ceux qui ſuivent l'erreur, & ceux qui deffendent la foy, conſiſtant en ce que les uns & les autres eſtant frappez par les meſmes raiſons tant apparentes que veritables, les uns forment leur creance ſur les raiſons veritables, & conſiderent celles qui y ſont contraires comme des difficultez ; & les autres au contraire forment leur creance ſur les difficultez & ſur les tenebres des myſteres, & transforment les lumieres ſolides en difficultez & en objections.

Ainſy on n'a preſque beſoin que d'un changement, pour trouver dans le livre d'Aubertin un excellent livre. Car il ne faudroit que mettre en preuve ce qu'il met en objection, & en

objection ce qu'il met en preuve; & cela suffiroit pour le rendre aussy conforme à la verité, qu'il y est maintenant contraire; & aussy bon, qu'il est maintenant mauvais.

Il est donc visible que quand on se contente simplement de produire quelques difficultez apparentes contre un dogme contesté, ce n'est encore rien avancer, si l'on ne prouve de plus qu'on ne les doit pas mettre au rang des difficultez; mais qu'on les doit prendre pour les lumieres sur lesquelles on doive regler sa foy. Or c'est ce que l'on ne peut bien faire qu'en les comparant avec les preuves qui établissent ce dogme; puisque c'est par cette comparaison que l'on doit juger ordinairement ce que l'on doit prendre pour raison, & ce que l'on doit prendre pour difficulté.

C'est ce que l'auteur de cette réponse devoit entreprendre, s'il vouloit traitter cette matiere de bonne foy. En s'engageant dans cette voye il falloit y entrer tout de bon, & satisfaire aux choses ausquelles elle oblige. Il devoit proposer ses raisons, ses

paſſages, ſes difficultez dans leur juſte étenduë, & non pas dans ces abregez confus & captieux; & faiſant voir enſuite toutes les preuves des Catholiques, montrer s'il pouvoit que les ſiennes ont quelque avantage au deſſus des leurs. Mais la raiſon luy devoit faire connoiſtre, que c'eſt ſe moquer du monde, de vouloir perſuader par un petit recüeil de difficultez entaſſées dans un traité particulier, où l'on n'en fait aucune comparaiſon avec les preuves contraires; puiſque ce ſeroit eſtre ſans jugement, que de former ſon jugement, & d'établir ſa creance ſur un fondement ſi foible & ſi peu ſolide.

L'Egliſe Catholique ne craint point cette comparaiſon generale de ſes preuves avec celles de ſes adverſaires: elle croit au contraire qu'elle luy eſt plus avantageuſe que les diſcuſſions particulieres, qui ſont d'une part moins deciſives, & de l'autre plus capables de chicanerie. Mais il faut que cette comparaiſon ſe faſſe d'une maniere ſincere, & que l'on expoſe aux yeux des hommes les raiſons ſur

lesquelles elle se fonde, & les objections qu'on luy fait ; les autoritez qu'elle employe, & celles qu'on luy oppose ; & que l'on ne luy fasse pas cette injustice que de faire envisager seulement les difficultez de ses mysteres, sans permettre qu'on en envisage les lumieres.

Pourveu qu'on y agisse de cette sorte, elle se tient asseurée de demeurer victorieuse de l'erreur. Car comment seroit-il possible qu'un homme de bon sens n'aimast mieux former sa creance sur un nombre infini de passages, qui contiennent nettement & litteralement ce qu'elle enseigne de l'Eucharistie, que sur une douzaine de passages obscurs, qui sont produits par les Calvinistes, & qu'ils multiplient en les rebattant sans cesse, ou en les joignant à d'autres qui n'ont aucune difficulté, & qui ne contiennent que les expressions ordinaires qui sont en la bouche des Catholiques ?

Comment n'auroit-il pas plus d'egard dans un mystere dont la crean-

ce a toufiours efté populaire, aux paffages produits par les Catholiques, qui font tirez pour la plufpart des inftructions que les Peres en donnent aux peuples pour leur enfeigner ce qu'ils en devoient croire, & qu'ils en donnent à ceux mefmes qui n'en avoient aucune connoiffance, comme aux nouveaux baptifez, devant lefquels ils eftoient fans doute obligez de parler plus precifement, & plus nettement qu'à ceux que les Calviniftes produifent, qui font tirez ordinairement de lieux écartez, où les Peres ne parlent pas à deffein de l'Euchariftie, & où ils en parlent à des perfonnes fçavantes qui pouvoient fuppléer par leur intelligence le deffaut de l'expreffion.

Car il eft clair que c'eft fur la premiere forte de paffages que la foy des peuples s'eft reglée, & qu'ils ont cru ce que les inftructions de S. Ambroife, de S. Gregoire de Nyffe, de S. Cyrille de Jerufalem, de S. Gaudence, de S. Chryfoftome, de S. Eucher, leur ont imprimé naturellement dans l'efprit. Et il eft clair

au contraire, que les paſſages tirez des livres de Tertulien contre Marcion, de l'Epitre de S. Auguſtin à Boniface, des livres contre Adimante, des Dialogues de Theodoret, des livres de Facundus & de Gelaſe, n'ont rien contribué à former cette creance des peuples, puiſqu'ils leur ont eſté inconnus. Ainſy en entendant retentir continuellement à leurs oreilles, que *l'Euchariſtie eſtoit le corps de* IESUS-CHRIST; *qu'il ne falloit pas conſulter ſes yeux, mais ſa foy; qu'aprés la conſecration ce que nous voyons* N'ESTOIT PLUS PAIN, *quoyqu'il paruſt pain; qu'il eſtoit* CHANGÉ ET TRANSMUÉ AU CORPS ET AU SANG DE JESUS-CHRIST; *que ce changement ſe faiſoit par l'efficace de la parole qui avoit creé le ciel & la terre; que le corps de* JESUS-CHRIST *eſtoit preſent ſur l'autel, comme il l'avoit eſté dans la creche; que les Anges y eſtoient preſens pour l'y adorer*, ils n'ont pu s'empeſcher de recevoir en leur eſprit l'idée que ces paroles y forment ſans force & ſans violence.

Cyrill. Hier. Catech. 4. Chryſoſt. hom. 83. in Math. Ambroſ. de iis qui Myſter. init. c. 9. Eucher. hom 5. de Paſch. Chryſoſt. hom. 24. in Epiſt. 1. ad Corinth. hom. 3. de in comp. Dei natura. Et lib. 6. de Sacerd.

Combien toutes les difficultez des Calviniſtes paroiſtront-elles peu de

chose à une personne qui envisagera comme il faut toutes ces autoritez, s'il considere de plus que la foy de l'Eglise Romaine touchant ce mystere, est la mesme que celle de toutes les eglises schismatiques separées d'elle depuis plusieurs siecles? ce consentement de toutes ces eglises avec l'Eglise Romaine, estant si notoire sur le point de l'Eucharistie, que Brerevod, celebre Professeur d'Angleterre, qui a écrit de l'estat de toutes les religions du monde, ne le conteste que sur le sujet des Armeniens, & encore avec peu de fondement, comme on le fera voir en un autre lieu?

S'il considere l'impossibilité de ce changement chimerique, que les Calvinistes supposent sans preuve, & sans apparence estre arrivé dans la creance de l'Eucharistie, sans que personne s'en soit jamais apperceu. S'il considere que Berenger mesme, aprés plusieurs changemens ausquels ses passions & ses interests le porterent durant sa vie, lorsqu'estant prest de mourir il fut obligé de faire un dernier choix dans lequel il ne

pouvoit plus regarder que la seureté de sa conscience, voulut mourir dans la foy des Catholiques ; ce qui ressemble bien mieux à un heretique converti, qu'à un Apostre perverti, estant bien étrange qu'un homme que Dieu auroit suscité extraordinairement pour renouveler l'ancienne foy, fust tombé & mort dans l'apostasie, non par crainte, mais par deliberation & par choix.

S'il considere que l'on voit entre les defenseurs de la doctrine de l'Eglise Romaine, tous ceux qui ont esté eminens en pieté dans le monde, & dont la sainteté a esté confirmée par une infinité de miracles, tous ceux qui ont honnoré le christianisme par une vie conforme aux conseils du Fils de Dieu, comme ces troupes innombrables de Religieux & de Religieuses de divers Ordres, que l'on ne peut nier avoir mené dans la ferveur de leur premiere institution une vie toute angelique. Enfin que l'on y voit tout ce que l'on peut prendre avec quelque apparence pour l'Eglise de JESUS-CHRIST, & pour cet

heritage eternel, aveclequel il a promis de demeurer jusqu'à la consommation des siecles: au lieu que l'on ne voit entre ceux qui la combattent que des hommes remplis d'erreurs, & combattus par des Saints; que des trouppes de vagabonds & de schismatiques; que des gens sans mission & sans aveu; que des furieux & des phanatiques; que des Moines apostats; des corrupteurs de Religieuses; des docteurs de chair & de sang; des predicateurs armez, & qui ont bien plus excité les peuples aux seditions & aux revoltes, qu'à l'obeissance, aux souffrances, & au martyre.

Enfin s'il considere, que quelque effort que fassent les Calvinistes pour faire passer leur doctrine par les Petrobusiens, les Henriciens, les Vaudois, les Albigeois; les Hussites, les Taborites, & autres gens qui composent leur pitoyable tradition, ils demeurent courts en plusieurs endroits, & sont obligez de reconnoistre que leur eglise s'est souvent entierement eclipsée, & derobée à la veüe des hommes: c'estadire qu'ils sont obli-

gez de pretendre que cette Cité ſainte que IESUS-CHRIST a établie ſur la montagne, afin d'eſtre expoſée à la veüe de tous les peuples, s'eſt enfoncée quelquefois en des abyſmes inconnus, & eſt diſparue de deſſus la terre.

Certes il faudroit eſtre bien ennemy de ſon ſalut, pour n'aimer pas mieux eſtre avec S. Bernard, S. Malachie, S. Louis, Sainte Elizabeth de Hongrie, Sainte Thereze, qu'avec les Henriciens & les Vaudois? Il faudroit eſtre bien temeraire pour dementir ſi ouvertement toutes les promeſſes du Fils de Dieu, en s'imaginant que ſon épouſe, à qui il a promis de donner toutes les nations de la terre, ait eſté reduite à ce prodigieux aneantiſſement, & qu'elle ſe ſoit cachée dans ces retraites tenebreuſes, dans leſquelles les Calviniſtes ſont contraints de la chercher. Enfin il faudroit eſtre bien opiniaſtre pour ne pas ſoumettre ſon eſprit à des lumieres ſi vives, & à une autorité ſi puiſſante.

Que l'Auteur de cette réponſe propoſe à la bonne heure ſes difficultez,

& ses conjectures, à ceux qui auront consideré toutes ces preuves de la religion Catholique dans leur entiere majesté, ils témoigneroient qu'ils auroient bien peu de sens s'ils estoient capables d'en estre touchez, & s'ils les consideroient autrement que comme de legeres ombres, qui doivent estre jointes dans l'ordre de Dieu avec la clarté de nos mysteres.

La premiere conclusion au contraire que la raison leur fera tirer, est que soit qu'ils voyent, soit qu'ils ne voyent pas le moyen de resoudre ces difficultez, ils doivent demeurer inviolablement attachez à cette foy, qui est confirmée par tant de preuves, & environnée de tant de lumieres. Et estant ainsi establis sur ce principe immobile, ou ils ne se mettront pas en peine d'en chercher l'eclaircissement, comme ne leur estant pas necessaire; ou ils le chercheront avec indifference, & comme une chose d'où leur foy ne depend point.

Que s'ils entreprennent cette recherche dans cét esprit, ils verront bientost disparoistre la plusspart de

ces difficultez, dont l'auteur de la réponse pretend les epouvanter. Car ils ne s'étonneront pas que les Peres qui nous avertissent si souvent, *que le pain & le vin sont faits le corps & le sang de* JESUS-CHRIST *par la consecration; qu'ils sont crus ce qu'ils ont esté faits, & qu'ils sont ce qu'ils sont crus; & que le Createur de la nature qui produit le pain de la terre, fait derechef du pain son propre corps, parce qu'il le peut, & l'a promis*; ils ne s'étonneront pas, dis-je, de ce qu'ils ne laissent pas de donner aux symboles le nom de pain & de vin; puisque les noms suivant ordinairement l'apparence exterieure & sensible, la nature du langage humain nous porte à ne les pas changer, lorsque ces apparences ne sont pas changées.

Theod. dial. 2.

Gaud. in Ex. Tr. 2.

Lanfr. de corp. c. 20.

Guitmont. lib. 2.

¶ Ils ne s'étonneront pas que l'Eucharistie estant composée de deux parties, l'une exterieure & sensible, l'autre interieure & intelligible, les Peres se servent souvent d'expressions qui ne luy conviennent que selon ce qu'elle a d'exterieur, comme on dit une infinité de choses des hommes qui ne

leur conviennent que selon leurs vestemens.

Ils ne s'étonneront pas que l'Eucharistie estant essentiellement verité & figure, image & realité, ces Peres la considerent selon l'une & l'autre de ces qualitez qui luy conviennent veritablement. *Pasch. c. 4. Lanfr. c. 5.*

Ils ne s'étonneront point que les Peres nous disent quelquesfois que manger le corps de JESUS-CHRIST c'est participer à ses souffrances; puisque l'on trouve ces mesmes paroles dans S. Bernard, que les Calvinistes doivent regarder non seulement comme un ennemy de leur doctrine, mais comme leur persecuteur en la personne de Henry, & de ses Sectateurs, qu'il poursuivit apres les avoir convaincus par des miracles. *Qu'est-ce*, dit-il, *que manger sa chair & boire son sang, sinon communiquer à ses souffrances, & imiter la vie qu'il a menée dans son corps mortel?* QUID EST *manducare ejus carnem, & bibere ejus sanguinem, nisi communicare passionibus ejus, & eam conversationem imitari, quam gessit in carne?* Ces ex- *Conc. 3. in Psal. Qui habitat.*

plications morales ne détruisant point l'intelligence naturelle & litterale.

Ils ne s'étonneront point que nos corps recevant les mesmes impressions de l'Eucharistie, que du pain materiel & terrestre, parceque Dieu a voulu que le changement qui s'y fait fût tout invisible, on ne laisse pas quelquefois dans le langage d'en parler selon l'apparence, sans avoir égard à ce changement, & de dire aussi qu'elle nourrit & fortifie les corps; parce qu'en effet les corps qui reçoivent l'Eucharistie sont nourris & fortifiez de quelque maniere que cela se fasse.

Ils ne s'étonneront point que les bons & les méchans recevant reellement le corps de JESUS-CHRIST; mais avec cette difference infinie, que les bons reçoivent en mesme temps l'impression de sa chair divine dans leur cœur qui les nouurit & les fortifie, au lieu que les méchans n'en reçoivent aucune force, ni aucune nourriture spirituelle, les Peres qui nous disent si souvent que les méchans reçoivent & mangent le corps de

de JESUS-CHRIST, & que le corps de JESUS-CHRIST eſt auſſy pour les méchans, nous diſent auſſy quelquefois qu'ils ne le mangent pas; parceque leur ame ne s'en nourrit pas, & n'en reçoit aucune vertu, ny aune force, ſuivant un autre ſens du mot de manger, que S. Auguſtin meſme, dont les Calviniſtes tirent ces paſſages, nous explique : *Manducare refici eſt*, manger c'eſt ſe nourrir. *Aug. l 5. de Bapt. c. 8.*

Ils ne ſeront pas plus touchez des conjectures que cét autheur tire de ce que les payens ne ſe ſont point ſervis de l'Euchariſtie, pour répondre aux objections que les chreſtiens leur faiſoient ſur leurs fauſſes divinitez, ou de ce que les Peres n'ont point parlé de pluſieurs merveilles qu'elle enferme. Car qui ne ſçait en general combien ſont foibles ces ſortes de vraiſemblances, & qu'il y a une infinité de choſes qui ont pu eſtre dites par les payens ou par les Peres qui ne ſont pas venuës juſques à nous? on découvre tous les jours par la lecture des livres qui ſe trouvent de nouveau, que pluſieurs choſes que l'on s'imagine *Aug. ſerm 2. de verb. Apoſt.*

n'avoir jamais esté dites, estoient ordinaires dans les discours des hommes. Qui ne s'étonneroit par exemple, voyant les écrits des Peres, & les canons des Conciles, que l'on n'y fasse aucune mention de certains pechez si ordinaires à la jeunesse? Est-ce qu'on n'en parloit point de leur temps, & qu'on n'y faisoit point de reflexion? Nullement. Il n'y a qu'à lire les penitentiels Grecs que le Pere Morin a fait imprimer depuis peu & qui sont fort anciens, pour voir & qu'ils ont toujours esté ordinaires, & que l'on y a toujours fait grande attention, quoyqu'il n'en soit presque point parlé dans les écrits des anciens Peres.

Les livres ne contiennent que la moindre partie des discours & des pensées des hommes, & ne contiennent pas mesme toujours les plus ordinaires de leurs pensées & de leurs discours. C'est le hazard: ou les rencontres particulieres qui les déterminent à conserver à la posterité quelques-unes de leurs pensées, & ils en laissent perir une infinité d'autres, qui leur estoient encore plus ordi-

naires, & ſouvent plus importantes.

Il ne faut pas s'imaginer que le monde payen ait eſté détruit par la religion de JESUS-CHRIST, ſans beaucoup de reſiſtance. Il s'eſt fait de part & d'autre une infinité de diſcours. Il a fallu livrer une infinité de combats, pour détruire une erreur ſi ancienne, fortifiée par toute la puiſſance, & la ſcience du monde. Cependant que nous en reſte-t-il? Et combien ce que l'on en voit dans Celſe & dans les écrits de Julien l'Apoſtat, & dans quelques-ques Apologiſtes de la religion chreſtienne, eſt-il peu de choſe?

Peut-eſtre n'ont-ils point parlé de l'Euchariſtie, & l'on ne s'en devroit pas étonner, puiſque c'eſt le myſtere que l'Egliſe leur a caché avec le plus de ſoin. Mais peut eſtre auſſi en ont-ils parlé. Et en effet on voit que Maxime de Madaure fait cette demande à S. Auguſtin? *Quel eſt ce Dieu que vous autres Chreſtiens vous attribuez comme vous eſtant particulier, & lequel vous dites que vous voyez preſent dans des lieux ſecrets*; ET IN *locis abditis præſentem vos videre componitis?* *Apud Aug. Ep. 43.*

Ces paroles qui se rapportent visiblement à l'Eucharistie font voir d'une part que les payens sçavoient peu de chose du fond de ce mystere; & de l'autre qu'il y avoit un bruit répandu parmy eux, que les chrestiens adoroient un Dieu comme present & visible dans leurs Eglises. On a fait peutestre une infinité de semblables questions aux Peres, ausquelles ils ont répondu, sans que ny les questions, ni les réponses soient venuës jusques à nous.

Mais l'Eucharistie, dit-on, leur auroit fourni beaucoup de moyens pour repousser les objections que les Chrestiens faisoient contre leurs Dieux de bois & de pierres? Qui sçait s'ils ne s'en sont point servis, & qui s'étonnera s'ils ne l'ont point fait? Car combien y a-t il d'autres points de nostre foy qui leur pouvoient servir de mesme à répondre avec quelque sorte d'apparence aux objections des chrestiens, sans que l'on voye qu'ils en ayent fait aucun usage? Que ne pouvoient-ils point dire sur ce que l'Eglise enseigne du peché originel, &

de cette inconcevable transmission d'un crime qui est une action spirituelle & involontaire, à tous les enfans de celuy qui l'a commis, quoyqu ils n'ayent pu avoir aucune part à son action & de cette effroyable condamnation de toute la nature humaine pour la faute d'un seul homme? Si les Pelagiens ont representé cette doctrine comme l'excés de la cruauté, les payens ne le pouvoient-ils pas faire aussi bien qu'eux, & s'en servir pour rejetter sur les chrestiens les reproches de cruauté & d'injustice qu'ils faisoient aux divinitez du paganisme.

Ne pouvoient-ils pas excuser toutes les foiblesses de leurs dieux, les blessures qu'Homere leur attribuë, la servitude d'Apollon chez Admette, & un grand nombre d'autres fables, par le mystere de l'Incarnation, qui nous fait adorer un Dieu naissant d'une Vierge, conversant avec les hommes, sujet aux miseres de la nature, & mourant sur la croix?

Pourquoy ne proposoient-ils pas de mesme contre les chrestiens, tou-

tes les objections que les Sociniens forment aujourd'huy sur la redemption des hommes par la mort d'un Dieu, & sur l'Eternité des peines ? & n'en pouvoient ils pas tirer beaucoup d'avantages pour justifier les sacrifices d'hommes qu'on reprochoit à leurs dieux, & pour decrier la religion chrestienne, comme estant infiniment plus cruelle que la leur.

On ne voit point qu'ils ayent rien fait de toutes ces choses qui leur auroient esté si avantageuses ; mais ce qu'il y a de plus surprenant, est qu'il ne paroist pas qu'ils ayent employé pour se deffendre & pour attaquer le christianisme aucune raison tirée du mystere de la Trinté. Car s'il y a quelque point dans nostre foy qui accable & revolte la raison, c'est sans doute la creance de ce mystere. S'il y a des difficultez *qui sautent aux yeux*, pour user des termes de l'auteur de la Réponse, ce sont celles qu'il fournit, que trois personnes reellement distinctes n'ayent qu'une mesme & unique essence, & que cette essence estant la mesme chose en chaque personne

que les relations qui les diſtinguent, elle puiſſe ſe communiquer, ſans que les relations qui diſtinguent les perſonnes ſe communiquent.

Si la raiſon humaine s'écoute elle-meſme, elle ne trouvera en ſoy qu'un ſoulevement general contre ces veritez inconcevables. Si elle pretend ſe ſervir de ſes lumieres pour les penetrer, elles ne luy fourniront que des armes pour les combattre. Il faut pour les croire qu'elle s'aveugle elle-meſme, qu'elle faſſe taire tous ſes raiſonnemens & toutes ſes veües, pour s'abaiſſer & s'aneantir ſous le poids de l'autorité divine. Quelle reſiſtance ne devoit donc point trouver la creance de ce myſtere dans les eſprits des hommes, qui n'avoient point ce principe de ſoumiſſion, & qui prenoient leur raiſon pour la regle de verité? Ne ſemble-t-il pas que les payens ne devoient avoir autre choſe en la bouche, qu'ils pouvoient couvrir par ce ſeul myſtere toutes les abſurditez de leur religion; qu'ils devoient employer partout les impoſſibilitez que la raiſon y trouve, pour detourner

les hommes de la creance d'une religion qui en fait le premier article de sa foy ? Et enfin ne semble-t-il pas que les Peres devoient estre plus retenus à traiter la religion des payens de ridicule, & à combattre la pluralité de leurs dieux, dans la crainte qu'ils ne leurs fissent les réponses, dont ce mystere leur donne occasion ? En effet c'est par où les Sociniens commencent d'attaquer la religion chrestienne ; & c'est par la qu'ils attirent les hommes à eux.

Tout cela paroist tres-vrai-semblable ; & cependant il est tres-vray que cela n'est point. On ne voit point que les payens ayent combattu par là le christianisme, ny qu'ils ayent envisagé les difficultez étonnantes de ce mystere. On trouve bien un petit mot en passant dans un dialogue attribué à Lucien, où il est dit que les chrestiens croyent que trois choses ne font qu'un. L'on voit dans S. Athanase que les payens & les Juifs, reprochoient aux chrestiens la pluralité des dieux, & dans Tertulien que c'estoit l'idée que les simples & les igno-

Ath. orat. 4.

sans prenoient de la foy des catholiques, s'imaginant qu'ils admettoient plusieurs dieux, parcequ'ils donnoient à trois personnes le nom de Dieu : *Duos & tres jam jactitant à nobis prædicari.* Ce qui marque seulement que le mystere de la Trinité n'estoit point absolument inconnu. Mais on ne trouve point qu'ils ayent approfondi & developé les extremes difficultez que ce mystere renferme, comme il leur estoit facile de le faire, & comme les Sociniens le font à present ; ny qu'ils ayent reproché en détail aux chrestiens les impossibilitez apparentes, & *qui sautent aux yeux*, que cétarticle de nostre foy leur pouvoit fournir. Et de là on doit conclure qu'il y a bien des choses vray-semblables qui ne sont point, & que l'on doit faire peu de fondement sur ces sortes de vray-semblances.

Tertull. adv. prax. c. 3.

Mais ce qui paroist plus étrange, c'est que quoyqu'il n'y ait point de mystere dont les Peres ayent esté plus obligez de parler, que de celuy de la Trinité, puisqu'il n'y en a point qui ait esté attaqué par tant d'heresies, il

eſt pourtant aſſez rare qu'ils s'arreſtent à en faire remarquer les incomprehenſibilitez. Et l'on peut dire qu'ils nous avertiſſent en plus de lieux de celles de l'Euchariſtie, que de celles de la Trinité, & que les comparaiſons dont ils ſe ſervent pour expliquer l'unité de la nature divine dans les trois perſonnes, ſont beaucoup plus étranges, que celles par leſquelles ils expliquent l'Euchariſtie.

Ambr. de iis qui Myster. init. c. 9.

S. Ambroiſe dit en parlant de l'Euchariſtie, *Qu'il ne faut pas chercher l'ordre de la nature dans le corps de* JESUS-CHRIST; *puiſque* JESUS-CHRIST *meſme eſt né d'une Vierge contre l'ordre de la nature.* Il ſe ſert des plus grands miracles de Dieu, comme eſt la creation du monde, pour prouver celuy de l'Euchariſtie. *La parole de* JESUS-CHRIST, dit-il, *qui a pu créer de rien ce qui n'eſtoit pas, ne poura-t-elle pas changer les choſes qui ſont, en ce qu'elles n'eſtoient pas auparavant?*

Il repreſente la contrarieté de ce que la foy nous fait croire de ce myſtere, avec ce que les ſens nous en rapportent: *Ie croy autre choſe, me direz-*

vous. Comment m'aſſurez-vous que je reçois le corps de JESUS-CHRIST. Cath. 4.

Saint Cyrille de Jeruſalem fortifie de meſme noſtre foy contre nos ſens. Et S. Gregoire de Nyſſe exprime en particulier la plus grande des difficultez de l'Euchariſtie. *Il faut*, dit-il, *conſiderer comment il ſe peut faire que cét unique corps, qui eſt toujours diviſé à tant de milliers de fidelles dans toute la terre, ſoit tout entier en chacun d'eux par la partie qu'ils en reçoivent, & demeure neanmoins tout entier en ſoy.* Gregor. Nyſſ. orat. Cath.

Et S. Eucher de meſme : *Le corps*, dit-il, *qui eſt diſpenſé par le Preſtre, eſt auſſy bien tout entier dans la moindre partie, comme dans le tout, & quand l'Egliſe des fideles le reçoit, il eſt auſſi bien tout entier en chacun d'eux, comme il eſt entier en tous.* Homil. 5. de Paſch.

S. Chryſoſtome enviſage les difficultez de la preſence reelle, lorſqu'il s'écrie : *O miracle! ô bonté de Dieu! Celuy qui eſt aſſis dans le ciel avec ſon Pere, eſt touché dans le meſme moment par les mains de tous, & ſe donne à ceux qui le veulent recevoir!* Lib. 3. de Sacer. c. 4.

Et il nous apprend à desavoüer & nos pensées & nos yeux sur le sujet de ce
Hom. 83. in Math. mystere : *Croyons*, dit-il, *ce que Dieu nous dit, quoyqu'il nous parroisse contraire à nos pensées & à nos yeux*: CREDAMUS *ubique Deo, etiamsi, quod dicit videatur contrarium cogitationibus & oculis nostris.*

De fide Orthod. l. 4, c. 14. S. Jean de Damas reconnoist que ce mystere surpasse l'intelligence de tous les hommes, & que l'on n'en doit appuyer la foy que sur la verité & la toute-puissance de la parole divine : *Spiritus sanctus supervenit, eaque efficit quæ orationis facultatem ac mentis intelligentiam excedunt. Nec quicquam ampliùs nobis perspectum atque exploratum est, quàm quod verbum Dei verum sit, & efficax, atque omnipotens.*

Voila comment les Peres parlent quelquefois de l'Eucharistie. Et il est vray qu'ils parlent aussy quelquefois en general des difficultez incomprehensibles de la Trinité, comme S. Gregoire de Nysse le fait dans sa *Catechese c.* 3. & S. Basile dans sa Lettre 43. & les autres Peres de mesme en

quelques endroits qui ne sont pas trop frequens. Mais quand ils expliquent en particulier en quoy consiste l'unité de la nature divine, quoyqu'il paroisse tres clairement par plusieurs lieux qu'ils admettent une unité individuelle, comme la foy le demande, ils se servent neanmoins en d'autres de comparaisons qui ne marquent d'elles mesmes qu'une unité specifique, & qui ne comprennent rien d'étonnant & d'incomprehensible, sans nous avertir que tres rarement de l'étrange disproportion de ces comparaisons qu'ils employent.

On voit par exemple dans tous les Peres Grecs & Latins cette comparaison qui leur sert d'argument contre les Ariens, que le Fils de Dieu est consubstantiel à son Pere dans la mesme nature divine, comme les enfans des hommes sont consubstantiels à leurs peres dans la nature humaine ; & que si les hommes & les animaux mesmes engendrent bien des enfans qui sont de mesme nature qu'eux, Dieu peut bien engendrer un Fils qui ait la mesme nature que luy. Ils disent

que les trois personnes divines sont de mesme nature, comme plusieurs hommes sont de mesme nature, comme trois pieces d'or sont de mesme nature d'or : *Qu'est-ce que c'est*, dit S. Augustin, *que d'estre de mesme substance ? c'est*, dit-il, *que si le Pere est or, le Fils est or, le S. Esprit est or.*

Aug. in Psal. 68.

Saint Augustin nous avertit en quelques lieux assez rares de la disproportion de ces comparaisons, qui consiste en ce que plusieurs hommes ne sont pas le mesme homme, & plusieurs pieces d'or ne sont pas la mesme piece d'or ; au lieu que les personnes divines sont le mesme Dieu. Mais il ne le fait pas en plusieurs autres. Et il y a des Peres Grecs qui au lieu de les eclaircir, en augmentent infiniment la difficulté. Car l'on trouve dans leurs écrits ces expressions si étranges : *Neque enim Petrum, Paulum, & Barnabam tres οὐσίας, id est substantias dicimus, sed unam. Et unam dicentes substantiam, cujus est Pater, & Filius, & Spiritus sanctus, consequenter dicimus unum Deum.*

Aug. lib. 7. de Trinitate c. 4. & 6. Et Conc. in Ps. 68.

Nyss. de comm. Notiou.

Et igitur Petrus, & Paulus, & Bar-

nabas ſecundum id quod eſt homo, unus homo, & ſecundum hoc ipſum quod eſt homo, plures eſſe nequeunt; dicuntur autem multi homines abuſione quadam, & non propriè.

C'eſt ainſy que parle S. Gregoire de Nyſſe. L'on peut voir les meſmes expreſſions en quelques endroits de S. Cyrille d'Alexandrie, & on en trouve meſme de plus dures dans le martyr Maxime.

Cyrill. l. 11. in Ioan. & Dialog. 1. de Trinitate.

Maxi. Martyr. Dialog. 1. de Trinitate.

Il n'y a rien de meſme de plus frequent parmy les Peres, que de prouver l'unité des trois perſonnes par l'union des premiers fidelles, dont l'Ecriture dit qu'ils n'avoient qu'un meſme cœur & une meſme ame. *Celuy*, dit S. Auguſtin, *qui a donné à pluſieurs cœurs des fidelles de n'eſtre qu'un cœur, conſervera à plus forte raiſon dans luy meſme cette unité, en ſorte que chacune des trois perſonnes ſoit Dieu, & que toutes trois enſemble ſoient Dieu: mais qu'elles ne ſoient pas trois Dieux, mais un ſeul Dieu.*

Apud Atha. t. 2.

Ep. 66.

Et Saint Ambroiſe compare cette unité à l'union des fidelles entr'eux, à celle d'un mary avec ſa femme, &

lib. 1. de fide c. 2.

à celle de plusieurs hommes dans la nature humaine.

Il est certain que ces comparaisons sont étrangement eloignées de nous faire concevoir ce qu'il y a de plus incomprehensible dans le mystere de la Trinité, qui est l'unité individuelle de la nature divine, & que chacun sent en les lisant un desir secret, que les Peres se fussent expliquez un peu davantage. Cependant ils ne le font pas. Ils nous proposent simplement ces comparaisons, sans en apprehender les consequences, & sans en marquer la disproportion ; parcequ'ils estoient tous occupez du dessein qu'ils avoient d'établir contre les Ariens l'egalité des trois personnes, qui estoit niée par ces heretiques.

On doit conclure de ces exemples en general, & d'un grand nombre d'autres qu'on pourroit apporter, qu'on ne doit pas avoir grand egard à ces sortes d'argumens que l'on tire du silence des Peres, & de ce qu'ils ne disent pas toujours tout ce que nous jugerions selon nostre sens qu'ils devroient dire, Dieu qui tenoit leurs pa-

roles dans sa main, les ayant fait souvent parler selon ses desseins, & non pas selon les nostres.

Mais si l'on prend ensuite la peine d'examiner ce qui peut avoir esté la cause de ce silence & des payens, & des Peres sur les difficultez de plusieurs de nos mysteres, on trouvera qu'il n'y a peutestre pas tant de raison de s'en étonner que l'on s'imagine.

Car premierement à l'egard des uns & des autres on doit considerer que la dispute d'entre les payens & les chrestiens estoit bien differente de celle qui est entre les diverses sectes d'une mesme religion, qui conviennent de la pluspart des principes. C'estoit une dispute non d'opinion à opinion, mais d'un corps de religion contre un autre corps de religion. Ce n'estoit pas un combat d'homme à homme, où chacun est obligé d'attaquer & de se deffendre; mais d'armée à armée, où la pluspart demeurent sans rien faire; c'estadire que dans ces disputes il y avoit une infinité de points qui demeuroient étou-

fez, & dont on ne parloit point du tout, les payens se contentant d'attaquer la religion chrestienne en gros, & taschant d'en ebranler les fondemens, en faisant passer pour fables tout ce qui est contenu dans l'Ecriture, & traittant les prophetes, & JESUS-CHRIST mesme d'imposteurs; & les chrestiens au contraire se contentant de se justifier dans les points dans lesquels ils estoient attaquez, & de repousser les calomnies qu'on leur imposoit.

Secondement on doit considerer que le combat entre la religion chrestienne & la religion payenne, n'a pas tant esté un combat de raison contre raison, que de la violence & de la force contre la verité; parceque toute la force estoit d'un costé, & toute la verité de l'autre, & il est arrivé de là, que l'erreur se trouvant puissante, ne s'est guere mise en peine d'emprunter le secours de la raison. Elle a voulu dominer par les moyens qu'elle trouvoit dans ses mains, c'est-à-dire par la force & la violence, &

tyranniser, non convaincre les esprits.

Les payens avoient un tel mépris de tous les chrestiens, qu'ils s'informoient peu du fond de leur religion. Ils n'en connoissoient que le dehors comme leur maniere de vivre, leur mépris de la mort, leur aversion pour les idoles, la profession qu'ils faisoient de suivre la doctrine de JESUS-CHRIST, l'autorité qu'ils donnoient à l'Ecriture sainte : mais ils ne passoient guere plus avant. Et c'est pourquoy Tertullien leur reproche avec raison, que c'estoit la seule chose où la curiosité estoit éteinte : *Hîc solum curiositas humana torpescit.* Ainsy il ne se faut pas étonner qu'ils n'ayent pas tiré de nos mysteres tous les avantages qu'ils en eussent pu tirer s'ils en eussent esté plus instruits, & qu'ils n'ayent pas prevenu toutes les objections que des heretiques plus subtils qu'eux ont faites depuis. *Tertull. Apol. c. 1.*

Il ne faut pas s'imaginer aussy que la religion chrestienne se soit établie en prouvant en particulier tous les articles de la foy qu'elle propose.

Ceux qui l'ont plantée se sont acquis creance par leurs miracles, & par la sainteté de leur vie. Ils ont prouvé JESUS-CHRIST par les propheties, & ensuite ils ont fait recevoir sa religion toute entiere avec tous les dogmes qui la composent, non par voye de discussion, mais par voye d'autorité, sans s'arrester à l'explication particuliere de chacun de ses articles.

On doit considerer deplus que comme les preuves dont les Apostres & les Peres se servoient pour détruire le paganisme, ou les heresies, estoient soutenues de l'esprit de Dieu qui parloit en eux, & qui faisoit une impression secrette sur les cœurs de ceux que Dieu vouloit toucher par leurs paroles, ils se sont mis plus en peine que ces preuves fussent solides & veritables en soy, que non pas qu'elles ne pussent estre repoussées par des reparties apparentes.

S. Paul parlant aux Atheniens leur dit que le Dieu qui a fait le monde, & qui est le Seigneur du ciel & de la terre, n'habite point dans des temples formez par les mains des hom-

mes Craignoit-il que ces Philoſophes ne luy repartiſſent, qu'il eſt pourtant dit dans les Ecritures qu'il autoriſoit, que le Dieu que les Iuifs cherchoient viendroit en ſon temple : *veniet ad templum ſuum Dominator quem vos quæritis* ? Ou qu'ils luy répondiſſent qu'il n'eſtoit pas plus indigne de Dieu, d'habiter dans un temple, que d'eſtre enfermé dans le ſein d'une femme, d'eſtre couché dans une creche, de loger dans de pauvres maiſons, comme il l'enſeignoit luy-meſme de JESUS-CHRIST, dont il preſchoit la divinité, en meſme temps qu'il luy attribuoit toutes ces choſes ?

Tous les Peres reprochent aux Ariens qu'ils admettoient pluſieurs dieux, parceque ſeparant la nature du Fils de celle du Pere, ils ne laiſſoient pas de luy donner le nom de Dieu, & de luy deferer l'adoration qui n'eſt deüe qu'à Dieu. Euſſent-ils deu abandonner cette preuve, parceque les Ariens la tournoient contre eux meſmes, & qu'ils ſoutenoient que c'eſtoient les Catholiques qui admettoient pluſieurs Dieux en com-

muniquant l'eſſence de Dieu à trois perſonnes diſtinctes, & egales entre elles ? S. Athanaſe témoigne qu'ils ſe ſervoient de cette raiſon, comme Paul de Samozatte s'en ſervoit auſſy, & on l'avoit employée dans la conference des Eveſques Catholiques avec les Ariens, ſous le Roy Gondebaud, rapportée dans le *5. tom. du Spicileg. p. iij.*

Ath. or. 5.

Conc. Antioch. An. 266. in prof. fidei.

Cette raiſon eſtoit ſolide dans la bouche des Peres, & elle eſtoit apparente dans celle des Ariens. Mais la crainte d'une repartie apparente ne leur a pas fait quitter un avantage reel & ſolide.

Il en eſt de meſme de tous ces reproches que les Apologiſtes de la religion chreſtienne font aux dieux du paganiſme, que ce ſont des dieux qui ſe peuvent enfermer ſous la clef, qui peuvent eſtre derobez par des larrons, qui peuvent eſtre menez en captivité, ou en triomphe; qui ſont plus grands en une plus grande ſtatue, qu'en une petite; qui ſont privez de vie & d'actions; qui ſont expoſez aux injures des animaux.

Car tous ces reproches ſont juſtes contre ces fauſſes divinitez, & contre la theologie populaire des payens, qui croyoient ou que les ſtatuës eſtoient veritablement des dieux, ou qu'au-moins leurs dieux y habitoient, & y eſtoient entierement renfermez; & qu'ainſy tout ce qui arrivoit à ces ſtatues, arrivoit en quelque ſorte aux dieux qu'elles contenoient, qui changeoient de place, & eſtoient reſſerrez dans un lieu particulier, non ſeulement ſelon ce corps auquel ils eſtoient joints, mais ſelon la divinité meſme qui y eſtoit renfermée. Car les payens ne ſuppoſoient point qu'elle fuſt immenſe, infinie, incapable de changement, comme la foy nous l'enſeigne de la veritable divinité.

Il eſt certain neanmoins qu'ils pouvoient trouver dans le myſtere de l'Incarnation, dequoy repouſſer ces reproches avec quelque ſorte d'apparence, puiſqu'il s'enſuït de ce myſtere, qu'un Dieu a eſté enfermé dans un lieu particulier, & dans des lieux auſſy peu dignes de luy, que ceux où l'on pouvoit enfermer les dieux de pierre

& de bois; que ce Dieu a esté sujet aux injures des elemens, des bestes, & principalement des hommes; qu'il pouvoit estre pris, resserré, emprisonné, & qu'il l'a esté en effet; & l'on ne peut rien dire de ces dieux de pierres & de bois dont les chrestiens se mocquoient, que les payens ne pussent dire avec quelque couleur de ce Dieu que les chrestiens adoroient, & dont ils preschoient l'adoration à toute la terre. Il est sans doute qu'ils pouvoient faire ces reparties; & il n'estoit pas besoin qu'ils les empruntassent du mystere de l'Eucharistie, qu'ils connoissoient peu, & que l'on leur cachoit autant qu'on pouvoit; puisque celuy de l'Incarnation qu'on leur annonçoit, & qu'ils ne pouvoient ignorer, leur donnoit occasion de les faire avec tout autant de force & de vray-semblance.

Mais quelque apparence qu'il y eust eu dans ces réponses, elles n'eussent esté nullement solides. Car quoyqu'il s'ensuive du mystere de l'Incarnation, qu'un Dieu a esté uni à un corps, qu'il a changé de place, qu'il a

pu eſtre empriſonné, & qu'il l'a eſté en effet? tout cela ne ſe peut dire de ce Dieu que ſelon la nature humaine qu'il a priſe, la divinité de JESUS-CHRIST eſtant toujours demeurée immuable, impaſſible, rempliſſant & contenant tous les lieux: au lieu que la force du reproche que les chreſtiens faiſoient aux payens, conſiſtoit principalement en ce qu'ils ſuppoſoient, que toutes ces choſes arrivoient à leurs dieux ſelon la divinité meſme.

Si ce Dieu des chreſtiens s'eſtant fait homme a ſouffert toutes les miſeres des hommes, il les a ſouffertes par puiſſance & par volonté, & purement ſelon la nature humaine qu'il avoit priſe. Mais les indignitez que ſouffroient ces divinitez du paganiſme eſtoient des ſuites de leur impuiſſance. Les payens ne ſuppoſoient point que ces ſouffrances fuſſent volontaires, ny que ces dieux euſſent un pouvoir abſolu de les empeſcher. Ils croyoient au contraire qu'ils eſtoient liez par les deſtins, & qu'ils ne pouvoient pas faire tout ce qu'ils vouloient. Ils croyoient qu'ils en eſtoient

reellement touchez, emeus, affligez; & ainſy à l'égard de ces divinitez payennes, c'eſtoit de veritables outrages, qui ne s'arreſtoient point à ces ſtatues, mais paſſoient juſqu'à la divinité meſme, qu'ils croyoient ſujette à toutes les paſſions des hommes. Ainſy ces reparties euſſent eſté en effet vaines & frivoles, ſoit que les payens les euſſent tirées du myſtere de l'Incarnation, ſoit qu'il les euſſent priſes de celuy de l'Euchariſtie, qui n'en eſt qu'une ſuite; & il n'eſt nullement étrange que les Peres n'y ayent eu aucun egard, & qu'ils n'ayent pas laiſſé d'employer contre les payens toutes ces raiſons que nous avons dites, puiſqu'elles eſtoient fortes & invincibles dans leur bouche, & qu'elles n'euſſent eu qu'une apparence fauſſe & trompeuſe dans la bouche des payens.

Enfin il faut conſiderer que l'eſprit general des Peres & des chreſtiens des premiers ſiecles, a eſté d'honnorer les veritez de la foy par une ſoumiſſion interieure, ſans pretendre en penetrer la profondeur, ny en develop-

per les difficultez, qu'autant qu'ils y estoient forcez par les objections des heretiques. *Dieu ne nous appelle point à la vie bien-heureuse*, disoit S. Hilaire, *par des questions difficiles; il ne veut point que nous nous travaillions par des discours estudiez; l'eternité s'acquiert par une foy facile & exempte de difficultez.* NEC PER *difficiles nos Deus ad beatam vitam quæstiones vocat, nec multiplici eloquentis facundiæ genere sollicitat: in absoluto nobis & facili est æternitas.* Et S. Basile témoigne que les Peres ont conservé les mysteres de la foy dans un silence tranquile, & exempt de curiosité, ἐν ἀπολυπραγμονήτῳ καὶ ἀπεριέργῳ σιγῇ.

Hilar. de Trin. l. 10.

Lib. de Spirit. S. c. 27.

Cette humilité les a fait arrester à la substance mesme de nos mysteres, sans presque en regarder les suites & les consequences, quoyque necessaires & indubitables; & les a portez à n'employer autant qu'ils pouvoient pour les exprimer, que les paroles mesmes qu'ils trouvoient dans les Ecritures saintes. *Non relictus est hominum eloquiis, de Dei rebus alius quàm Dei sermo*, dit encore S. Hilaire. Et

Hilar. de Trin. l. 7.

c'estpourquoy ils estoient tres retenus à parler de ces consequences, quoy-que la raison les en tirât d'elle-mesme. *Etiam quæ pro religione dicimus, cum grãdi metu& disciplina dicere debemus.*

Salvian. lib. 1. de Provid.

On a toujours cru dans l'Eglise le peché originel; & cet article de nostre foy produit des difficultez impenetrables à la raison de tous les hommes, qu'un peché qui est une action de la volonté puisse passer d'une ame à une ame: que le corps qui n'est qu'une matiere, puisse corrompre l'ame qui est un esprit: que Dieu puisse justement former une ame dans un corps qui la corrompt au mesme instant qu'elle y est receüe: que Dieu puisse justement imputer un peché inevitable & involontaire. Toutes ces difficultez *sautent aux yeux*, & frappent d'abord l'esprit. Cependant l'Eglise passe quatre cens ans, sans qu'aucune ait esté ny objectée par les payens & les heretiques, ny eclaircie par les Peres: & lorsque les Pelagiens s'eleverent, elles parurent toutes nouvelles; de sorte que S. Augustin en les refutant trouva bien plu-

ſieurs paſſages des Peres, pour etablir le peché originel ; mais il n'en trouva point, où il paroiſſe que ces difficultez ſi naturelles ayent eſté ſeulement conſiderées par aucun des Peres.

On a toujours cru dans l'Egliſe un ſeul Dieu, & trois perſonnes ; & l'on a deferé le nom & l'adoration de Dieu à chacune de ces trois perſonnes. Il s'enſuit de là des difficultez qui effrayent l'eſprit de ceux qui les conſiderent. Cependant trois cens ans ſe paſſent ſans que l'on y faſſe grande attention, & ſans que les payens en tirent aucun avantage conſiderable contre la religion chreſtienne.

Mais ce qui eſt plus étrange, comme nous avons déja dit, eſt, que quoyque les Ariens niaſſent egalement & l'unité individuelle de la nature divine dans les trois perſonnes, & l'egalité de ces trois perſonnes dans cette nature ; & quoyque ce qui heurte le plus rudement la raiſon, ſoit l'unité individuelle d'une nature en trois perſonnes diſtinctes, & non l'egalité de ces trois perſonnes en cette nature, neanmoins ils ont peu fait de reflexion ſur cette

effroyable difficulté, & ils en ont tiré tres peu d'avantage contre les Catholiques. Et les Peres de leur costé en suivant les Ariens dans cette dispute, ne previennent point ces difficultez, & ne paroissent pas mesme les appercevoir. Ils supposent tres clairement l'unité individuelle de la nature divine, & la marquent assez souvent en termes formels; mais ils n'eclaircissent, & ne marquent point distinctement les incomprehensibilitez qu'elle enferme, & qui sont presentement les objections ordinaires des Sociniens.

Il en est arrivé de mesme sur le sujet de l'Incarnation. Ce n'est que la necessité des heresies qui a obligé les Peres de considerer plusieurs consequences de ce mystere qui y sont reellement enfermées, & encore ne trouve-t-on pas dans leurs écrits un grand nombre de questions, que la subtilité des Scholastiques a depuis fait naistre. De sorte qu'on ne doit pas trouver étrange qu'ils ayent usé de la mesme conduite à l'égard du mystere de l'Eucharistie, & que n'ayant point esté

attaqué dans les premiers siecles, ils soient demeurez dans la substance mesme du mystere, sans en considerer les consequences. Ils ont adoré JESUS-CHRIST comme reellement present sur les autels. Ils ont cru que le pain & le vin estoient changez en son corps & en son sang. Il s'ensuit de là, qu'un corps est en plusieurs lieux, qu'il est reduit en un petit espace, que des accidens subsistent separez de leur substance. Il est vray que tout cela s'ensuit, comme il s'ensuit de la Trinité que la divinité du Pere n'estant point en luy distincte de sa paternité qui le rend Pere, & estant une mesme chose avec elle, se communique neanmoins au Fils sans elle, & devient une mesme chose avec la relation qui le rend fils, sans se multiplier, & sans perdre son unité. Mais les Peres ne s'amusoient pas à regarder ces difficultez, ou à les expliquer au peuple ; parcequ'ils avoient plus pour but l'edification de la pieté, que la satisfaction de la curiosité ; & qu'abaissant profondement leur esprit sous les veritez que Dieu nous a revelées,

ils ne ſe donnoient pas la liberté de lever les yeux pour en conſiderer toutes les ſuittes & les conſequences.

En effet cette conduite eſt tellement conforme à l'inſtinct de la religion, que preſentement meſme dans l'Egliſe catholique, que les Calviniſtes ne ſoupçonneront pas de ne pas croire la Tranſubſtantiation, non ſeulement le peuple, mais generalement toutes les perſonnes de pieté ne font guere d'attention à toutes ces ſuites philoſophiques. On y adore JESUS-CHRIST preſent; on croit qu'aprés la conſecration la ſubſtance du pain & du vin ſont oſtées pour faire place à ſon corps & à ſon ſang; mais on en demeure là, & on ne trouvera guere que dans les diſcours & dans les livres de pieté on paſſe plus avant. Ce n'eſt que dans les écoles où l'on parle de ces conſequences, qui quoyque neceſſaires, ne font pas l'objet ordinaire de la devotion des fidelles. De ſorte que comme ce ſeroit une tres mauvaiſe raiſon, de conclure par exemple, que S. Bernard n'avoit point *l'ame remplie de la Tranſubſtantiation*,

parcequ'il ne parle point de ces consequences, c'en est encore une plus mauvaise, de tirer cette mesme conclusion du silence des anciens Peres, qui n'estant pas nez comme S. Bernard aprés l'heresie de Berenger; mais écrivant sans aucune veüe d'une heresie qui n'estoit pas encore formée, avoient plus de sujet de n'expliquer aux peuples que ce qui estoit capable de nourrir leur pieté.

C'est ce que l'on peut dire en particulier touchant le silence des anciens Peres, des payens, & des heretiques mesmes, sur les difficultez de plusieurs de nos mysteres. Mais ce seroit considerer toutes ces choses trop bassement, de ne rechercher que dans les hommes la cause de tous ces effets qui nous surprennent, ce qu'il a plû à Dieu de nous faire connoistre de sa conduite, & du double dessein qu'il a d'exercer sa misericorde envers les uns, & sa justice envers les autres, nous obligeant de remonter plus haut; & de reconnoistre que comme il a voulu cacher les veritez de la foy dans l'Ecriture, au mesme temps

qu'il les y découvroit ſuffiſamment à l'Egliſe, il a voulu auſſy qu'elles fuſſent quelquefois obſcurcies dans la tradition meſme, pour y eſtre méconnües par les eſprits ſuperbes, au meſme temps que les fidelles les y reconnoiſſent tres clairement.

Il eſt le maiſtre des paroles & des écrits des hommes, tant bons que méchans; & il ne leur permet pas de dire en tout temps, en tout lieu, en toute occaſion, tout ce que nous jugerions qu'ils devroient dire. Il eſt au pouvoir des hommes de pecher, dit S. Auguſtin, mais il n'eſt pas en leur pouvoir de faire tel ou tel peché. C'eſt Dieu qui regle ceux qu'il doit permettre, & ceux qu'il doit empeſcher, en ordonnant les tenebres, & ſe ſervant pour l'execution de ſes deſſeins du ſilence & des paroles de ſes ennemis & de ſes amis.

Aug. de præd. S. c. 16.

Ainſy il empeſche une hereſie de naiſtre en un temps, & il permet que l'on jette les ſemences qui la font naiſtre en un autre. Il tend des pieges à l'orgüeil des hommes, & prepare des

moyens pour en garantir ceux qu'il veut ſauver.

Il permet que les Peres ſe taiſent de certaines choſes, qu'ils ſe ſervent dans leurs écrits de certaines expreſſions dont l'apparence porte à l'erreur, & il leur fait inſerer en meſme temps dans leurs écrits des preuves ſuffiſantes pour ſoutenir la verité contre cette erreur. Il repand des tenebres & des lumieres auſſy bien dans la tradition, que dans l'Ecriture. L'un & l'autre eſt un effet de ſa providence : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.*

Peuteſtre que ſi les Payens euſſent eſté auſſy ſubtils à former des difficultez contre la Trinité, la redemption de JESUS-CHRIST, la grace, le peché originel, & l'Euchariſtie, que les Sociniens & les Sacramentaires le ſont à preſent, ils auroient retardé le progrés de l'Evangile. Dieu donc a voulu épargner à ſon Egliſe naiſſante cette ſorte de tentation. Il a arreſté pour un temps ce debordement de la raiſon humaine contre la foy; & pour ne faire combatre ſa religion que con-

tre la puiſſance & l'ogüeil du monde, il luy a donné des ennemis foibles en raiſons, & qui n'eſtoient armez que de violence.

Peuteſtre auſſi que s'il euſt permis que l'on euſt propoſé aux Apoſtres, & aux premiers Peres toutes les difficultez qu'on a formées depuis contre ces meſmes myſteres, ils les auroient tellement éclaircies, & ils en auroient établi la verité par des deciſions ſi formelles, que perſonne n'euſt oſé les contredire, & qu'ainſy l'on n'auroit jamais oüi parler ny d'Ariens, ny de Neſtoriens, n'y d'Eutichiens, ny de Sacramentaires. Mais comme il eſtoit dans l'ordre de ſa providence que toutes ces hereſies s'élevaſſent, afin que ſon Egliſe fuſt éprouvée, & que la paille fuſt emportée par ce vent de mort; il a permis auſſy que ces myſteres fuſſent couverts de quelques nuages dans l'Ecriture, & dans la tradition meſme, & qu'il y euſt dans l'une & dans l'autre, ſoit par les paroles, ſoit par le ſilence, des pieges pour les Neſtoriens, des pieges pour les Ariens, des pieges pour

les Sacramentaires, & pour tous ceux generalement qui n'ont pas assez d'humilité pour se soumettre à l'autorité de son Eglise.

Que ceux donc qui demandent avec tant d'empressement, pourquoy les Peres ne nous ont pas expliqué exactement toutes les merveilles de l'Eucharistie, apprehendent qu'ils n'en soient eux mesmes la premiere & la veritable cause : que ces tenebres dont ils se plaignent, ne leur ayent esté preparées par la justice de Dieu ; & que comme on peut répondre avec raison à ceux qui s'étonnent pourquoy il est parlé quelquefois si obscurément dans l'Ecriture, & mesme dans les premiers Peres, de l'egalité du Fils de Dieu avec son Pere ; pourquoy S. Cyrille s'est servi de cette expression ; *Vna natura verbi incarnata*, que c'est parceque Dieu vouloit permettre que son Eglise fust attaquée par l'heresie des Ariens, & par celle des Eutychiens, ausquels ces paroles obscures ont servi de pierre d'achopement, qu'ils apprehendent, dis-je, qu'on ne leur puisse dire de mesme,

que les payens n'ont point parlé de l'Euchariſtie, que les Peres ne nous en ont pas expliqué en détail toutes les merveilles, qu'ils en ont parlé quelquefois en des termes obſcurs; parceque Dieu vouloit punir les hommes par l'hereſie des Sacramentaires, dont la preſomption meritoit que Dieu ne leur oſtat pas ces occaſions d'illuſion & d'egarement.

Enfin pour reduire l'auteur de la réponſe aux termes precis de la diſpute dont il s'agit,& l'empeſcher de s'en ecarter, on n'a qu'à luy dire que s'il n'y avoit point d'obſcuritez il n'y auroit point d'hereſies. Or il faut qu'il y en ait ſelon ſaint Paul, *oportet hæreſes eſſe.* S'il n'y avoit point de lumieres & de preuves de la verité, il n'y auroit point d'Egliſe. Et il eſt encore plus neceſſaire qu'il y en ait une, & qu'elle ſubſiſte juſqu'à la fin des ſiecles,ſelon la parole de JESUS-CHRIST. Il eſt donc neceſſaire qu'il y ait & des difficultez, & des preuves tout enſemble. Mais le devoir des hommes conſiſte dans le choix. C'eſt par où Dieu les tente & les éprouve. Les

Sacramentaires en font un, & les Catholiques un autre. C'eſt le ſujet de leur different, dans lequel les Catholiques ont déja cet avantage non conteſté, qu'ils font le choix que toute l'Egliſe a fait du temps de Berenger, & celuy que tout ce qui a pu porter le titre d'Egliſe de JESUS-CHRIST, a fait depuis; celuy que S. Bernard, S. Malachie, S. Louis, & une infinité d'autres Saints ont fait; au lieu que les Sacramentaires font le choix des Henriciens, & des Vaudois.

On a voulu prouver dans le petit écrit de la Perpetuité de la foy de l'Egliſe touchant l'Euchariſtie, auquel cet auteur taſche de répondre, que ce choix de toute l'Egliſe du temps de Berenger, & depuis Berenger, eſtoit deciſif de ce different; parcequ'il montroit clairement que c'eſtoit auſſy celuy de toute l'Egliſe ancienne, eſtant impoſſible qu'il ſe ſoit fait aucun changement de creance touchant l'Euchariſtie. C'eſtoit l'unique but de ce traitté, & ce que l'auteur de la réponſe avoit uniquement à refuter. Il s'eſt ſervi pour cela de deux voyes;

l'une indirecte, qui eſt de propoſer des difficultez contre l'Euchariſtie, & c'eſt celle dont on vient de faire voir l'illuſion : l'autre plus directe, en apportant quelques moyens vray-ſemblables, par leſquels il pretend que ce changement s'eſt pu faire ; & en cela il vient au point de la queſtion. On ne peut nier qu'il n'y ait quelque choſe d'ingenieux dans ces conjectures. Mais j'eſpere de faire voir par une diſcuſſion exacte, que ſi elles ont quelque choſe capable de divertir ceux qui ſe plaiſent dans ces ſortes de ſubtilitez, elles n'ont rien qui puiſſe ſatisfaire ceux qui recherchent la verité. C'eſt le ſujet de ma ſeconde partie.





SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Consideration fondamentale de l'auteur de la réponse, que l'on n'a point eu dans l'antiquité une creance distincte de la presence, ny de l'absence reelle.

IL est aisé de reconnoistre, en examinant les remarques par lesquelles l'auteur de la réponse s'efforce de rendre vray-semblable ce changement pretendu, que les Calvinistes veulent faire croire estre arrivé sur le sujet de l'Eucharistie, que celle dont il a fait la cinquiéme consideration, est le fondement de toutes les autres, & qu'elles s'evanoüissent d'elles mêmes, si l'on fait voir la fausseté de celle-là. Ainsy, comme il n'a pas suivi le veritable ordre, nous ne sommes pas obli-

gez de le ſuivre dans ce deſordre. Et c'eſt avec raiſon que nous commencerons l'examen de ces conſiderations par celle qui eſt tellement la principale, que les autres n'en ſont que des ſuites.

Cette conſideration eſt, que *l'erreur & la verité ont également deux degrez ; l'un de connoiſſance confuſe, & l'autre de connoiſſance diſtincte ; & qu'à peine peut-on remarquer quelque difference entre elles, pendant qu'elles ſont en ce premier degré de connoiſſance confuſe, à moins qu'on ne vienne à l'autre qu'on appelle de connoiſſance diſtincte, les idées en eſtant ſi ſemblables, qu'on ne les peut diſcerner que tres difficilement.*

Or, dit-il, *avant qu'une erreur ait fait du bruit, & ſe ſoit fait remarquer par le combat, la plus grande partie de l'Egliſe, le peuple, & une bonne partie des paſteurs ſe contentent de tenir la verité dans ce degré indiſtinct dont je viens de parler. Et ainſy il eſt aiſé à une erreur nouvelle de s'inſinuer, & de s'établir dans les eſprits, ſous le titre d'éclairciſſement donné à la verité ancienne ; le paſſage de l'idée confuſe de la ve-*

rité à l'erreur estant aisé, sous le pretexte de donner du jour, de la distinction, & de la perfection à nos premieres connoissances.

Pour appliquer cette observation generale à la matiere de l'Eucharistie, il dit, *qu'avant que la Transubstantiation s'établist, chacun croyoit que* JESUS-CHRIST *estoit present au sacrement, & que son corps & son sang y sont vraiment receus par les fidelles qui communioient, & que le sacrement est le signe & le memorial de la mort de* JESUS-CHRIST *& de sa Passion; que c'estoit là la foy de toute la terre : mais qu'il ne se trompera pas en disant, qu'il y en avoit peu qui portassent leur meditation assez avant, pour marquer au juste la difference des deux opinions qui separent aujourd'huy les Reformez des Romains : qu'il y en avoit mesme qui ne sçavoient la verité qu'en gros : qu'ainsy quand l'erreur est venüe là dessus, & que bastissant mal sur un bon fondement, elle a declaré qu'il faut entendre que* JESUS-CHRIST *est present dans l'Euchaistie substanciellement & localement ; que son corps & son sang y sont receus de la*

bouche de nostre corps ç'a esté sans doute une nouveauté bien extraordinaire, & dont on n'avoit point encore oüi parler; mais qu'il n'est pas étrange que beaucoup de monde y ait esté trompé, & qu'ils ayent pris cela non pour une nouveauté, mais pour un éclaircissement de la foy commune.

Sur ce principe il reprend l'auteur de l'ecrit, d'avoir supposé *que tous les fidelles ayent toujours eu une connoissance distincte ou de la presence substantielle, ou de l'absence substantielle*; & il suppose au contraire, *que le commun des chrestiens n'avoit qu'une creance confuse de ce mystere: qu'ils croyoient* JESUS-CHRIST *present; mais qu'ils ne distingoient pas si c'estoit seulement en signe, en vertu, ou en substance: qu'ils n'avoient aucune pensée positive de la presence reelle; mais qu'ils n'avoient pas aussy une idée positive de l'absence reelle, mais une negation de l'une & de l'autre: que l'Eglise est demeurée dans cette ignorance jusqu'au temps de Berenger, dans lequel mesme la plus grande partie des chrestiens*, dit-il, *ne sçavoit ce que c'estoit, & la plus grande*

partie des pasteurs ne le sçavoient guere bien.

On ne doit pas nier qu'il n'y ait de l'adresse dans ce discours, & que l'auteur n'y fasse, pour soutenir la cause qu'il deffend, & pour affoiblir celle qu'il combat, tout ce que peut faire un homme d'esprit. Mais parceque l'esprit & l'adresse ne peuvent pas changer la nature des choses, ny rendre solide ce qui ne l'est pas, il n'est pas bien difficile de dissiper tout ce petit artifice.

Car on y peut remarquer une des manieres des plus ordinaires dont les hommes s'égarent dãs leurs discours, qui est, qu'ils s'attachent à une consideration generale, qui estant regardée en elle mesme, a quelque sorte de verité ; & qu'ensuite aprés s'en estre remplis avec plaisir, comme d'une production ingenieuse de leur esprit, ils en font une fausse application à des especes particulieres, qu'ils ne considerent que confusément, sans faire reflexion sur les circonstances qui les empeschent de pouvoir estre comprises sous cette maxime com-

mune. Et ainſy l'on fait couler doucement la fauſſeté de l'application que l'on n'examine point, ſous la vrayſemblance du principe dans lequel la fauſſeté ne paroiſt point.

C'eſt proprement l'adreſſe de cet auteur. Il nous fait conſiderer qu'il y a deux degrez de connoiſſance; l'une confuſe, l'autre diſtincte; & que la verité ne ſe diſtingue pas bien de l'erreur, quand elle demeure dans le degré de connoiſſance confuſe. Il eſtalle, il étend cette maxime generale; il la fait regarder en cette generalité, dans laquelle on ne peut pas encore dire qu'elle ſoit fauſſe; & enſuite il en conclut bruſquement que c'eſt ce qui eſt arrivé ſur le ſujet de l'Euchariſtie, ſans conſiderer aucune des circonſtances qui luy euſſent pu faire voir l'abſurdité de cette application.

Il n'y a donc, pour rendre cet artifice inutile, qu'à luy faire remarquer ce qu'il a voulu diſſimuler ou à ſoymeſme, ou aux autres, & à repreſenter diſtinctement ce qui eſt enfermé dans cette ſuppoſition, par laquelle il a pretendu s'echaper.

CHAPITRE. II.

Refutation de cette consideration, où l'on fait voir qu'il est impossible de supposer que les fidelles des premiers siecles n'ayent eu qu'une creance confuse du mystere de l'Eucharistie.

IL s'agit de sçavoir si les fidelles ont pu demeurer mille ans dans l'Eglise en voyant tous les jours ce que l'on appelloit le corps de JESUS-CHRIST, en assistant tous les jours au sacrifice que l'on nommoit le sacrifice du corps & du sang de JESUS-CHRIST, en recevant souvent en leur bouche ce qu'on leur disoit estre le corps de JESUS-CHRIST, *Corpus Christi* : s'ils ont pu, dis-je, demeurer en cét estat, sans former une pensée distincte & determinée, si ce qu'ils voyoient estoit, ou n'estoit pas reellement le vray corps de JESUS-CHRIST. L'auteur de la réponse le pretend; parceque cette pretention luy est utile pour son dessein; & il l'avance sans preuve, parcequ'il luy estoit impossible d'en trouver.

Mais il feroit jufte qu'en des matieres de cette importance on euft plus de foin de confulter la lumiere de fa raifon, que l'avantage de fa caufe. Et fans doute fi cet auteur avoit pris la peine de le faire, il n'auroit pas manqué de reconnoiftre combien cette pretention eft peu raifonnable.

Car 1. il auroit trouvé que fon efprit, comme celuy de tous les autres, eft formé de telle forte, qu'en fongeāt à un corps, il eft impoffible qu'il ne l'applique à quelque lieu, & qu'on le conçoit toujours au lieu où il nous eft exprimé, à moins qu'on ne fçache qu'il n'y eft pas. C'eft noftre maniere de concevoir, & une fuite de noftre nature. Nos differens ne l'ont pas fait naiftre, & ils ne font pas capables de la changer. Or les fidelles en affiftant au facrifice, en entendant dire que ce qu'on leur donnoit eftoit le Corps de JESUS-CHRIST, & repondant *Amen*, c'eft à dire *en verité*, ont fongé à JESUS-CHRIST : ils l'ont donc appliqué à quelque lieu. Les paroles qui les y ont fait fonger, le leur ont reprefenté comme prefent dans la terre. Il

faut

faut donc par neceſſité ou qu'ils les ayent ſuivies, ou qu'ils les ayent dementies, en les prenant en un autre ſens. S'ils ont conceu JESUS-CHRIST preſent ſur l'autel, & dans leurs bouches, ils ont donc eu une creance diſtincte de la preſence reelle. Que ſi au contraire quoyque les paroles l'exprimaſſent comme preſent ſur la terre, ils ne l'ont regardé preſent que dans le ciel, il faut qu'ils ayent eu une creance tres diſtincte de l'abſence reelle, puiſqu'elle leur faiſoit corriger le ſens auquel les paroles les portoient. Et ainſy il eſt impoſſible qu'ils ſoient demeurez, à l'égard de ce myſtere, dans ce degré de confuſion & d'indiſtinction, dans lequel l'eſprit humain ne peut ſubſiſter.

II. La ſuſpenſion d'eſprit entre le oüy & le non de deux opinions contradictoires, ne peut venir que de deux cauſes, dont ny l'une ny l'autre ne peut avoir lieu en ce qui regarde l'Euchariſtie.

La premiere eſt une irreſolution veritable, qui naiſt de la diverſité des raiſons, entre leſquelles l'eſprit a pei-

ne à prendre party. Dans cette sorte de suspension on envisage distinctement les deux opinions opposées ; mais comme on les voit appuyées sur des raisons egalement fortes, on ne sçait à quoy se determiner.

Il est visible qu'on ne peut dire que ce soit en cette maniere que l'ancienne Eglise soit demeurée dans une creance confuse sur le sujet de l'Eucharistie. Car cette matiere estant d'une extréme importance, & y ayant une étrange difference entre le corps de JESUS-CHRIST present reellement, ou present significativement, il n'est pas possible que les chrestiens ayent pu subsister dans ce doute, sans en chercher l'eclaircissement, & sans se determiner ensuite, sur les instructions qu'on leur auroit données, à l'une ou à l'autre de ces deux opinions ; ce qui auroit changé cette connoissance confuse & indeterminée, en une connoissance distincte & determinée.

Il ne reste donc plus que la seconde cause de cette suspension, qui est le defaut d'application aux diffe-

rences particulieres qui diſtinguent les opinions oppoſées, l'eſprit ſe contentant quelquefois de concevoir les choſes dans une certaine generalité qui les unit, ſans deſcendre au particulier qui les diſtingue. C'eſt proprement en cette maniere que l'auteur de la réponſe voudroit faire croire que la creance de l'Euchariſtie eſt demeurée confuſe dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, & c'eſt neanmoins ce qu'on ne peut dire avec la moindre apparence.

Car les mots par leſquels on a exprimé ce myſtere, ſoit en celebrant le ſacrifice, ſoit en diſtribuant la communion aux peuples, ſoit en les inſtruiſant de ce qu'ils en devoient croire, ſignifient ſi preciſément & ſi naturellement une preſence reelle, & appliquent tellement l'eſprit à la conſiderer, qu'il eſt impoſſible qu'en ayant mis l'idée une infinité de fois devant les yeux de tous les chreſtiens, ils ne les ayent obligez d'en former quelques jugemens ou pour la rejetter, ou pour l'admettre.

Lorſqu'un homme ne s'eſt jamais

presenté à nostre porte, nous pouvons bien n'avoir formé aucune resolution de l'exclure, ou de le recevoir dans nostre maison : mais s'il s'y est presenté une infinité de fois, s'il a heurté, s'il a pressé pour y estre receu, il est impossible que nous ne nous soyons declarez à son égard, ou en le recevant comme amy, ou en le rejettant comme ennemy, ou comme importun.

La presence reelle a heurté une infinité de fois, pour le dire ainsy, à la porte de l'esprit de tous les fidelles; elle a fait effort pour y entrer à la faveur des expressions qui la signifient naturellement; elle s'est fait voir; elle s'est presentée pour estre receüe; & l'on nous voudra faire croire que tous les peuples, & la plus-part des pasteurs soient demeurez dans cette stupidité, que de ne porter aucun jugement sur une chose qui a esté perpetuellement exposée à leurs yeux; & qu'entendant dire en mille manieres que l'Eucharistie estoit le corps de JESUS-CHRIST, ils ayent pu s'empescher de former l'une de ces deux pensées precises & distinctes, ce l'est, ou ce ne l'est pas?

III. Cette consideration deviendra encore plus sensible par la troisiéme, qui est que la coustume que les hommes ont de ne concevoir les choses qu'en les revestant de certains sons, fait que sitost que le son frappe l'oreille, l'idée qui est ordinairement jointe à ce son se presente incontinent à l'esprit; & cette idée ne manque jamais d'estre receüe, à moins que les opinions dont l'esprit est prevenu, ou les autres circonstances qui accompagnent cette idée, n'obligent de la banir pour y en substituer une autre.

Quand on entend le mot de bras, ou celuy de main, on conçoit incontinent des bras & des mains ordinaires, mais quand on les attribue à Dieu, la connoissance distincte que les chrestiens ont que Dieu est incorporel, fait qu'ils eloignent cette idée, pour en mettre une autre en sa place, qui est celle de puissance & de force. Mais s'ils n'avoient point cette connoissance distincte, l'idée corporelle de bras & de main y seroit receüe, comme elle a esté receüe par les Antropomorphites.

Quand on entend le mot de lumiere, l'image de la lumiere corporelle se presente incontinent, & fait effort pour entrer dans nostre esprit : mais quand JESUS-CHRIST dit de luy mesme qu'il est la lumiere du monde, & que nous lisons dans S. Jean qu'il y a une lumiere veritable qui eclaire tous les hommes, la connoissance que nous avons que Dieu n'est point un corps, nous fait chasser cette image corporelle, pour y substituer l'idée d'une lumiere spirituelle, qui eclaire non les corps, mais les esprits; au lieu que les Manichéens n'ayant pas cette creance distincte de la spiritualité de la nature de Dieu, n'ont pu eloigner de leur esprit l'image d'une lumiere corporelle, & sont tombez par là dans cette erreur que Dieu estoit une lumiere immense & infinie.

On doit concevoir par le mot de Dieu, un Dieu verirable, & c'est l'idée qui se presente d'abord à l'esprit en entendant prononcer ce mot : mais quand on entend en mesme temps, que c'est Moyse, qui est appellé le Dieu de Pharaon; que c'est des hom-

mes dont il eſt dit : *Ego dixi dij eſtis, & filij excelſi omnes* ; & des faux dieux que S. Paul entend parler quand il dit : *qu'il y a plusieurs dieux , & plusieurs ſeigneurs*, on exclud cette idée qui ſe preſente, & l'eſprit en fournit de luy meſme une autre qu'il voit bien qu'on a voulu marquer en ces endroits ; mais il ne la fournit que par la connoiſſance diſtincte qu'il a, que les hommes ny les faux dieux ne ſont pas des dieux veritables. Et ainſy un payen qui n'a pas cette connoiſſance , pourroit penſer ſimplement que S. Paul a cru qu'il y avoit pluſieurs dieux.

Exod. 7. 1. Pſ. 81.

1. Cor. 8.

Il faut donc conclure que l'idée naturelle des mots ſe preſente d'abord à l'eſprit, & qu'elle y eſt toujours receüe , à moins qu'elle ne ſoit bannie par une creance contraire. Or à moins qu'on ne veüille renoncer abſolument à la ſincerité & à la bonne foy, & deſavoüer par une opiniâtreté ſans raiſon les choſes les plus claires & les plus ſenſibles , il eſt impoſſible qu'on ne reconnoiſſe que les expreſſions ordinaires dont les Peres ſe ſont ſervis dans les inſtructions qu'ils ont

données au peuple de ce myſtere, & dans la celebration du ſacrifice, enferment l'idée d'une preſence reelle & ſubſtantielle dans leur ſens naturel & litteral, & qu'elles ne peuvent en avoir une autre qu'en les prenant en un ſens metaphorique.

Car je demande à l'auteur de la réponſe ce que ſignifient naturellement ces mots: *Cecy eſt mon corps*: ce que ſignifient ceux dont on ſe ſervoit en communiant les fidelles: *Corpus Chriſti*, à quoy ils répondoient que ce l'eſtoit en verité, en diſant *Amen*; & s'il n'eſt pas vray que ces paroles priſes ſimplement, ſignifient que c'eſtoit veritablement le corps meſme de JESUS-CHRIST?

Il faudroit faire un volume au lieu d'un petit écrit, ſi l'on vouloit tranſcrire tous les lieux des Peres qui eſtant pris litteralement & ſimplement, ſignifient une preſence reelle & ſubſtantielle, & une veritable tranſſubſtantiation. Il ſuffit pour noſtre deſſein d'en rapporter icy quelques-uns.

Peut-on nier, par exemple, qu'on ne ſoit frappé de l'idée de la preſence

reelle par ces paroles de S. Ignace dans ſa Lettre à ceux de Smyrne, où en parlant de certains heretiques, il dit, *Qu'ils ne recevoient pas l'Eucharistie & les oblations ; parce qu'ils ne confeſſent pas que l'Euchariſtie ſoit la chair de Noſtre Seigneur, qui a ſouffert pour nos pechez, & que le Pere a reſſuſcité par ſa bonté ?*

Par ces paroles de S. Juſtin dans ſa ſeconde Apologie : *Nous ne recevons pas ces choſes, comme ſi ce n'eſtoit qu'un pain ordinaire, & un breuvage commun : mais comme nous ſçavons que* JESUS-CHRIST *noſtre Sauveur qui a eſté fait homme par le Verbe de Dieu, s'eſt reveſtu de chair & de ſang pour noſtre ſalut ; de meſme nous ſçavons auſſy que cette viande & ce breuvage, qui par le changement qu'ils reçoivent dans nos corps nourriſſent noſtre chair & noſtre ſang, ayant eſté conſacrez & faits Euchariſtie par les prieres que ce meſme Verbe de Dieu nous a enſeignées,* SONT LA CHAIR ET LE SANG DE CE MESME JESUS-CHRIST, *qui a eſté fait homme pour l'amour de nous. Car les Apoſtres dans les écrits qu'ils nous ont laiſſez, qu'on nõme*

Evangiles, disent que JESUS-CHRIST *leur ordonna d'en user comme il avoit fait.*

Par ces paroles que Gelase de Cisique rapporte comme estant du grand Concile de Nicée : *Ne soyons pas bassement attentifs au pain & au Calice, qui sont exposez à nos yeux ; mais elevant nostre esprit, concevons par la foy que l'Agneau de Dieu qui efface les pechez du monde, est present sur cette table sacrée, & qu'il est immolé par les Prestres sans effusion de sang ; & prenant veritablement son precieux corps, & son precieux sang, croyons que ce sont les gages de nostre resurrection.*

Catech. 4. Par ces paroles de S. Cyrille de Jerusalem : JESUS-CHRIST *ayant dit du pain, cecy est mon corps, qui en osera douter desormais? Et luy mesme ayant dit, Cecy est mon sang, qui oseroit en entrer en doute, en disant que ce n'est pas son sang? Il a autrefois changé l'eau en vin, en Cana de Galilee par sa seule volonté, pourquoy ne meritera-t-il pas d'estre cru quand il change le vin en son sang?*

Par ces paroles de S. Gregoire de

Nysse : *La mesme vertu qui faisoit que dans le corps de* JESUS-CHRIST , *le pain qu'il mangeoit estoit changé en la nature de son corps divin, fait aussy la mesme chose dans l'Eucharistie. Car comme la puissance du Verbe changeoit cette substance dans son saint corps, qui se nourrissoit & s'entretenoit de pain, & qui est ainsy pain en quelque maniere; de mesme icy le pain est sanctifié, comme dit l'Apostre, par la parole de Dieu & l'oraison, ne devenant pas le corps du Verbe par le moyen du manger & du boire; mais estant changé tout d'un coup au corps du Verbe par le Verbe, selon ce qui a esté dit par le Verbe mesme, Cecy est mon corps.* Orat. Catech.

Par ces paroles de S. Ambroise dans le traité qu'il a fait pour l'instruction des nouveaux baptisez ch. 9. *Vous me direz peut-estre, Je voy autre chose, comment est-ce que vous m'asseurez que je reçois le corps de* JESUS-CHRIST? *C'est donc ce qui nous reste à prouver. Mais combien puis-je produire d'exemples pour montrer que ce n'est pas ce que la nature a formé, mais ce que la benediction a consacré; & que*

la benediction a plus de force que la nature? En suite ayant rapporté plusieurs miracles de l'ancien Testament, il conclud : *La parole de* JESUS-CHRIST *qui a pu faire de rien tout ce qui est, ne pourra-t-elle pas changer ce qui est en ce qu'il n'estoit pas auparavant?*

In ex.d. Tract. 2. Par ces paroles de S. Gaudence Evesque de Bresse : *Le Createur & le Maistre de la nature, qui produit du pain de la terre, fait ensuite son propre corps de ce pain, parce qu'il le peut & l'a promis; & celuy qui de l'eau a fait du vin, fait aussy du vin son sang?*

L. 6 contr. Parme manum. Par ces paroles d'Optat Evesque de Milevis, dans lesquelles il represente les sacrileges des Donatistes contre la sainte Eucharistie : *Qu'est-ce que l'autel*, dit-il, *sinon le siege du corps & du sang de* JESUS-CHRIST? *Quelle offense aviez-vous donc receüe de* JESUS-CHRIST, *dont le corps & le sang habitoient sur cet autel en certain temps, pour luy faire cette injure?* Et plus bas. *Cependant on a redoublé ce crime detestable, & vous avez encore rompu les calices qui avoient accoutumé de porter le sang de* JESUS-CHRIST?

S. Chryſoſtome eſt ſi plein d'expreſſions qui marquent naturellement une preſence reelle, qu'Aubertin eſt obligé de reconnoiſtre qu'ils ſont en grand nombre & ſpecieux, *multa & ſpecioſa.*

Et en effet qu'y a-t-il de plus ſpecieux que ce qu'il dit dans l'Homelie 83. ſur S. Matthieu?

Combien y en a-t-il qui diſent maintenant, Je voudrois bien avoir veu ſa forme, ſa figure, ſes veſtemens? Et bien vous le voyez, vous le touchez, vous le mangez: vous eſtiez contens de voir ſeulement ſes veſtemens, & il ſe donne luy-meſme à voir, à toucher, à manger, & à prendre au dedans de vous.

S. Iſidore de Damiette dit *que le S. Eſprit fait que le pain commun propoſé ſur la table, devient le propre corps que* JESUS-CHRIST *a pris dans ſon Incarnation?* Ep. 109.

Saint Auguſtin dit, *qu'il a plu au Saint Eſprit en l'honneur de ce grand ſacrement, que le corps de* JESUS-CHRIST *entraſt dans la bouche des chreſtiens avant toutes les autres vian-* Ep. ad Januar.

l. 5. de Bapt. contra Don. c. 8.

des, & ailleurs, il dit de l'Euchariſtie, *que c'eſt le corps & le ſang du Seigneur, meſme pour ceux qui le mangeant indignement, mangent & boivent leur jugement.*

Saint Cyrille Patriarche d'Alexandrie dans l'explication de l'onziéme de ſes Anathematiſmes, approuvez au Concile d'Ephêſe, parle de cette ſorte: *Nous celebrons le ſaint, vivifiant, & non ſanglant ſacrifice dans les egliſes; croyant que le corps qui eſt devant nous, n'eſt pas le corps d'un homme commun & ſemblable à nous, & le ſang de meſme; mais nous le recevons comme ayant eſté fait le propre corps & le propre ſang du Verbe qui vivifie toutes choſes.*

Et Theodotus Eveſque d'Ancyre, dans une Homelie qu'il fit dans ce Concile: *Il n'eſt plus couché dans une creche*, dit-il, *mais il eſt expoſé à nos yeux ſur cette table ſalutaire. Cette creche eſt la mere de cette table: il a eſté mis dans cette creche; afin qu'il fuſt mangé ſur cette table.*

Heſichius lib. 6. ſur le Levitique

dit, que *c'eſt manger le ſacrifice par ignorance, que de ne ſçavoir pas que c'eſt veritablement le corps & le ſang de* JESUS-CHRIST.

S. Eucher, ou plutoſt Saint Ceſaire, ou un autre auteur ancien (ce qui eſt peu important, puiſqu'en ce qui regarde vne verité populaire comme celle-là, tout témoin eſt egalement bon): parle de cette ſorte dans l'Homelie 5. ſur la Paſque : *Eloignez de vous tous les doutes que l'infidelité ſuggere ; puiſque celuy meſme qui eſt auteur du preſent, eſt le témoin de cette verité. Car le Preſtre inviſible change par une puiſſance ſecrette les creatures viſibles en la ſubſtance de ſon corps & de ſon ſang, en diſant : Prenez & mangez, cecy eſt mon corps..... Ainſy, comme la volonté du Seigneur a formé tout d'un coup du neant la hauteur des cieux, la profondeur de la mer, & l'étendue de la terre ; la vertu du Verbe par une egale puiſſance commandant ce qui ſe doit faire dans ce ſacrement ſpirituel, l'effet s'en enſuit.*

S. Gregoire Pape dit, *qu'on marque du ſang de l'Agneau les deux coſtez* Homil. 22. in Evang.

de la porte, lorsque le recevant avec la bouche du corps, on le reçoit aussy avec la bouche du cœur.

Ces paroles des Saints Peres presentent sans doute assez nettement l'idée d'une presence reelle, aussy-bien que celles-cy de Germain Patriarche de Constantinople dans sa Theorie des mysteres : *Le S. Esprit estant present invisiblement par le bon plaisir du Pere, & la volonté du Fils, fait cette divine operation; & par la main du Prestre il consacre, change, & fait les dons proposez, le corps & le sang de* JESUS-CHRIST.

De fide orth. l. 4. c. 14. Ce que dit S. Jean de Damas est encore plus precis. *Le pain & le vin ne sont point figures du corps & du sang de* JESUS-CHRIST, *à Dieu ne plaise; mais c'est le corps mesme deïfié de* JESUS-CHRIST, *Nostre Seigneur ne nous ayant pas dit; Cecy est la figure de mon corps : mais cecy est mon corps; & n'ayant pas dit de mesme : Cecy est la figure de mon sang, mais cecy est mon sang.*

Ce qui est repeté presqu'en propres termes dans les livres de Charle-

magne, ou du Concile de Francfort, dans Euthimius sur S. Matthieu, & dans Theopilacte sur S. Matthieu, S. Marc, & S. Jean.

L'auteur de la réponse ne sçauroit nier qu'il ne se trouve dans les Peres une infinité de passages semblables à ceux que j'ay rapportez, & que ce ne soit là la maniere ordinaire dont on a parlé dans l'Eglise de l'Eucharistie. Je n'ay pas besoin d'examiner si l'on ne pourroit point detourner ces expressions à quelque sens metaphorique, ny de refuter toutes les subtilitez par lesquelles Aubertin tâche de le faire dans son livre. Cela n'est pas necessaire pour nostre dispute presente; & si quelque Calviniste entreprenoit avec soin d'y répondre, & de prouver qu'ils se peuvent, ou doivent expliquer metaphoriquement, il feroit voir qu'il n'entendroit pas seulement l'estat de la question.

Car il ne s'agit pas de sçavoir si ces passages se peuvent prendre en un sens metaphorique; mais il s'agit de sçavoir s'il n'est pas vray que la premiere idée que ces passages offrent à l'esprit,

eſt celle d'une preſence reelle, & telle que les Catholiques la croyent? Et c'eſt ce qu'on ne peut nier ſans renoncer au ſens commun. Qu'on diſe tant qu'on voudra que les fidelles ont rejetté cette idée groſſiere : qu'au lieu du vray corps de JESUS-CHRIST, ils ont entendu la figure du corps de JESUS-CHRIST, un corps typique, un corps ſymbolique, ou la vertu du corps de JESUS-CHRIST, ou quelque autre chimere de cette ſorte. Qu'on pretende ſi l'on veut que des fidelles ſimples & ignorans à qui l'on parloit en ces termes, les ont entendus par rapport à un paſſage de Tertullien, ou à deux ou trois lieux ecartez de S. Auguſtin, de Theodoret, & de Facundus, ce qui eſt ſeulement ridicule à dire, quoyque l'Auteur n'ait pas fait difficulté de le faire dans ſon écrit. Il me ſuffit qu'on avoüe que l'idée de la preſence reelle a frappé tous les chreſtiens à la faveur de ces expreſſions, qui la ſignifient naturellement & ſimplement: qu'elle s'eſt preſentée à leurs yeux; & qu'elle s'eſt efforcée de s'introduire dans leur eſprit.

Car je n'ay enſuite qu'à demander s'ils ont admis, ou s'ils n'ont pas admis cette idée, lorſqu'elle ſe preſentoit; s'ils en ont receu l'impreſſion ſimple & naturelle, ou s'ils l'ont détruite, en y en ſubſtituant une autre?

Si l'on avoüe qu'ils l'ont receüe, on m'accorde tout ce que je pretens; qui eſt, que l'on a toujours cru diſtinctement dans l'Egliſe la preſence reelle & ſubſtantielle. Et ſi l'on dit qu'ils l'ont rejettée, ils en auroient donc jugé: ils ſe ſeroient donc declarez contre cette creance: ils auroient donc cru poſitivement & diſtinctement l'abſence reelle. Et ainſy quelque ſuppoſition que l'on faſſe, cette pretendue confuſion de creance ſur le ſujet de l'Euchariſtie ne peut ſubſiſter.

IV. Mais je dis de plus qu'il eſt clair par cela meſme, que toute l'Egliſe ancienne a eu une creance diſtincte de la preſence reelle. Car pourquoy les fidelles auroient-ils rejetté le ſens naturel de ces paroles des Peres; puiſque les Miniſtres avoüent qu'ils n'avoient pas une creance poſitive de l'abſence reelle, & qu'il n'y a que cette creance

positive, expresse, & distincte qui puisse empescher que des paroles si precises ne portent l'esprit à la creance de la presence reelle ?

Ainsy la supposition de cette creance confuse se détruit elle mesme, & elle établit la verité qu'elle combat. Car si les fidelles n'ont point eu une creance distincte de l'absence reelle de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, il s'ensuit necessairement qu'ils ont cru distinctement la presence reelle; parcequ'il s'ensuit qu'ils ont pris les paroles des Peres, & celles de l'Eglise dans leur sens litteral & naturel, qui n'estoit point formellement contraire à leur sentiment : qu'ils n'ont point resisté à l'impression qu'elles ont deu faire dans leur esprit; & qu'ainsy, comme elles proposent l'idée d'une presence reelle, ils ont receu dans leur esprit cette idée distincte qu'ils n'avoient aucune occasion de rejetter.

V. Je le repete donc encore une fois, parcequ'il est important de bien faire entendre cette raison qui decide nostre different. Ou ces expressions

des Peres qui forment si clairement l'idée d'une presence reelle ont esté receües par les fidelles sans explication, & dans le sens simple des paroles, ou elles ont esté expliquées dans un sens metaphorique & eloigné de la signification naturelle des paroles. Que l'auteur de la réponse choisisse celle qu'il voudra de ces deux suppositions, elles détruiront egalement cette creance confuse. Car s'il est vray, par exemple, comme le pretend Aubertin, que lorsque Saint Cyrille de Ierusalem disoit aux nouveaux baptisez : *Croyez tres certainement que ce pain apparent n'est point pain, quoyque le goust vous le rapporte, mais le Corps de* JESUS-CHRIST, il vouloit dire que ce pain n'est plus un pain commun, mais un pain sanctifié; & que c'estoit le corps de JESUS-CHRIST en figure, & non en verité, ce qui seroit une étrange maniere de s'exprimer, il est clair que si les fidelles l'avoient entendu dans ce sens, & avec cette explication, ils auroient eu une idée tres distincte de l'absence reelle; & ainsy ils ne seroient point demeurez

Catech. 4.

dans ce degré de confuſion. Que ſi l'on ſuppoſe au contraire qu'ils n'ont point ajoûté cette étrange gloſe aux paroles de ce Pere, il eſt encore plus viſible qu'ils ont eu une creance diſtincte de la preſence reelle; puiſqu'à moins que d'en corrompre le ſens naturel par des explications tres violentes, il eſt impoſſible qu'elles imprimaſſent une autre idée dans leur eſprit.

Mais il ne faut point d'autres paroles que celles qui ont eſté toujours dans la bouche des fidelles, *Que l'Eucharistie eſt le corps de* JESUS-CHRIST, pour montrer qu'ils ont eu neceſſairement une idée diſtincte ou de la preſence, ou de l'abſence reelle. Car ou ils auroient donné à ces paroles les meſmes explications metaphoriques que les Miniſtres y donnent, en entendant que l'Eucharistie eſt le corps de JESUS-CHRIST en figure, en repreſentation, en operation, & non en verité : ou ils n'y ont point ajoûté ces reſtrictions.

S'ils les y avoient ajoûtées, ils auroient cru l'abſence reelle comme les

Miniſtres la croyent ; & s'ils ne les y ont pas ajoûtées, ils ont cru la preſence reelle ; puiſque c'eſt le ſens naturel & ſimple de ces paroles, lorſqu'on les entend ſans reſtriction & ſans metaphore.

Quand on dit qu'un metail eſt de l'or, on dit que c'eſt ſubſtantiellement & reellement de l'or. Quand on dit d'une pierre precieuſe que c'eſt un diamant, on dit qu'elle eſt ſubſtantiellement & reellement un diamant. Ainſy eſtre le corps de JESUS-CHRIST, & eſtre ſubſtantiellement & reellement le corps de JESUS-CHRIST, ne ſont point deux idées differentes, mais une meſme & ſimple idée : de ſorte que c'eſt la meſme choſe de dire que les fidelles ont toujours cru que l'Euchariſtie eſtoit le corps de JESUS-CHRIST ſans autre explication, que de reconnoiſtre qu'ils ont toujours cru qu'elle eſtoit reellement & ſubſtantiellement le corps de JESUS-CHRIST.

Ainſy en quelque eſtat qu'on ſuppoſe ces fidelles, il eſt impoſſible de l'allier avec cette creance confuſe que l'auteur de la réponſe veut établir ;

& mesme, comme je l'ay déja remarqué, de cela seul qu'on avoüe qu'ils n'ont pas eu une creance tres positive de l'absence reelle, on en doit conclure invinciblement qu'ils ont eu une creance tres distincte de la presence reelle. Car il faut croire tres fermement que JESUS-CHRIST n'est pas dans l'Eucharistie, pour n'estre pas emporté quand ont entend continuellement retentir à ses oreilles que ce qu'on reçoit en communiant est le corps de JESUS-CHRIST. Il n'y a que cette persuasion qui puisse resister à une impression si continuelle, & si violente, & qui puisse produire les explications metaphoriques qu'on y apporte. Et mesme on peut dire qu'une simple persuasion ne suffit pas pour cela ; & que jamais Aubertin n'auroit trouvé toutes ces solutions par lesquelles il tasche d'eluder les passages des Peres, s'il avoit esté simple Calviniste. Il n'y a qu'un engagement de passion & d'interest, & un long rafinement d'un esprit agité, & qui se tourne en tous sens pour se deffaire des raisons & des autoritez qui le pressent,

preſſent, qui ſoit capable de produire ces ſubtilitez ſi recherchées.

CHAPITRE. III.

Qu'il eſt impoſſible que les fidelles ayent entendu en un ſens metaphorique ces expreſſions des Peres, qui marquent une preſence reelle.

POur détruire la pretention de l'auteur de la réponſe, que les fidelles n'avoient autrefois qu'une creance confuſe du myſtere de l'Euchariſtie, il ſuffit de montrer, comme on a fait, qu'il falloit par neceſſité qu'ils cruſſent diſtinctement ou la preſence reelle, ou l'abſence reelle, & qu'il eſt impoſſible qu'ils ſoient demeurez dans cette ſuſpenſion d'eſprit de ne former aucun jugement, ſi ce qu'ils appelloient tous corps de JESUS-CHRIST, eſtoit, ou n'eſtoit pas reellement le vray corps de JESUS-CHRIST.

Ce que nous avons ajoûté, que de cela ſeul que les Miniſtres avoüent, qu'ils n'avoient pas une idée diſtin-

cte de l'abſence reelle, il s'enſuit qu'ils en avoient une diſtincte de la preſence reelle, eſt une preuve ſurabondante, & qui n'eſt pas abſolument neceſſaire pour le ſujet de ce traitté. Mais comme elle eſt avantageuſe pour l'établiſſement de la verité, je croy qu'il ne ſera pas inutile d'y en joindre une autre de meſme nature, en faiſant voir encore plus particulierement, qu'il n'eſtoit pas poſſible aux fidelles de prendre en un ſens metaphorique les expreſſions ordinaires avec leſquelles les paſteurs les inſtruiſoient du myſtere de l'Euchariſtie; & que les Miniſtres ne le peuvent ſuppoſer, ſans ſuppoſer en meſme temps qu'il s'eſt fait durant plus de mille ans dans l'Egliſe un prodige continuel, qui eſt que les paſteurs y ont parlé durant tout ce temps d'une maniere toute contraire à leurs penſées, & que les peuples les ont entendus d'une maniere toute contraire à leurs paroles: enſorte qu'il faudroit dire qu'il y avoit dans les Paſteurs un aveuglement ſurnaturel, pour ne pas s'appercevoir des occaſions d'erreur

qu'ils donnoient au peuple par l'extravagance de leurs metaphores, & dans les fidelles une lumiere ſurnaturelle pour n'eſtre pas abuſez par des expreſſions ſi trompeuſes, & ſi contraires au ſens commun.

Cette preuve ſe doit tirer des regles de l'intelligence du langage humain, & des moyens que les hommes ont pour diſtinguer les expreſſions figurées des expreſſions ſimples & naturelles.

Et ſans doute qu'il ſeroit neceſſaire de la traitter avec plus d'étendue, ſi l'on avoit deſſein de la mettre à couvert de toute ſorte de chicanerie. Mais parceque ce n'eſt pas le lieu de le faire icy, où elle n'eſt pas abſolument neceſſaire, & que ce ſeroit une trop longue digreſſion, je me contenteray de la propoſer en abregé, & d'une maniere capable d'aider & de ſatisfaire les perſonnes de bonne foy qui cherchent ſincerement la verité, quoyqu'elle ne ſoit pas peuteſtre ſuffiſante pour convaincre les perſonnes opiniaſtres & prevenues.

Il eſt certain que tout le different

que les Catholiques ont avec les Sacramentaires, se réduit à ce point, s'il faut prendre les expressions ordinaires de l'Ecriture & des Peres dans le sens qui s'offre d'abord à l'esprit, c'est-adire dans le sens simple & naturel ; ou s'il les faut prendre dans un sens eloigné & metaphorique.

Les Catholiques pretendent le premier, & les Sacramentaires le second. Les Catholiques disent que quand les Peres nous assurent que le pain par la consecration est changé, & est fait le corps de JESUS-CHRIST, ils entendent qu'il est reellement & veritablement changé au corps mesme de JESUS-CHRIST. Les Sacramentaires disent au contraire, que les Peres n'ont voulu signifier autre chose, sinon que le pain est changé figurativement, & non pas reellement.

C'est en quoy consiste cette importante dispute, dont la decision depend uniquement des moyens & des regles que les hommes ont pour distinguer les expressions simples des expressions metaphoriques. Ces regles & ces moyens sont assez difficiles à recon-

noiſtre, & à fixer. Mais il faut neanmoins demeurer d'accord qu'il y en a. Autrement on ne ruineroit pas ſeulement la foy d'un myſtere particulier, mais on ruineroit generalement la foy de tous les myſteres; puiſqu'il n'y en a aucun dont on ne puiſſe détruire toutes les preuves, en donnant un ſens metaphorique aux expreſſions de l'Ecriture & des Peres qui les contiennent.

S'il eſt dit par exemple dans l'Ecriture, que JESUS-CHRIST, eſt Dieu, les Ariens & les Sociniens répondront qu'il eſt Dieu metaphoriquement; qu'il eſt Dieu par grace, & non par nature; qu'il eſt Dieu, mais ſoumis à un autre Dieu, plus grand que luy. S'il eſt parlé du S. Eſprit comme d'une perſonne, ils diront que c'eſt une proſopopée.

S'il eſt dit que JESUS-CHRIST eſt nay d'une Vierge, on dira que cela eſt vray metaphoriquement; parcequ'il a paſſé par Marie comme par un canal tres-pur, ainſy que quelques Eutychiens l'ont enſeigné.

S'il eſt dit qu'il a ſouffert, & qu'il eſt mort, on dira avec les Manichéens

& les Mahometans, qu'il a souffert & qu'il est mort en apparence & metaphoriquement, parcequ'il a paru exterieurement souffrir.

S'il est dit qu'il a rachetté les hommes par son sang, on dira avec les Sociniens, que cela ne signifie pas que le sang de JESUS-CHRIST ait esté offert comme le prix de leur redemption ; mais que cette expression ne marque autre chose, sinon que JESUS-CHRIST estant mort pour confirmer la verité qu'il a annoncée aux hõmes, l'on doit attribuer à sa mort la delivrance des hommes que Dieu reçoit en sa grace, lorsqu'ils se rendent aux veritez que JESUS-CHRIST leur a apprises, & qu'ils suivent les regles qu'il leur a données.

Enfin toute la religion, & toutes les preuves que l'on tire de l'Ecriture & des Peres pour l'établir, sont appuyées sur ce principe, Que les hommes peuvent distinguer les expressions simples, des expressions figurées; & si on leur avoit osté ce moyen, toute voye de discerner la verité de l'erreur leur seroit ostée.

Il n'y a donc qu'à considerer quelles

ſont ces regles, & par quelles voyes nous faiſons ce diſcernement ſi important : & pourveu qu'on y agiſſe de bonne foy, je croy qu'il n'eſt pas poſſible qu'on ne demeure convaincu que les fidelles ne pouvoient en aucune ſorte prendre les expreſſions ordinaires des Peres touchant l'Euchariſtie en un ſens metaphorique, & qu'ils ont deu par neceſſité les prendre dans le ſens naturel que les paroles leur offroient. Voicy quelques-unes de ces regles.

I. Quand une meſme choſe ſe peut auſſy facilement exprimer naturellement que metaphoriquement, les expreſſions naturelles & ſimples ſont pour l'ordinaire infiniment plus frequentes, que celles qui ſont metaphoriques : d'où il arrive que les expreſſions ſimples formant l'idée diſtincte de la verité, ſervent à y reduire les metaphoriques. Je dis quand elle ſe peut auſſy facilement exprimer. Car il y a des choſes qui ſont tellement au deſſus de l'eſprit humain, qu'on ne les peut guere faire entendre qu'en ſe ſervant de metaphores priſes de

choses plus basses & plus proportionnées à l'intelligence humaine.

La raison de cela est, que les hommes se portent ordinairement, quand rien ne les en empesche à ce qui est plus conforme à la verité & à la nature. Or les expressions metaphoriques sont en quelque sorte contraires à la nature; parcequ'elles sont fausses estant prises à la rigueur: & ainsy elles ne peuvent estre si ordinaires; & si elles l'estoient, elles deviendroient trompeuses & inintelligibles.

Il n'y a par exemple aucune difficulté à entendre ce que dit S. Gaudence * en parlant de l'eau du baptesme que les Apostres donnerent à ceux qu'ils convertirent par leurs premieres predications: *Le Seigneur* JESUS, dit-il, *convertit en vin cette eau par une puissance invisible, en sorte que ceux*

* Ce que dit S. Gaudence en cet endroit n'est pas proprement une metaphore, mais une explication allegorique du Miracle de Cana; voicy le passage entier. *Ergo postquam beatissimi Apostoli fidelium Ministrorum functi officio repleverunt hydrias credentium populorum aquà venerandi baptismatis, & Dominus Iesus invisibili virtute, hanc aquam convertit in vinum, ita ut baptisati ab illis confestim divinum spiritus in se operantis saporem repentinâ linguarum gratiâ testarentur.* Par où il est clair que quand il dit que Dieu convertit l'eau en vin dans le baptesme conferé par les Apostres, cela veut dire qu'il accomplit ce qui avoit esté figuré par la conversion de l'eau en vin qu'il fit aux nopces de Cana en Galilée.

qui estoient baptisez faisoient connoistre par le don des langues qu'ils recevoient tout d'un coup, le goust du Saint Esprit qu'ils avoient receu. Car cette metaphore est si rare dans cette application; & il est si commun au contraire qu'on parle du baptesme donné par les Apostres sans en user, qu'il n'y a personne qui ne reconnoisse facilement par l'idée claire & distincte qu'il a formée sur les expressions ordinaires, que cette expression extraordinaire de S. Gaudence est figurée & metaphorique.

Mais si on avoit ordinairement parlé du baptesme que les Apostres donnoient, en ces termes dont S. Gaudence se sert, & si les Peres nous avoient toujours dit que JESUS-CHRIST y avoit changé l'eau en vin par sa puissance invisible, il n'y a personne qui ne dust prendre alors cette expression pour une expression simple, & qui ne dust croire que JESUS-CHRIST changea effectivement l'eau en vin dans le baptesme des premiers chrestiens, aussy-bien qu'aux noces de Cana en Galilée.

De mesme s'il n'y avoit qu'un ou deux passages de l'antiquité où l'on vist ces expressions : Que ce qu'on reçoit dans l'Eucharistie est le corps de JESUS-CHRIST: que le pain est fait le corps de JESUS-CHRIST: qu'il est changé, converti, transelementé au corps de JESUS-CHRIST; & qu'en tous les autres lieux où il est parlé de l'Eucharistie, il fut dit clairement, que le pain n'est point changé reellement au corps de JESUS-CHRIST: qu'il n'est point fait le corps de JESUS-CHRIST : qu'il en devient seulement l'image & le signe, la multitude de ces expressions simples formant une idée distincte de l'absence reelle, pourroit servir à expliquer ces autres passages rares, & rendroit ces metaphores intelligibles.

Mais c'est justement tout le contraire. Ces passages tels qu'ils soient par lesquels les Calvinistes pretendent eclaircir & determiner ceux qui marquent une presence reelle, sont rares, cachez, obscurs, inconnus, & nullement populaires ; & ceux qui portent à la creance de la presence

reelle ſont frequens, ordinaires, & ils ont toujours eſté dans la bouche des paſteurs & des fidelles. Il n'eſtoit donc pas poſſible qu'ils les priſſent pour metaphoriques?

II. La metaphore enfermant quelque ſorte de fauſſeté, il eſt contre la nature d'y continuer long-temps, & les rhetoriciens remarquent meſme que quand on le fait, ce n'eſt plus un ornement, mais un defaut qu'ils appellent enigme; parcequ'il rend le diſcours obſcur & difficile à entendre.

Qu'on examine par cette regle les expreſſions des Peres qui marquent d'elles-meſmes une preſence reelle, & l'on verra qu'il n'eſtoit pas poſſible aux fidelles de les prendre pour des metaphores. Car aprés s'en eſtre ſervis, ils n'en ſortent point; ils y perſiſtent juſques au bout; ils encheriſſent ſouvent par les ſecondes ſur les premieres. Enfin il faudroit que pour parler de ce myſtere, comme ils ont fait, ils euſſent eu un deſſein formel de tromper ceux à qui ils parloient. Je n'en rapporteray qu'un exemple parmy la foule de ceux qui ſe preſentent,

dont ceux qui ſont inſtruits dans ces matieres, ſçavent aſſez que l'on peut faire un juſte volume. Il eſt tiré de l'Homelie 24. de S. Chryſoſtome ſur la 1. aux Corinthiens, & je laiſſe à toutes les perſonnes de bon ſens à juger s'il y eut jamais rien, je ne dis pas de plus enigmatique, mais de plus inſenſé, que le diſcours de ce Saint, en prenant ces expreſſions pour des metaphores comme les Miniſtres les prennent : *Ces paroles de l'Apoſtre,* dit-il, LE CALICE DE BENEDICTION QUE NOUS BENISSONS, N'EST-IL PAS LA COMMUNION DU CORPS DE JESUS-CHRIST, *ne doivent pas imprimer moins de terreur que de foy dans les eſprits. Car elles nous enſeignent que ce qui eſt dans le calice eſt le meſme ſang qui a coulé du coſté du Sauveur percé ſur la croix.* Le voila entré dans la metaphore ſelon les Miniſtres, & dans une étrange metaphore. Car ſans doute pour marquer ſimplement que du vin eſt la figure du ſang de JESUS-CHRIST, il ſeroit aſſez ſurprenant de dire, que ce qui eſt dans le calice eſt le meſme ſang qui a coulé du coſté du

Sauveur. Mais voyons de quelle ſorte il y continue. JESUS-CHRIST, dit ce Saint un peu aprés, *ne s'eſt pas contenté de livrer ſon corps pour nous à la mort; mais parceque la premiere chair qui avoit eſté formée de la terre, avoit eſté privée de la vie, & aſſujettie à la mort par le peché; il a formé, pour le dire ainſy, un autre ſubſtance & comme un levain, ſçavoir ſa chair, qui quoyque d'une meſme nature que la noſtre, eſtoit neanmoins exempte de peché, & pleine de vie: il l'a donnée à tous, afin que tous en fuſſent nourris, & que ſe dépoüillant de cette ancienne chair, ils puſſent eſtre renouvellez par cette chair nouvelle. Il faut remarquer que l'Apoſtre parlant des Juifs ne dit pas qu'ils ſont participans de Dieu, mais ſeulement qu'ils ſont participans de l'autel; parceque, ce qui s'offroit autrefois ſur l'ancien autel, devoit eſtre conſumé par le feu. Il n'en eſt pas de meſme du corps de* JESUS-CHRIST. *Et en quoy conſiſte cette difference? En ce qu'il ſe fait une communication de ce meſme corps à tous les fidelles, & qu'ainſi nous ne ſommes pas participans de l'autel, mais du*

corps mesme de JESUS-CHRIST. La metaphore commence à estre un peu longue, & je m'assure qu'il n'y a point de Calviniste qui n'en soit importuné. Mais S. Chrysostome n'a pas envie d'en sortir si tost. Il établit sur cette verité l'instruction importante qu'il donne aux fidelles de ne s'approcher de ce terrible & redoutable sacrifice, comme il l'appelle, qu'avec un esprit de paix, & une ardente charité; afin d'estre dignes d'aller au devant de JESUS-CHRIST dans les airs, quand il descendra du ciel à la fin des siecles. Puis reprenant sa pretendue metaphore; *S'il est vray*, dit-il, *qu'il n'y a personne assez temeraire pour recevoir avec incivilité & indifference un Roy qui le viendroit visiter; mais que dis-je, recevoir un Roy, qui veüille toucher ses habits avec trop de familiarité, & avec trop peu de respect, quand mesme il seroit dans un desert, & qu'il n'auroit personne à sa suite; si dis-je, personne n'est assez hardi pour toucher seulement l'habit d'un homme, comment serons-nous assez temeraires, pour recevoir en nous avec deshonneur*

& avec injure le corps de Dieu mesme, qui est infiniment élevé au dessus de tous les Roys ; ce corps qui est si pur, & en qui il ne peut y avoir la moindre tache ; qui a esté uni, & qui habite avec la divinité ; par lequel nous recevons l'estre & la vie, & par lequel les portes d'enfer ont esté brisées, & les voutes des cieux ouvertes ?

En verité c'est trop de metaphores, & les Calvinistes auroient beaucoup de raison de dire à S. Chrysostome, s'il avoit esté dans leur opinion, que sa comparaison n'est pas bien juste. Car encore qu'on touche avec moins de respect les habits d'un Roy que sa personne, on les respecte neanmoins autant, & souvent davantage que son image. Mais nonobstant ces belles raisons, il ne laisse pas de continuer. *Ne soyons donc pas, je vous prie,* dit-il, *homicides de nous-mesmes; mais approchons-nous de ce divin corps avec beaucoup de crainte, & avec une extréme pureté; & en le considerant lorsqu'on vous le presente, dites en vous mesmes : C'est ce corps qui*

fait que je ne ſuis plus de la terre ; que je ne ſuis plus captif ; que je ſuis libre. C'eſt ce corps qui me fait eſperer que j'entreray un jour dans le ciel, & que je joüiray de tous les biens qui s'y rencontrent : que j'obtiendray la vie eternelle ; que je ſeray elevé à l'état des anges, & que je ſeray receu en la compagnie de JESUS-CHRIST. *La mort n'a pu détruire ce corps par les clous dont il a eſté percé, ny par les coups dont il a eſté meurtri. Le ſoleil voyant ce corps attaché à une croix, en a detourné ſes rayons.* Vit-on jamais une metaphore ſi longue ? Mais que les Calviniſtes ne s'ennuyent pas ; il y perſiſte encore, & il ajoûte : *Ce corps en ſouffrant la mort a fait dechirer le voile du Temple, fendre les pierres, & trembler la terre. Voila ce meſme corps qui a eſté enſanglanté, & qui ayant eſté frappé d'une lance a verſé deux fontaines ſalutaires à toute la terre, l'une de ſang, & l'autre d'eau.... Et c'eſt ce corps que* JESUS-CHRIST *nous a donné & à tenir & à manger, par un excés prodigieux de ſon amour. Approchons-nous du corps de* JESUS-CHRIST *avec beaucoup de ferveur, &*

avec une ardente charité, & n'attirons pas sur nous la severité de ses châtimens. Car il est sans doute que nous serons punis avec d'autant plus de rigueur que nous aurons receu plus de bien faits. Autrefois les Mages ont témoigné de la reverence pour ce divin corps, lors mesme qu'il estoit couché sur une creche & dans une étable. Ces hommes infidelles & barbares ayant quité leur maison & leur païs, firent un grand voyage pour l'aller trouver, & estant arrivez où il estoit, ils l'adorerent avec une crainte respectueuse, & une profonde reverence. Imitons au moins ces barbares, nous qui sommes citoyens du ciel. Ils trouverent JESUS-CHRIST *dans une cabane, & dans une étable; & sans y voir rien de pareil à ce que vous voyez maintenant, ils s'en approcherent avec beaucoup de respect & d'humilité. Quant à vous ce n'est plus sur une creche que vous le voyez; c'est sur un autel. Ce n'est plus entre les bras d'une femme; c'est entre les mains du Prestre, & sous les aisles du S. Esprit, qui couvre les oblations sacrées avec une multitude infinie d'esprits bien heureux qui l'en-*

vironnent. Y eut-il jamais d'enigme pareil à celuy-là, si l'on explique ces paroles au sens des Calvinistes? Mais cependant nous ne sommes pas encore au bout de ces pretendues metaphores. En voicy une bien terrible dans les paroles suivantes. *Vous ne voyez pas seulement ce mesme corps que virent les Mages; mais vous en connoissez la vertu. Excitons-nous donc, soyons saisis de frayeur, & témoignons encore plus de reverence pour le corps de* JESUS-CHRIST, *que les Mages n'en firent paroistre..... Si nous sortons de ce monde aprés la participation de ce sacrement, nous entrerons avec une grande confiance dans le sanctuaire du ciel, comme estant revétus d'armes d'or qui nous rendent invulnerables à nos ennemis. Mais pourquoy parler des choses avenir, puisque mesme dez cette vie ce mystere fait que la terre nous devient un ciel? Ouvrez donc les portes du ciel, ou plutost du ciel des cieux, & vous verrez veritablement ce que je dis. Ie vous montreray icy bas ce qu'il y a là haut de plus precieux, & de plus venerable. Car de mesme que dans les pa-*

lais des Roys de la terre ce qu'il y a de plus magnifique n'est pas les murailles, ny les lambris tout couverts d'or; mais la personne & le corps du Roy assis sur son throsne: ainsy ce qu'il y a de plus precieux dans le ciel est le corps mesme du Roy du ciel; & c'est ce corps qu'il vous est permis de voir dans la terre. Ie vous y montre, non pas des anges ny des archanges; non pas les cieux, ny les cieux des cieux; mais le Seigneur & le Roy mesme des cieux, & des Anges. Considerez que vous voyez dans la terre ce qu'il y a de plus excellent & de plus adorable dans le ciel, & que non seulement vous le voyez, mais que vous le touchez, vous le mangez, vous l'emportez en vostre maison.

Certainement un homme qui pour faire entendre simplement que le pain est le signe sacré du corps de JESUS-CHRIST, continueroit dans une metaphore de cette sorte, ne seroit pas le plus eloquent homme de son siecle, comme estoit S. Chrysostome; mais le plus impertinent discoureur qui fut jamais.

Et ce n'est pas de S. Chrysostome

ſeul qu'on ſeroit obligé de porter ce jugement, mais de tous les Peres en general; puiſqu'ils parlent tous de la meſme ſorte, quand ils parlent de l'Euchariſtie.

III. Les metaphores ne ſe prouvent point, parceque ne ſubſiſtant pas pour elles meſmes dans le diſcours, & tenant la place des termes ſimples, elles ſont fauſſes en leur ſens propre, & ne ſont vrayes que dans un autre ſens eloigné; ainſy on n'a garde de les prouver dans ce ſens qu'elles preſentent d'abord, parcequ'il eſt faux.

Or les Peres prouvent fort ſouvent les expreſſions qui renferment la preſence reelle; & aprés nous avoir dit, par exemple, que le pain aprés la conſecration eſt le corps de JESUS-CHRIST, ils s'efforcent de nous le faire croire par l'exemple des autres merveilles que Dieu a faites, de la creation du monde, des miracles de l'ancien & du nouveau Teſtament, du changement de l'eau en vin à Cana de Galilée; & principalement par les paroles meſmes de JESUS-CHRIST qui nous en aſſurent.

IV. Les metaphores ne ſont jamais un ſujet de doute & d'étonnement quand on les entend, parce qu'on ſçait qu'il ne les faut pas prendre ſelon la lettre. S'il eſt dit que Benjamin eſtoit un loup raviſſant ; que JESUS-CHRIST eſtoit un Lion de la tribu de Juda ; que les vaches eſtoient des années ; que le ſang des victimes eſtoit l'alliance ; quand on entend ces expreſſions dans leur ſens veritable, on ne s'en étonne pas. On ne regarde pas cela comme une choſe difficile à croire. On ne demande pas comment il ſe peut faire que Benjamin fuſt un loup ? que JESUS-CHRIST fuſt un Lion ? que des vaches ſoient des années ? que du ſang des beſtes ſoit une alliance ? Or il eſt ordinaire aux Peres de témoigner qu'il y a lieu de s'étonner que le pain ſoit le corps de JESUS-CHRIST. Ils forment ces queſtions, comment ſe peut-il faire que ce que je voy ſoit le corps de JESUS-CHRIST ? *Aliud video*, dit S. Ambroiſe, *quomodò tu mihi aſſeris quod corpus Chriſti accipiam* ? Ils taſchent de fortifier les fidelles contre ces doutes, en leur di-

ſant qu'il faut plus s'arreſter à la parole de Dieu, qu'à ce que les ſens leur rapportent.

V. On ne ſe ſert pas de metaphores en toutes ſortes de diſcours. Les metaphores extraordinaires ne conviennent point aux diſcours ſimples, hiſtoriques, dogmatiques. Ce ſont des elancemens de l'ame qui ne naiſſent d'ordinaire que de la chaleur de l'eſprit. Or les Peres ſe ſervent partout de paroles qui marquent la preſence reelle, dans les explications les plus literales de l'Ecriture, & dans des homelies les plus familieres. Elles eſtoient ordinaires dans le langage le plus commun, & le plus eloigné des ornemens de l'eloquence. Qu'y a-t-il de plus ſimple & de moins figuré que les diſcours de S. Iuſtin, & de S. Gregoire de Nyſſe, que nous avons rapportez? Cependant il faut que les Miniſtres pretendent qu'ils ſont pleins de metaphores plus que poetiques?

VI. Il eſt ridicule de ſe ſervir de metaphores devant des perſonnes qui ſelon toutes ſortes d'apparence ne les pourroient entendre, & on eſt

obligé au moins en ces cas de les expliquer. Or les Peres ſe ſervent des expreſſions qui marquent la preſence reelle dans des écrits addreſſez à des payens, comme S. Juſtin, & dans des diſcours faits devant de nouveaux baptiſez qui n'avoient encore aucune teinture de ce myſtere, comme S. Ambroiſe, S. Gregoire de Nyſſe, S. Cyrille de Ieruſalem, & S. Gaudence. Les payens qui ne ſçavoient rien dans noſtre religion, & les baptiſez à qui l'on donnoit les premieres inſtructions de l'Euchariſtie, ne pouvoient pas entendre ces expreſſions autrement que dans le ſens naturel. Cependant les Peres ne les expliquent point, & jamais ils n'y continuent davantage. Ils ne vouloient donc pas qu'on les priſt pour des metaphores.

VII. Il y a des metaphores plus dures les unes que les autres, & ce ſont celles qui ſont moins authoriſées par l'uſage, & par le langage ordinaire. Et plus elles ſont dures & ſans exemple, plus elles ſont inintelligibles dans le ſens metaphorique, & faciles à eſtre priſes dans le ſens literal & naturel.

Or ſi les expreſſions dont les Peres ſe ſont ſervis en parlant de l'Euchariſtie eſtoient metaphoriques, il faudroit dire que ce ſont les plus dures metaphores dont les hommes ſe ſoient jamais ſervis; de ſorte qu'il eſtoit impoſſible que les ſimples les entendiſſent dans ce ſens.

Pour comprendre mieux la dureté de ces metaphores, il faut remarquer que lorſqu'il y a un rapport naturel, & une reſſemblance naturelle entre deux termes, il n'eſt pas étrange que l'on ſubſtitue l'un pour l'autre. Par exemple, parce qu'un homme en colere eſt ſemblable à une beſte, on dira aſſez naturellement que la colere change les hommes en beſtes : parceque les ames ſeparées du corps, ſont fort ſemblables aux anges, on dira fort bien que l'homme aprés ſa mort deviendra un ange, ou ſera changé en ange.

Mais lors qu'entre deux termes il n'y a qu'un rapport d'inſtitution & d'établiſſement, on ne ſubſtitue point ainſy les termes les uns pour les autres dans le langage ordinaire.

On ne dit point, par exemple, que du

du lierre ſoit changé en vin, parcequ'il devient ſigne de vin par l'établiſſement des hommes.

On ne dit point que l'Olivier eſt fait & changé en paix ; parcequ'il eſt fait ſigne de paix en ceux qui le portent pour cet effet.

On ne dit point communément que l'agneau paſchal, ny la manne, ayent eſté changez & tranſelementez au corps de JESUS-CHRIST; parceque le rapport d'inſtitution qu'ils ont avec le corps de JESUS-CHRIST, ne ſuffit point pour juſtifier la dureté de ces metaphores. Aubertin en cite un exemple de Bertram ; mais en n'en citant qu'un, il fait voir que cette expreſſion eſt bien extraordinaire, & que la nature n'y porte guere, outre qu'il eſt facile de montrer que Bertram a parlé d'une maniere ſi peu naturelle, qu'il n'eſt pas bon à ſervir d'exemple pour autoriſer des expreſſions.

L'eau dont on lave les baptiſez, le chreſme dont on les confirme, ſont la figure du S. Eſprit, de la charité, & de la grace. Le S. Eſprit, ſelon le langage des Peres, y imprime une vertu

ſecrette pour agir ſur les ames, & pour y produire la juſtification & la grace : neanmoins ny la relation de ſigne à la choſe ſignifiée, ny l'impreſſion de cette vertu dans l'eau & dans le chreſme, ne porte point les Peres à dire, que l'eau ou le chreſme ſoient fait le S. Eſprit : qu'avant la conſecration c'eſt de l'eau & du chreſme ; mais qu'aprés la conſecration, c'eſt le S. Eſprit : que l'eau & le chreſme ſont changez, tranſelementez, & convertis au S. Eſprit ; au lieu que toutes ces expreſſions leur ſont ordinaires ſur le ſujet de l'Euchariſtie, & qu'elles compoſent le langage commun dont on s'eſt ſervi pour en parler.

VIII. Pour mieux faire voir combien il y a peu d'apparence ou que les Peres ſe ſoient portez à ſe ſervir de metaphores ſi dures & ſi obſcures, ou que les peuples les ayent pu entendre en un ſens metaphorique, il eſt important de remarquer qu'il y a de deux ſortes de langages : l'un que l'on peut appeller un langage de contrainte, & l'autre un langage naturel.

J'appelle langage naturel, celuy au-

quel on se porte par le seul desir de se faire entendre.

Et langage de contrainte, celuy que l'on choisit, non pas simplement pour s'exprimer, mais pour allier avec ses sentimens des expressions receües & autorisées par d'autres.

Par exemple, quand l'Ecriture & les Peres appellent JESUS-CHRIST du nom de Dieu, de Seigneur, de principe, de fin ; qu'ils luy attribuent la puissance & la majesté divine, la creation, & la conservation de toutes choses ; qu'ils luy donnent le nom de Verbe, de caractere de la substance de son Pere ; qu'ils luy deferent l'adoration, la remission des pechez, la beatification des hommes, ils ne l'ont fait que dans le seul dessein d'exprimer ce qu'il en faut croire.

Mais quand on voit les Sociniens se servir des mesmes termes pour marquer la créance qu'ils en ont, quoyqu'ils ne soient guere propres pour l'exprimer, on ne doit pas beaucoup s'en étonner ; puisque c'est par contrainte qu'ils s'en servent. Ils voyent ces termes autorisez dans l'E-

criture & dans les premiers Peres ; & il leur eſt important de ne paroiſtre pas oppoſez à l'Ecriture ny aux premiers Peres. Ainſy ils aiment mieux donner un ſens violent aux mots, & parler un langage forcé, qu'ils corrompent & qu'ils expliquent enſuite à leur mode, que de faire reconnoiſtre par la difference de leur langage, la contrarieté de leurs opinions avec les ſentimens des premiers chreſtiens, & les veritez de l'Ecriture.

De meſme quand les Calviniſtes ſe ſervent quelquefois pour exprimer leur creance touchant l'Euchariſtie des meſmes termes dont les Peres ſe ſont ſervis, & qu'ils accordent que le pain & le vin ſont changez au corps & au ſang de JESUS-CHRIST ; qu'ils ſont faits le corps & le ſang de JESUS-CHRIST ; qu'on mange veritablement le corps de JESUS-CHRIST, & pluſieurs autres expreſſions qui marquent naturellement & ſimplement la creance des Catholiques, il n'y a pas lieu d'en eſtre ſurpris, ny meſme de les accuſer ſur cela de folie. Ils y ſont contraints. On voit

le motif qui les y porte. Ils ne veulent lent pas paroiſtre contraires à toute l'antiquité. Il leur eſt important qu'on croye que le langage des Peres ſe peut accorder avec leurs opinions; & c'eſtpourquoy ils en uſent quelquefois. Ils font des chapitres qui portent pour titres, que le pain & le vin ſont faits le corps & le ſang de JESUS-CHRIST, & qu'ils ſont changez & transferez au corps & au ſang de JESUS-CHRIST. Ils employent les expreſſions les plus fortes, & les corrompent enſuite par des interpretations & des gloſes violentes.

Tout cela n'eſt pas ſi étrange. Les metaphores dures & extraordinaires ne ſont pas ſi ſurprenantes, quand on voit que c'eſt par force qu'on s'y porte. La neceſſité les excuſe, & les rend intelligibles.

Mais les Peres n'ont point eu cette ſorte d'excuſes ou de raiſons. Ils n'ont eu aucune obligation, ny aucun engagement à ſe ſervir de ces expreſſions. Ils n'avoient point d'adverſaires en teſte dont ils craigniſſent les reproches. Ils n'avoient point cette

veüe d'allier les expreſſions anciennes avec leurs opinions preſentes. Ils ſuivoient ſimplement la nature, & ils n'avoient point d'autre but, que de choiſir les termes les plus propres pour exprimer leurs penſées, & pour former dans l'eſprit de leurs lecteurs, l'idée veritable qu'ils devoient avoir de l'Euchariſtie.

Et c'eſt en ſuivant ainſy la nature qu'ils nous ont dit que l'Euchariſtie eſtoit le vray corps de JESUS-CHRIST, qu'il n'en falloit point douter, & que le pain & le vin aprés la conſecration eſtoient changez en ſon corps & en ſon ſang.

Qu'on juge maintenant s'il y a de l'apparence qu'ils ſe fuſſent ſervis de ces expreſſions, & de tant d'autres auſſy fortes, & auſſy preciſes, s'ils ne nous euſſent voulu dire autre choſe, ſinon que le pain devenoit la figure ſacrée du corps de JESUS-CHRIST, & qu'il changeoit de ſignification & d'uſage? Y a-t-il quelque choſe dans noſtre raiſon, & dans la coutume du langage humain, qui nous puiſſe porter à des termes ſi eloignez de ce qu'on veut

faire entendre? Et ne devroit-on pas condamner d'extravagance & de folie ceux qui pour exprimer des pensées si communes, & des sentimens si faciles à faire concevoir aux plus simples, choisiroient des manieres de parler si extraordinaires & si trompeuses?

On prie l'auteur de la réponse de nous dire de bonne foy, & avec cette sincerité qu'il recommende aux autres en plusieurs lieux de son écrit, s'il croit qu'un Brasilien, ou un Chinois fust bien instruit dans la creance reformée par un homme qui se contenteroit de le catechiser en ces termes: *Nostre Seigneur dans la nuit où il fut livré à ses ennemis ayant pris du pain & rendu graces à Dieu son Pere, il le rompit & le donna à ses disciples, en leur disant: Prenez, mangez, cecy est mon corps. Ensuite il prit le calice, & rendant graces leur dit: Cecy est mon sang. Puis donc qu'en parlant du pain il a declaré que c'est son corps, qui osera jamais revoquer en doute cette verité? Et puis qu'en parlant du vin il a assuré si positivement que c'est son sang, qui jamais en pour-*

ra douter, & osera dire qu'il n'est pas vray que ce soit son sang? JESUS-CHRIST *estant autrefois en Cana de Galilée, il y changea de l'eau en vin par sa seule volonté ; & nous estimerons qu'il n'est pas assez digne pour nous faire croire sur sa parole qu'il ait changé du vin en son sang? Si ayant esté invité à des nopces humaines & terrestres, il fit ce miracle sans que personne s'y attendist, ne devons-nous pas reconnoistre encore plutost qu'il a donné aux enfans de l'époux celeste, son corps à manger, & son sang à boire; afin que nous le recevions comme estant indubitablement son corps & son sang. Car sous l'espece du pain il nous donne son corps, & sous l'espece du vin il nous donne son sang; afin qu'estant faits participans de ce corps & de ce sang nous devenions un mesme corps, & un mesme sang avec luy. Car par ce moyen nous devenons pour le dire ainsy des porte-Christs dans nos corps, lorsque nous recevons dans nostre bouche & dans nostre estomac son corps & son sang. C'estpourquoy je vous conjure, mes freres, de ne les plus consi-*

derer comme un pain commun, & un vin commun; puis qu'ils sont le corps & le sang de JESUS-CHRIST. *Car encore que les sens vous rapportent que ce n'est que du pain & du vin, la foy vous doit confirmer dans la verité que je vous dis. Gardez-vous bien d'en juger par vostre goust; mais que la foy vous fasse croire avec une entiere certitude que vous avez esté rendus dignes de participer au corps & au sang de* JESUS-CHRIST.

Qu'il nous dise sincerement quel jugement il feroit de ce catechiste, ou plutost quel jugement en feroit une compagnie de simples Calvinistes, qui estant tres bien instruits des articles de leur creance, ne seroiēt pas neanmoins assez habiles pour reconnoistre que ces paroles sont celles de S. Cyrille de Jerusalem? Peut-on douter qu'ils ne prissent ce predicateur pour un Catholique tres zelé, qui voudroit instruire ces infidelles dans la foy de l'Eglise Romaine? Que si l'on les assuroit neanmoins que cet homme fust Calviniste, & qu'il n'a voulu dire autre chose par tout ce discours, sinon

que le pain & le vin eſtoient les figures ſacrées du corps & du ſang de JESUS-CHRIST, & qu'en les prenant on s'uniſſoit par la foy à JESUS-CHRIST qui eſt dans le ciel; en verité il faudroit qu'ils fuſſent bien moderez, pour s'empeſcher de répondre, que ce predicateur eſt donc un mal habile homme de s'exprimer en ſorte qu'il fait juſtement comprendre tout le contraire de ce qu'il penſe, & jette les hommes dans l'erreur, au lieu de les inſtruire de la verité ?

Cependant ce predicateur que tous les ſimples Calviniſtes prendroient ſans doute ou pour un Catholique tres zelé, ou pour le plus impertinent des hommes, eſt, comme nous avons dit, *S.* Cyrille Patriarche de Jeruſalem : & ces expreſſions qu'ils jugeroient ou catholiques, ou extravagantes, ſont les propres paroles de ce Saint, & non ſeulement de ce Saint, mais de tous les Peres. C'eſt le langage commun de toute l'antiquité. C'eſt la maniere dont on enſeignoit aux plus ſimples ce qu'ils devoient croire de l'Euchariſtie. On ne leur a

point parlé d'une autre ſorte, & ils ne parloient point eux-meſmes d'une autre maniere quand ils en parloient : de ſorte qu'il faut conclure neceſſairement ou que tous les Peres & tous les fidelles de l'ancienne Egliſe ont eſté Catholiques dans leurs ſentimens, ou qu'ils ont eſté extravagans dans leurs expreſſions ; & parce qu'on ne peut dire en aucune ſorte qu'ils ayent parlé d'une maniere extravagante, il faut conclure neceſſairement qu'ils n'ont point eu d'autre creance que celle des Catholiques.

IX. Car c'eſt encore une des regles dont les hommes ſe ſervent, ſans meſme qu'ils y penſent, pour reconnoiſtre les expreſſions ſimples des metaphoriques, qu'on ne doit point prendre pour metaphores, celles qui nous obligeroient à conclure, que celuy qui s'en ſert a parlé d'une maniere deraiſonnable, & contraire au bon ſens.

Cette regle n'eſt pas entierement certaine, lors qu'il s'agit de quelques paſſages d'un auteur particulier ; parce qu'il n'y a point d'auteur ſi

exact & si circonspect, qui ne parle quelque fois d'une maniere moins exacte, & que l'on peut dire fausse & trompeuse. Mais elle est entierement certaine & indubitable, quand il s'agit du langage de plusieurs personnes, & mesme de toute l'Eglise en divers siecles; & elle est tellement vraye, qu'on ne la pourroit nier sans eblansler toute la religion.

Car s'il estoit permis de supposer que toute l'Eglise se pust accorder à se servir d'un langage faux, trompeur, & contraire à la nature & à la raison, il est visible qu'il seroit absolument impossible de prouver rien par l'autorité de la tradition; puisqu'il n'y a rien qui ne se puisse detourner à quelque sens ridicule, & que ces sens ridicules deviendroient probables par cette supposition.

Ainsy c'est un principe de religion, aussy bien que de sens commun, qu'un grand nombre d'écrivains ne s'accordent jamais à parler d'une mesme chose d'une maniere contraire au bon sens, & qui porte à des sentimens eloignez de leur pensée. Et ce principe

n'eſt qu'une ſuite de ce que les hommes ſont raiſonnables, n'eſtant pas humainement poſſible que pluſieurs hommes raiſonnables parlent ordinairement & frequemment d'une maniere deraiſonnable.

Mais parce que la raiſon des hommes eſt bornée, & qu'elle eſt ſujette à s'eblouir, & à ſouffrir des obſcurciſſemens paſſagers, on doit établir un autre principe, qui eſt une ſuite naturelle de l'infirmité humaine ; ſçavoir qu'il echape aux auteurs les plus exacts quelques expreſſions moins exactes, & qui pouvant d'elles-meſmes porter à l'erreur, ont beſoin d'eſtre redreſſées par la foule des expreſſions plus exactes, ou du meſme auteur, ou des autres.

Le premier de ces principes ſert à prouver invinciblement toutes les veritez de la religion chreſtienne, & principalement le myſtere de l'Euchariſtie, n'y ayant rien de moins raiſonnable que les expreſſions ordinaires des Peres ſur ce myſtere, ſi on ne les explique dans le ſens des Catholiques. Et le ſecond ſert à répondre à

quelques lieux difficiles qui ſe trouvent dans les Peres ſur le ſujet de l'Euchariſtie, & ſur les autres articles de la foy.

Sans le premier, on ne peut prouver nulle verité comme nous l'avons montré.

Et ſans le ſecond, on ne peut deffendre nulle verité, n'y en ayant aucune que l'on ne puiſſe combatre par quelques paroles obſcures des anciens Peres.

Je ſçay bien qu'une des principales choſes que le Miniſtre Aubertin a tâché de faire dans ſon livre, eſt de montrer qu'il n'eſt point ridicule de donner aux paſſages des anciens Peres qui ſemblent marquer une preſence reelle, le ſens metaphorique que les Calviniſtes y donnent; & que dans ce deſſein il a ramaſſé avec un tres grand ſoin toutes les expreſſions metaphoriques des anciens Peres qu'ils a cru ſemblables à celles qu'il a deſſein d'expliquer; afin de montrer en les comparant avec des paroles ſemblables, & qui ſont certainement metaphoriques, qu'il n'y a pas d'inconve-

nient de les prendre auſſy dans un ſens metaphorique. S'il s'agit, par exemple, de quelque paſſage d'un Pere, où il ſoit dit que le pain eſt changé au corps de JESUS-CHRIST, il en propoſera pluſieurs autres où il eſt dit, Que les hommes ſont changez en beſtes par l'avarice : que la grace du bapteſme nous change en une nature divine; que les hommes ſeront changez en anges par la mort : que dans le bapteſme que les Apoſtres donnerent aux premiers chreſtiens, JESUS-CHRIST changea l'eau en vin ; & il croit par la comparaiſon de ces expreſſions avoir rendu inutiles celles dont les Catholiques ſe ſervent, & avoir pleinement montré qu'elles ſe peuvent auſſy bien expliquer en un ſens metaphorique, que celles avec leſquelles il les compare.

Mais outre que dans tous ces exemples il n'en propoſe aucun, où il ſoit dit qu'un ſigne d'inſtitution & d'établiſſement eſt changé en la choſe ſignifiée pour marquer ſimplement qu'il en eſt rendu ſigne; ce qui eſt proprement l'eſpéce dont il s'agit ; puiſ-

qu'ils veulent faire croire que quand les Péres disent si souvent que le pain est changé au corps de JESUS-CHRIST, cela veut dire qu'il devient signe sacré du corps de JESUS-CHRIST; il ne faut de plus qu'un peu de sens commun, pour reconnoistre l'étrange disproportion de toutes ces expressions qu'il compare.

Car les expressions des Peres sur l'Eucharistie sont telles, qu'elles ne peuvent estre prises dans un sens metaphorique selon toutes les regles par lesquelles les hommes distinguent les metaphores des termes simples, comme nous l'avons fait voir : au lieu que les exemples qu'Aubertin propose, ne contiennent que des expressions qui devoient estre prises pour metaphoriques selon toutes ces mesmes regles. Car ce sont des metaphores rares, & qui estoient facilement reduites au sens naturel par l'idée distincte que tous les hommes avoient formée de la verité sur les expressions simples qui estoient infiniment plus frequentes.

Ce sont des metaphores non continuées.

Des metaphores expliquées.

Des metaphores non prouvées.

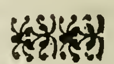
Des metaphores intelligibles à tous ceux à qui on en parloit.

Des metaphores ausquelles ils estoient portez par l'usage commun du langage humain.

Et enfin des metaphores qui n'ont rien d'extraordinaire, de déraisonnable, & de surprenant.

Il seroit aisé de le faire voir en détail, en examinant toutes ces expressions sur les régles que nous avons apportées pour le discernement des metaphores. Mais parceque cet examen est facile d'une part, & que de l'autre il nous engageroit à trop de discours, il suffit de remarquer icy une preuve convaincante, & qui ne peut estre desavoüée de personne ; de l'enorme difference qui est entre ces expressions que ce Ministre nous represente comme semblables. C'est que les expressions dont les Catholiques se servent pour la presence reelle ont tellement l'apparence d'expressions simples & naturelles, qu'elles ont esté prises ainsy par toute l'Eglise selon les

Miniſtres meſmes depuis cinq cens ans. Au lieu que celles qu'ils propoſent comme pareilles à celles-là, n'ont jamais eſté expliquées par qui que ce ſoit autrement que dans un ſens metaphorique, n'y ayant perſonne, par exemple, qui ſe ſoit imaginé que les hommes ſont reellement convertis en beſtes par l'avarice, quoyque ſaint Chryſologue l'ait dit; ny que le bapteſme change veritablement les hommes en Dieu, quoyqu'un autre Pere ait parlé de cette ſorte; ny que les eaux dont les premiers Chreſtiens furent baptiſez ayent eſté converties en vin, comme il eſt dit dans le paſſage de S. Gaudence. De ſorte qu'il faut qu'ils diſent que les unes ont trompé toute la terre, & que les autres n'ont jamais trompé perſonne; ce qui eſt la marque la plus ſenſible de la plus grande difference qu'on ſe puiſſe imaginer.



CHAPITRE IV.

Examen des autres conjectures de l'Auteur de la Réponse.

LA refutation que nous avons faite de la principale des considerations de l'auteur de la réponse, nous donnera moyen de traitter les autres avec plus de breveté, estant visible qu'elles ne peuvent subsister, s'il est vray, comme nous l'avons prouvé, qu'il est impossible de s'imaginer que les fidelles de l'ancienne Eglise n'eussent pas une creance tres distincte de la presence reelle, ou de l'absence reelle. Il propose la premiere en ces termes.

Il ne s'agit pas, dit-il, *de la cassation d'une verité qu'on ait cessé de croire, mais de l'introduction d'une erreur qu'on ne croyoit pas auparavant; non de l'extinction de la foy, mais d'une augmentation vicieuse qui a esté faite à la foy. La verité qu'on croit est que l'Eucharistie est un sacrement, c'est-à-dire un signe sacré du corps mort, & du*

sang épandu de JESUS-CHRIST. *Cette verité a toujours esté crüe & l'est encore aujourd'huy dã l'Eglise Romaine; mais l'erreur nouvelle est que ce signe du corps de* JESUS-CHRIST *est le corps mesme de* JESUS-CHRIST *substanciellement*. L'Auteur pretend conclure de là, que la creãce de la presence reelle s'est introduite par voye d'addition; & qu'ainsy elle s'est pu introduire insensiblemẽt.

Mais tout ce discours se detruit de soy-mesme; puisque comme nous l'avons fait voir, les fidelles avoient necessairement une creance distincte de la presence reelle ou de l'absence reelle. S'ils ont toujours cru la presence reelle, il ne s'est introduit rien de nouveau; puisque l'on a toujours cru ce que l'on croit à present. Et si l'on avoit cru l'absence reelle, la creance contraire n'auroit pu s'introduire que par la cassation d'une verité qu'on croyoit. Il eust fallu bannir formellement cette creance distincte de l'absence de JESUS-CHRSIT, pour y substituer celle de la presẽce reelle. Il eust fallu cesser de croire ce que l'on croyoit, & commencer à croire ce qu'on ne

croyoit pas. On croyoit que JESUS-CHRIST estoit absent de la terre, & l'on eust commencé de croire qu'il n'estoit pas absent de la terre. On croyoit qu'il n'estoit que dans le ciel, & il eust fallu croire qu'il estoit faux qu'il ne fust que dans le ciel. On croyoit que ce qu'on recevoit dans la communion n'estoit pas le corps mesme de JESUS-CHRIST, & l'on eust commencé à croire que c'estoit le corps mesme de JESUS-CHRIST. Ainsy pour me servir des termes mesmes de cet auteur, il eust fallu pour recevoir cette nouvelle creance *condamner ses premieres pensées, & ses premieres actions; ce qui est en quelque façon renoncer à soy-mesme*; & il eust fallu joindre à ce renoncement à soy-mesme, la condamnation de toute la terre, que l'on eust accusé necessairement d'impieté; parcequ'elle ne reconnoissoit pas, & n'adoroit pas JESUS-CHRIST où il est. Et c'est ce que l'auteur avoüe ne se pouvoir faire qu'avec eclat, avec violence, & avec des convulsions qui ne peuvent estre insensibles.

Mais il est important de remarquer ce que cet auteur paroist n'avoir pas

assez compris, qu'il y a une extrême difference entre explication de la foy, & confirmation de la foy. J'appelle explication de la foy, quand on la fait passer d'une idée confuse à une idée nette & developée. Et dans ces sortes d'eclaircissemens quoyque ce soit dans le fond la mesme chose, neanmoins les idées par lesquelles on la connoist sont differentes, l'une estant confuse & obscure, l'autre claire & demeslée.

J'appelle confirmation de la foy, quand sans y ajoûter aucun eclaircissement, on confirme seulement plus positivement ce que l'on a toujours cru.

Il est faux que l'on ait rien ajoûté dans l'Eglise Romaine à la foy de l'Eucharistie quant à la substance par maniere d'explication. On a toujours cru que JESUS-CHRIST y estoit present, & que l'Eucharistie estoit le corps de JESUS-CHRIST, & ces mots forment la mesme idée dans nostre esprit que ceux dont on se sert à present. Estre present, estre present reellement, estre present substancielle-

ment, ſont abſolument la meſme choſe; parce qu'une preſence metaphorique n'eſt pas une preſence, mais plutoſt une abſence veritable. Et ainſy elle n'eſt nullement compriſe dans l'idée ſimple que ce mot imprime dans l'eſprit : de ſorte que quand on ne doit concevoir qu'une preſence metaphorique, il faut bannir l'idée ſimple de preſence, pour y ſubſtituer celle de ſigne ou d'operation, ou quelque autre qui enferme plutoſt l'idée d'abſence, que celle de preſence.

La ſeule difference qu'il y a donc entre ces expreſſions de l'ancienne Egliſe, l'Euchariſtie eſt le corps de JESUS-CHRIST, & celle de l'Egliſe Romaine, l'Euchariſtie eſt reellement & ſubſtantiellement le corps de JESUS-CHRIST, n'eſt pas que les unes ſoient plus expliquées que les autres; mais c'eſt ſimplement que les dernieres ſont plus affirmées que les premieres. Car quand on dit que le corps de JESUS-CHRIST eſt reellement & ſubſtantiellement dans l'Euchariſtie, on y ajoûte une reflexion de l'eſprit qui affirme plus forte-

ment la verité de ce que l'on dit. Et c'est comme si l'on disoit : Il est vray que JESUS-CHRIST est dans l'Eucharistie. Car comme ces mots, *il est vray*, ne changent rien dans l'idée de la proposition à laquelle on les joint ; mais marquent seulement que l'esprit en envisage plus expressément la verité : de mesme ceux de presence reelle, de presence substantielle, ne font qu'affirmer davantage ce qui est & qui a toujours esté enfermé dans l'idée simple & naturelle de presence.

Ainsy toutes ces additions, & ces explications pretendues que l'Auteur suppose que l'on a faites à la foy, sont des chimeres sans fondement, qu'il avance sans preuve & sans raison, & que nous avons détruites par des raisons & des preuves tres certaines. Voyons s'il sera plus heureux dans sa seconde consideration :

Il faut remarquer, dit-il, *qu'avant qu'une erreur ait fait du bruit dans le monde, il n'y a personne qui songe encore formellement à la rejetter. Et la raison en est que les erreurs possibles estant infinies, s'il falloit que nostre pensée*

ſée lès rejettaſt actuellement avant meſme qu'elles euſſent paru, l'eſprit de l'homme ſeroit aſſurément abſorbé. Et de là vient que quand une erreur commence a naiſtre & à ſe pouſſer, elle trouve les hommes qui dorment à ſon egard; de ſorte qu'il n'eſt pas malaiſé ou qu'elle entre dans l'Egliſe ſans qu'on la voye, ou que ſi on la voit on la laiſſe paſſer ſans dire mot. Ainſy s'eſt introduite l'erreur de la tranſſubſtantiation, & de la preſence locale doucement, & peu à peu parce qu'on n'en connoiſſoit ny le fond ny la force. Perſonne ne la craignoit, parceque perſonne n'en avoit encore ſenti les funeſtes effets.

Tout ce lieu commun n'a rien de ſolide, quand il s'agit d'une opinion formellement oppoſée à une creance diſtincte & poſitive, repandue dans toute l'Egliſe, & non ſeulement dans tous les Paſteurs, mais dans les plus ſimples de tous les fidelles. Car on peut dire qu'à l'egard de ces erreurs les hommes ne dorment point, & ne peuvent dormir; parce que l'opinion diſtincte qu'ils ont de la verité les tient dans une vigilance continuelle

contre les erreurs qui y ſont formellement oppoſées. Or nous avons fait voir qu'il faut que les fidelles ayent eu une creance diſtincte de la preſence, ou de l'abſence reelle; & par conſequent ils ont eſté toujours dans un eſtat de vigilance contre l'une ou l'autre de ces deux opinions.

Il a paru dans l'onzième ſiecle que la creance diſtincte où toute l'Egliſe eſtoit de la preſence reelle, comme Aubertin meſme eſt forcé de l'avoüer, ne l'a point tenüe endormie contre l'introduction de l'abſence reelle que Berenger vouloit faire. On a veu incontinent que tous les Paſteurs ſe ſont alarmez, & qu'ils ont condamné cette erreur naiſſante par divers Conciles. La creance poſitive & diſtincte de l'abſence reelle n'auroit pas produit un moindre éclat contre ceux qui auroient voulu introduire une preſence reelle, ſi l'Egliſe ne l'euſt pas toujours crue. Et elle auroit au contraire cauſé un plus grand ſoulevement, l'eſprit humain ſe revoltant bien plus puiſſamment contre la creance des Catholiques qu

e combat que contre celles des Sacramentaires qui le flatte.

Il ne s'est encore trouvé personne qui ait osé avancer cette opinion ridicule, que toutes les croix que l'on fait presentement comme des images de celle de JESUS-CHRIST, & à qui l'on donne simplement le nom de croix, soient reellement & substantiellement changées en la vraye croix de JESUS-CHRIST. On chante tous les ans dans les Eglises le Vendredy saint : *Ecce lignum crucis*, Voilà le bois de la croix, quoy que ce soit souvent une croix d'argent, ou d'autre matiere, qui est entre les mains du Prestre; & neanmoins cette expression n'a jamais persuadé à personne que ces croix ausquelles on applique ces paroles soient reellement la croix où JESUS-CHRIST a esté effectivement attaché.

L'auteur de la reponse croit-il que s'il prenoit fantaisie à quelqu'un d'avancer cette extravagance, & de soutenir que par la vertu de ces paroles, *Ecce lignum crucis*, ces croix d'argent ou d'autre matiere sont changées dans

la croix mesme de JESUS-CHRIST; croit-il, dis-je, que cette folie trouvât l'Eglise endormie, & qu'elle pust se repandre parmy les fidelles, sans que personne s'en apperceut? Et ne doit-il pas au contraire reconnoistre que l'idée tres distincte que tous les Catholiques ont que ces croix que l'on fait, ne sont pas la vraye croix, mais qu'elles en sont seulement l'image, leur feroit tout d'un coup reconnoistre, rejetter, & detester cette erreur nouvelle qu'on voudroit semer;

Qu'il juge par cet exemple combien il estoit impossible, que si tous les fidelles de l'ancienne Eglise eussent regardé l'Eucharistie comme nous regardons les croix de nos eglises, c'estadire comme une image sacrée du corps de JESUS-CHRIST, & non comme le corps de JESUS-CHRIST, ils eussent receu sans contradiction, sans resistance, & sans bruit la nouvelle opinion de ceux, qui leur auroient voulu persuader que ce qu'ils avoient cru jusques alors n'estre que l'image du corps & du sang de JESUS-CHRIST, estoit dans la verité le corps

& le ſang de JESUS-CHRIST.

En un mot l'Egliſe n'eſt jamais endormie à l'egard de ceux qui choquent directement ſes veritez capitales, dont les fidelles ont une creance diſtincte ; & ce ſommeil dont parle l'Auteur ne peut ſe concevoir tout au plus qu'au regard de certaines conſequences de ſa doctrine, qui ne ſont connues que d'un petit nombre de Theologiens habiles, & qui peuvent ainſy eſtre attaquées avec moins d'eclat. Mais il eſt abſolument impoſſible de toucher aux veritez populaires, ſans ſoulever le peuple, & cauſer des ſcandales & des tumultes. L'Euchariſtie ayant toujours eſté de ce genre, & eſtant pour le dire ainſy le myſtere de tous le plus populaire, puiſque nul des fidelles n'a pu l'ignorer, c'eſt auſſy celuy dans lequel il eſt moins poſſible qu'il ſoit arrivé un changement inſenſible de creance.

Mais comme l'Auteur nous promet un grand eclairciſſement dans ſa troiſiéme conjecture, il eſt important de l'examiner.

CHAPITRE. V.

Examen de ce que dit l'Auteur de la Réponse sur le sujet de l'adoration.

VNe troisiéme remarque, dit-il *donnera du jour à ce que nous venons de dire. C'est que l'erreur dont il s'agit ayant deux parties; l'une eclatante & populaire; l'autre sourde & moins exposée à la connoissance publique; l'une ouvertement mauvaise & pernicieuse à la religion, l'autre qui semble assez innocente, & qui ne découvre pas formellement son venin, le changement a commencé par cette derniere, & a fini par la premiere. J'appelle partie eclatante & pernicieuse l'adoration de l'hostie, la pompe des processions la feste qu'on celebre à son honneur. Et j'appelle la partie sourde, le dogme de la transsubstantiation, ou de la presence locale. J'avoüe que si on eust commencé par l'introduction du culte, le changement eust esté plus surprenant & plus sensible mais on a fait marcher la doctrine devant sans toucher aux consequences.*

La pompe des ceremonies que l'Eglise prattique envers l'Euchariſtie ne pouvant avoir rien de pernicieux & de mauvais qu'en ce qu'elles enferment l'adoration, ce n'eſt pas une innovation ſi l'adoration n'eſt pas nouvelle. Auſſy l'auteur de la réponſe joint-il l'adoration avec ces ceremonies, & il pretend generalement que la doctrine de la preſence reelle s'eſt établie dans l'Egliſe avant la prattique de l'adoration de l'Euchariſtie.

C'eſt en quoy conſiſte cette remarque qu'il n'accompagne d'aucunes preuves, comme ſi nous eſtions obligez de l'en croire ſur ſa parole, principalement dans une choſe ſi contraire au ſens commun. Car l'adoration de l'Euchariſtie eſt une ſuitte ſi naturelle de la foy de la preſence reelle, qu'il eſt incroyable de ſoy meſme qu'il ſe ſoit trouvé des perſonnes aſſez folles, pour pouvoir ſeparer deux choſes que la pieté & la raiſon uniſſent ſi étroitement. On ne peut croire que JESUS-CHRIST ſoit en quelque lieu, ſans penſer à luy. Et cette penſée produit neceſſairement dans

ceux qui ont quelque ſentiment de religion un abaiſſement de l'ame qui s'humilie & s'aneantit en ſa preſence, ce qui eſt une veritable adoration.

Il faut donc pour ajuſter ſon hiſtoire fabuleuſe, que l'Auteur ſuppoſe auſſy que ceux qui avoient decouvert que JESUS-CHRIST eſtoit preſent dans l'Euchariſtie, ſe faiſoient une violence continuelle pour retenir les mouvemens de crainte & de reſpect que cette creance devoit produire, & qu'ils ſe forçoient à le regarder fierement, en ſe donnant bien de garde de l'honnorer par quelque action d'humilité ſoit exterieure ſoit interieure.

En verité il faut eſtre bien preoccupé pour trouver de la vray-ſemblance dans une ſuppoſition ſi hors d'apparence! Auſſy les principaux d'entre les pretendus Reformez ont reconnu de bonne foy juſques icy que l'adoration ne ſe peut ſeparer de la foy de la preſence reelle.

JESUS-CHRIST *eſt adorable*, dit Calvin, *en quelque lieu qu'il ſoit. Qu'y a-t-il donc de plus deraiſonnable*

que de croire que IESUS-CHRIST *eſt dans le pain, & de ne l'y pas adorer? I'ay toujours raiſonné de la ſorte*, dit-il en un autre endroit : *ſi* IESUS-CHRIST *eſt ſous le pain, on l'y doit adorer.* Beze & pluſieurs autres Miniſtres ont parlé de la meſme ſorte.

Puis donc que ces deux actions ſont inſeparables de leur nature, & que l'une produit l'autre, quelle apparence y a-t-il dans ce que cet auteur dit, que la preſence reelle s'eſt établie avant l'adoration de l'Euchariſtie? Il nous devoit donc dire le temps de cet établiſſement, & je ne voy pas bien où il le pourra placer pour favoriſer ſon opinion, puis qu'Alger en parle de cette ſorte *lib. 2. c. 3.* quelque temps aprés la naiſſance de l'hereſie de Berenger.

Si l'on ne croyoit que la verité & l'utilité de ce ſacrement eſt beaucoup plus grande qu'elle ne paroiſt aux ſens, la devotion de tant de perſonnes qui y aſſiſtent, qui y ſervent, qui L'ADORENT *ſeroit vaine & inutile.*

Et à la fin de ce meſme chapitre: NOUS ADORONS *ce ſacrement com-*

me une chose divine; nous luy parlons, nous le prions comme vivant & animé, en luy disant : Agneau de Dieu, qui oste les pechez du monde, ayez pitié de nous; parceque sans nous arrester à ce que nous voyons, nous croyons que JESUS-CHRIST *y est veritablement, quoyqu'il ne s'y voye pas.*

Cet auteur qui estoit presque contemporain de Berenger estant mort en 1130. & ayant ainsy passé une partie de sa vie dans l'onziême siecle, ne parle point de cette coutume comme estant nouvelle dans l'Eglise. Et il est clair qu'il l'a suppose ancienne, puisqu'il s'en sert pour prouver la verité de la presence de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie. Ce qu'il ne feroit pas raisonnablement, si c'eust esté une ceremonie nouvellement établie. Mais quelque temps avant Alger, & à la naissance mesme de l'heresie de Berenger, Durand Abbé de Toarn parle clairement de l'adoration dans la III. partie de son Traité *du Corps & du Sang de* CHRIST. *L'Escabeau de la divinité*, dit-il, *est la sainte humanité du Redempteur, à qui il faut rendre*

le culte d'une humble adoration, à cause de son unité inseparable avec la divinité, principalement lorsqu'elle supplée à la communion eternelle que nous aurons avec Dieu. Car c'est pour cela que ce sacrement a esté institué.

Par là nous remontons facilement jusques au temps où les Calvinistes placent ridiculement la naissance de la foy de la presence reelle; mais ils ne l'y trouveront pas separée de l'adoration. Car quoyqu'il soit resté peu d'écrivains de ce siecle, il se trouve que ceux qui en restent, rendent un témoignage suffisant à l'adoration de l'Eucharistie.

Il est rapporté dans l'extrait Grec de la vie du bienheureux Luc anachorette, qu'ayant esté consulter l'Archevesque de Corinthe, pour sçavoir ce qu'il feroit afin de recevoir les venerables & divins mysteres, cet Archevesque luy répondit, que si par quelque necessité inévitable on ne pouvoit avoir un Prestre dans leur montagne, il falloit mettre sur la table sacrée le vase où sont les mysteres présanctifiez, *puis étendant un petit*

linge; vous y mettrez, dit-il, *les particules ſacrées, & faiſant brûler de l'encens, vous chanterez des pſeaumes qui conviennent à ce myſtere, & qui le figurent, ou bien le cantique appellé Tryſagion avec le Symbole de la foy; puis* L'ADORANT, *en flechiſſant trois fois les genoux, & joignant les mains, vous prendrez avec la bouche* LE SACRÉ CORPS DE JESUS-CHRIST NOSTRE DIEU.

C'eſt l'avis que luy donne cet Archeveſque qui eſtoit ſoumis à l'Egliſe Romaine; & il ne faut pas s'imaginer qu'il luy preſcrivit rien en cela, que ce qui ſe prattiquoit dans l'Egliſe de ſon temps.

On lit de meſme dans la vie d'une ſainte nommée Theoctiſte, écrite par un Ambaſſadeur de l'Empereur Leon au x. ſiecle, que cette Sainte ayant veſcu 35. ans dans un deſert de l'iſle de Paros, pria un homme qui venoit chaſſer dans cette iſle, & qui l'avoit rencontrée, de luy apporter l'année ſuivante la ſainte Euchariſtie: ce qu'ayant fait, lorſqu'il eut trouvé cette Sainte, & qu'il eut

tiré de ſon ſein la boëte *où eſtoit la chair du Seigneur, la Sainte ſe jetta incontinent à terre, & receut le don divin avec gemiſſement, & en arroſant la terre de ſes larmes. Elle dit: Seigneur, vous laiſſez maintenant en paix voſtre ſervante, puiſque mes yeux ont veu le Sauveur que vous nous avez donné;* prattiquant ainſy en meſme temps & l'adoration exterieure par le proſternement de ſon corps, & l'interieure en reconnoiſſant avec amour que ſes yeux avoient veu ſon Sauveur, c'eſt à dire JESUS-CHRIST.

Auſſy la Liturgie de Jean le Silencieux, qui a paſſé pour eſtre de S. Chryſoſtome, & dont on ſe ſervoit en l'Egliſe de Conſtantinople, marque expreſſément la prattique de l'adoration, par cette oraiſon du Preſtre, priſe de la Liturgie de S. Baſile, par laquelle il adore JESUS-CHRIST preſent dans le ciel & dans la terre: *Seigneur* JESUS, *regardez nous de voſtre ſainte demeure, & du throſne de voſtre gloire; & venez pour nous ſanctifier, vous qui dans les cieux eſtes aſſis avec voſtre Pere, & qui eſtes icy preſent avec*

nous d'une maniere invisible : daignez par vostre main puissante nous donner vostre corps pur & sans tache, & vostre precieux sang, & par nous à tout le peuple.

Il y est dit ensuitte, que le Prestre adore, & le Diacre pareillement du lieu où il est, en disant trois fois secrettement, *Seigneur ayez pitié de moy qui suis un pecheur* ; & que tout le peuple de mesme adore avec devotion. Et pour montrer que cette adoration se rapporte au corps de JESUS-CHRIST present sur l'autel, il ne faut que voir ce qui suit dans la mesme Liturgie, lorsque le Prestre & le Diacre communient. *Le Prestre prend le saint pain, & baissant la teste devant la sainte table, il prie en cette maniere : Je confesse que vous estes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui estes venu au monde pour sauver les pecheurs, dont je suis le premier, &c. Seigneur je ne suis point digne que vous entriez dans la maison soüillée de mon ame ; mais comme vous avez daigné reposer en la creche, en l'étable des animaux, & dans la maison de*

Simon le Lepreux, daignez auſſy entrer dans mon ame pleine de paſſions deraiſonnables, comme dans une creche, & dans ce corps de boüe & de mort, tout couvert de la lepre du peché. On prattiquoit le meſme à la communion du calice; & il y eſt marqué expreſſément que le Diacre adoroit diſant: *Ie viens au Roy immortel: Ecce venio ad immortalem Regem.*

Voilà donc l'adoration établie dans l'Egliſe Grecque, non ſeulement par la devotion de quelques particuliers, ou par une loy ſans execution; mais par une loy jointe à une prattique commune & inviolable, & faiſant partie du culte reglé qu'on rendoit à JESUS-CHRIST, ſelon l'ordre de la Liturgie. On n'y voit pas ſeulement l'adoration exterieure marquée par les ceremonies d'inclination de teſte, & d'encenſement; mais l'adoration interieure par laquelle on s'addreſſe à JESUS-CHRIST dans ce ſacrement. On le reconnoiſt, & on le confeſſe comme Dieu: on parle à luy comme y eſtant preſent, ſelon la remarque d'Alger, parce qu'il y eſt veritablement.

Et c'estpourquoy on ne sçauroit assez s'étonner que l'auteur de la réponse avance hardiment, & comme une chose incontestable, que la prattique de l'adoration n'a jamais esté, & n'est point encore établie dans l'Eglise Grecque. En verité ce n'est pas une chose supportable d'avancer ainsy des faussetez, dont on peut estre convaincu par vingt millions de témoins, & en un mot par autant de personnes qu'il y en a qui font profession de la religion Grecque. Car les Grecs sont si eloignez de n'adorer pas le sacrement, qu'ils ont esté mesme obligez de se justifier sur ce point; parcequ'il sembloit qu'ils portoient les choses trop avant, en n'adorant pas seulement les dons aprés la consecration, mais semblant mesme les adorer avãt la consecration. C'est ce que l'on peut voir dans le livre de Gabriel Archevesque de Philadelphe, intitulé: *Apologie contre ceux qui disent que les enfans orthodoxes de l'Eglise Orientale font mal & illegitimement d'honnorer & adorer les saints dons, lorsque l'hymne cherubique se chante.*

Cet Archeveſque y diſtingue trois eſtats des dons propoſez. Le premier, quand ils ſont purement dans leur eſtat naturel, dans lequel, dit-il, ils ne ſont *ny venerez, ny adorez*. Le ſecond eſt, quand ils ſont preſentez à la ſacrée table, & qu'ils ſont benis par le Preſtre; *& alors* dit-il, *ce n'eſt plus du pain & du vin tels qu'auparavant, mais ils deviennent ſacrez, precieux, & divins, & matiere neceſſaire & deſtinée pour eſtre faite* PROPREMENT LE CORPS ET LE SANG DE JESUS-CHRIST. *Et pour cette cauſe ils ſont adorez raiſonnablement, & honnorez juſtement, conſervant neanmoins leur ſubſtance & leurs accidens. Mais pour la troiſiéme dignité, ils la reçoivent par la tranſſubſtanciation, quand ils quittent leur propre ſubſtance d'aliment, & ſont* TRANSSUBTANCIEZ AU CORPS ET AU SANG DE JESUS-CHRIST; *& pour cette raiſon, ils ne ſont pas alors ſeulement adorez, mais adorez de latrie, & crus de tous les chreſtiens orthodoxes eſtre proprement* LE CORPS ET LE SANG DE JESUS-CHRIST *noſtre Dieu.*

Cabaſilas qui a écrit ſur la Liturgie Crecque environ le temps du Concile

de Florence, fait aussy mention de cette double veneration, & marque expressément que quoyque l'on se prosternast dans la premiere, on n'y devoit pas neanmoins adorer les dons comme le corps de JESUS-CHRIST; & que si quelques-uns le faisoient, ce ne pouvoit estre que par erreur.

Si quelques-uns, dit-il, *de ceux qui lorsque le Prestre entre avec les dons, se prosternant par terre adorent les dons qui sont portez comme le corps & le sang de* JESUS-CHRIST, *& parlent à eux, ils sont trompez, ne sçachant pas que les dons ne sont pas sanctifiez dés l'entrée, ignorant la difference de ce sacrifice là, & d'un autre sorte de sacrifice qui se fait en certains jours. Car dans celuy-cy les dons ne sont pas consacrez dés l'entrée mesme, au lieu que dans cet autre ils sont consacrez & parfaits, &* FAITS LE CORPS ET LE SANG DE JESUS-CHRIST.

Aussy quoyqu'il y ait tous les jours des Grecs dans les lieux de la communion Romaine, & qu'ils ayent mesme une Eglise dans Venise, & qu'ainsy ils soient tres bien informez

de la foy & des ceremonies de l'Eglise Latine, il ne leur est jamais venu dans l'esprit de l'accuser de nouveauté ou d'erreur sur ce point. Et l'on a veu même toute l'Eglise Grecque se reünir à Florence avec l'Eglise Romaine, aprés que l'on eut terminé les differens sur la procession du S. Esprit, & quelques autres qui regardoient la matiere du sacrement de l'Eucharistie, & les paroles de la consecration, sans que jamais ny la creance de la transsubstanciation, qui ne pouvoit estre inconnue aux Crecs, ny le culte de l'Eucharistie dont ils estoient témoins, leur ait donné lieu d'entrer en contestation avec les Evesques de la communion du Pape.

Et ce qui est remarquable, cette reünion se conclut peu de temps aprés la feste du Saint Sacrement, qui ne manqua pas sans doute d'estre celebrée à Florence avec les ceremonies ordinaires de l'Eglise Romaine. Et ainsy les Grecs embrasserent la communion Romaine aprés avoir esté spectateurs de cette pompe si odieuse aux Reformez.

Pour les autres communions ſchiſmatiques ſeparées de l'Egliſe Romaine, dans leſquelles l'Auteur aſſure que l'adoration de l'Euchariſtie n'eſt pas établie, il n'y a qu'à en lire les Liturgies, pour reconnoiſtre qu'il le dit temerairement. Une partie des paroles que nous avons rapportées cy-deſſus eſt priſe mot à mot de la Liturgie de S. Baſile, qui s'obſerve particulierement dans le Patriarchat d'Antioche. Et quant à celle des Abyſſins, on y lit expreſſément ces paroles : *Le Preſtre élevant le Sacrement dit à haute voix ; Seigneur Ieſus, ayez pitié de moy. Les peuples reïterent la meſme parole, & le Preſtre dit : Prions ; vous tous qui eſtes penitens, humiliez vos teſtes : levez-vous pour adorer: paix à vous tous; le peuple répond, & avec ton eſprit. Le Preſtre dit : Cecy eſt le corps ſaint, venerable, & vivant de noſtre Sauveur & Seigneur* JESUS-CHRIST.

Ainſy la pretention de l'Auteur, que l'on a cru quelque temps la preſence reelle ſans adorer JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie, eſt un ſonge établi ſur un autre ſonge. Car c'en eſt un de

dire qu'on a commencé de croire la presence reelle, puisqu'on l'a toujours crue; & c'en est un autre que l'on l'ait pu croire sans adorer en mesme temps JESUS-CHRIST, & que l'on ait separé deux choses si necessairement liées.

La seule difference de ces deux songes est, que le dernier est encore plus hors d'apparence. Car il faut remarquer, que sur le sujet de l'adoration de l'Eucharistie les Ministres n'ont pas un seul passage qu'ils puissent raisonnablement opposer. Et tout ce qui leur reste est, de se deffendre comme ils peuvent par des solutions forcées de ceux que l'on leur oppose. On leur fait voir qu'Origene dit: *Quand vous mangez le corps du Seigneur, alors le Seigneur entre dans vostre maison: ainsy en vous humiliant, imitez le Centenier, & dites luy: Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. Car lorsqu'il y entre indignement, il entre pour le jugemēt de celuy qui le reçoit.* *Orig. hom. 5. in d. versa loca Evang. 5.*

Que S. Ambroise dit, *que la chair de* JESUS-CHRIST *est encore aujourd'huy adorée dans ses mysteres.* *De Spir. S. l. 3. c. 12.*

Que S. Augustin dit *in Psal. 98.*

Que nul ne mange la chair de JESUS-CHRIST, *qu'il ne l'ait premierement adorée.*

Que S. Chryſoſtome homilie 24. in 1. ad Corinth. ſe ſert de l'exemple des Mages qui ont adoré JESUS-CHRIST dans la creche, pour porter les fidelles à l'adorer ſur l'autel.

Que Theodoret écrit en ſon deuxiême dialogue, *Que les ſymboles myſtiques ſont conceus eſtre les choſes qu'ils ont eſté faits, & ſont creus & adorez comme eſtant ce qu'ils ſont crus eſtre.*

Le moyen dont les Miniſtres ſe ſervent pour eluder ces paſſages, & les autres ſemblables, eſt de ſuppoſer en l'air qu'ils ont bien prouvé que les Peres ne croyoient pas que le corps de JESUS-CHRIST fuſt preſent reellement dans l'Euchariſtie; & ſur ce fondement ils rapportent quelques-uns de ces paſſages à l'adoration de JESUS-CHRIST dans le ciel, & les autres à la reverence que l'on rendoit aux ſymboles cõme ſignes du corps de JESUS-CHRIST, laquelle, diſent-ils, ſe peut exprimer par le mot d'adoration, & en Grec par celuy de προσκυνεῖν.

Ce n'eſt pas icy le lieu de faire voir combien ces ſolutions ſont peu ſolides, mais elles ſuffiſent pour montrer qu'il n'y eut jamais rien de moins raiſonnable que la pretention de l'auteur de la Réponſe. Car puiſque les Miniſtres ne ſe tirent de ces paſſages qu'en ſuppoſant que les Peres ne croyoient pas JESUS-CHRIST preſent dans l'Euchariſtie, & qu'ainſy ils ne le pouvoient adorer comme preſent, il eſt clair que cette ſolution ne ſubſiſte plus en détruiſant cette ſuppoſition. Or l'auteur de la Réponſe la détruit luy meſme dans ceux qu'il dit avoir cõmencé de croire la preſence reelle.

Que luy reſte-t-il donc à dire? Ces perſonnes adoroiẽt la chair de JESUS-CHRIST dans les myſteres, ſuivant la doctrine de S. Ambroiſe: ils adoroient cette chair en la prenant ſelon S. Auguſtin: ils adoroiẽt les ſymboles comme eſtant le corps de JESUS-CHRIST, ſelon Theodoret; & ils expliquoient ces paſſages dans le ſens de la preſence reelle, comme font les Catholiques. Par quelle étrange bizarrerie d'eſprit euſſent-ils donc pu s'empeſcher en

adorant JESUS-CHRIST, & en le croyant preſent, de ne l'adorer pas comme preſent? Et puiſqu'ils reveroient les ſymboles, comme les Miniſtres accordent qu'on a toujours fait dans l'Egliſe, auroient-ils pu ſe retenir de porter leur reſpect juſqu'à JESUS-CHRIST, qu'ils croyoient eſtre caché ſous les ſymboles?

Quand les folies ne ſont pas humaines comme celle-là, la raiſon ne veut pas qu'on en ſoupçonne les hommes. Ainſy l'auteur de la réponſe auroit mieux fait de ſe tenir dans les termes des anciens Miniſtres, & de reconnoiſtre comme ils font que l'adoration eſt inſeparable de la foy de la preſence reelle, & que ç'en eſt une ſuite neceſſaire.

De ſorte qu'au lieu de conclure que la preſence reelle s'eſt pu introduire inſenſiblement en ſe repandant ſans la prattique de l'adoration, il devoit conclure au contraire, que n'ayant pu s'introduire dans l'Egliſe ſans la prattique de l'adoration, il eſt impoſſible qu'elle ait pu ſe gliſſer inſenſiblement, parceque la prattique de l'adoration l'auroit

l'auroit decouverte dés sa naissance.

Car si l'on avoit commencé dans le x. siecle à croire JESUS-CHRIST present dans l'Eucharistie, on auroit commencé aussy de l'adorer comme present, & de condamner d'impieté ceux qui ne l'adoroient pas ; de mesme que ceux qui ne le croyoient pas present, auroient deu par une suite necessaire refuser de l'adorer, & condamner d'impieté ceux qui l'adoroient. Il est impossible qu'une division si horrible de sentimens soit demeurée cachée, comme nous l'avons montré dans le premier traitté ; & il est impossible qu'estant decouverte, elle n'ait produit partout d'étranges soulevemens, comme nous l'avons encore montré.

CHAPITRE VI.

Examen de la quatrième Consideration.

IL *est bon encore de considerer* ; dit cet Auteur, *que d'un costé cette erreur est de telle nature qu'elle se cache*

facilement, & qu'elle peut imposer aux yeux des hommes par des expressions apparemment orthodoxes, comme quand on dit que JESUS-CHRIST *est present au sacrement spirituellement ; qu'il nous y est donné comme viande de l'ame ; que ce mystere doit estre connu par la foy &c. expressions qui semblent bonnes, & qui par leurs fausses couleurs empeschent une ame pieuse de s'effaroucher, & d'autre costé quād cette erreur se découvre pleinement, il luy est aisé de cacher sa nouveauté en detournant à son sens les expressions anciennes de la verité. Car les termes dont cette derniere se sert sont ordinairement d'une telle force, qu'il n'est pas difficile d'en abuser; comme quand on dit, que c'est le corps & le sang du Sauveur: que* JESUS-CHRIST *est present au sacrement: que le pain & le vin sont changez par la parole ineffable de Dieu: expressions bonnes & saintes, mais qu'il n'est pas malaisé de detourner en un mauvais sens.*

Ce discours qui paroist subtil quand on le considere confusément, n'est pas seulement intelligible quand on l'examine de prés.

On ne ſçait ſi l'Auteur y veut dire que l'erreur de la preſence reelle s'eſt pu cacher ſous certaines expreſſions moyennes & equivoques, qui eſtant priſes dans un bons ſens par ceux qui les entendoient, les empeſchoient de comprendre que ceux qui s'en ſervoient les entendoient dans un mauvais ſens. Mais ſi cela eſt, nous voila donc revenus à ces equivoques qui durent mille ans ſans eſtre découvertes, dont on croit avoir tellement fait voir l'abſurdité par le premier Ecrit, qu'il ſeroit aſſez étrange que cet Auteur vouluſt perſiſter en une pretention ſi inſoutenable.

Ce que nous avons eſtabli dans cette ſeconde partie ne la ruine pas moins. Car puiſque tous les fidelles ont toujours eu une creance diſtincte de la preſence, ou de l'abſence reelle ; ſi l'abſence reelle eſtoit la foy ancienne de l'Egliſe, & que celle de la preſence reelle en fuſt une innovation, il ſeroit impoſſible que ceux qui ſe ſeroient imaginez d'avoir découvert cette étonnante nouveauté, de JESUS-CHRIST preſent

reellement ſur tous les autels du monde, & adorable par conſequent en tous ces lieux, ne ſe fuſſent apperceus qu'ils n'avoient pas toujours eſté dans ce ſentiment, & qu'ils n'euſſent jugé par là que les autres qui n'avoient pas encore decouvert ce ſecret, eſtoient encore engagez dans l'impieté & dans l'erreur. Ils auroient donc taſché de les detromper, & au lieu de ſe ſervir d'expreſſions equivoques, ils auroient choiſi les plus preciſes, pour leur faire connoiſtre leur erreur. Que ſi l'on veut que par une laſche timidité ils n'ayent eu autre deſſein que de ſe cacher aux autres, & qu'ils ayent affecté dans cette veüe de ſe ſervir d'expreſſions equivoques, qui eſtoient priſes par le peuple dans le ſens de l'abſence reelle, comment veut-on que par ce moyen ils ayent reduit toute la terre à leur erreur?

En un mot ou ces paroles equivoques eſtoient expliquées dans le ſens de l'abſence reelle, & ainſy elles eſtoient ſans effet, & ne pouvoient établir la creance de la preſence reelle; ou elles eſtoient expliquées dans

le ſens de la preſence reelle; & ſi ce ſens euſt eſté contraire à la foy diſtincte de tous les peuples de la terre, il eſtoit abſolument impoſſible qu'il ne produiſiſt partout des diſputes & des diviſions, qui ne pouvoient pas demeurer cachées.

Mais ſi cette remarque eſt inutile à l'auteur de la Reponſe, elle eſt avantageuſe pour confirmer la verité qu'il combat par l'aveu qu'il y fait de deux choſes importantes.

La premiere eſt, que les expreſſions dont les Calviniſtes abuſent, que JESUS-CHRIST eſt preſent au ſacrement ſpirituellement, & qu'il nous y eſt donné comme viande de l'ame, ne marquent point ſi preciſement leur ſentiment, que des perſonnes qui croiroient le contraire, ne s'en puſſent auſſy ſervir pour exprimer une opinion toute oppoſée. D'où il s'enſuit que lorſqu'ils les trouvent dans les Peres, ils n'ont pas droit d'en conclure qu'ils n'ayent pas cru que JESUS-CHRIST fuſt reellement preſent dans l'Euchariſtie; puiſque ces expreſſions ſont communes à ceux qui le croyent,

& à ceux qui ne le croyent pas, & qu'ainſy il faut neceſſairement s'aſſurer du ſentiment des Peres par d'autres paſſages plus clairs & moins equivoques.

Le ſecond aveu que l'Auteur fait en cet endroit, eſt, que les expreſſions dont on a toujours uſé dans l'Egliſe ſont telles, qu'il eſt tres facile de s'en ſervir pour établir la preſence reelle ; ce qui eſt avoüer aſſez clairement qu'elles y portent d'elles-meſmes, & qu'elles en impriment naturellement l'idée.

Sur quoy cet Auteur nous permettra de luy demander pourquoy il ne ſe ſeroit trouvé perſonne durant neuf ſiecles, en qui elles ayent produit cet effet, & qui ait donné ſujet aux paſteurs de luy faire voir qu'il ſe trompoit ? Car il eſt certain que les Miniſtres n'ont pu encore trouver d'exemples d'une perſonne, qui ait eſté repriſe par les Peres pour croire que JESUS-CHRIST fuſt reellement preſent ſous les eſpeces du pain & du vin. De ſorte qu'il faut ou que ç'ait eſté la foy commune de l'Egliſe, com-

me nous le pretendons ; ou que par un miracle inconcevable tous les Chrestiens du monde estant poussez continuellement à croire que JESUS-CHRIST est reellement dans l'Eucharistie par ces expressions qui le marquent, aucun n'ait succombé neanmoins à une tentation si trompeuse & si forte, qu'elle a emporté tout d'un coup toute la terre.

Il seroit beaucoup moins étrange, que personne n'eust esté tenté de croire que le corps de JESUS-CHRIST ne fust pas dans l'Eucharistie, supposé que toute l'Eglise crust le contraire. Et neanmoins parceque ce mystere a ses difficultez aussy bien que tous les autres, les catholiques font voir que les difficultez de l'Eucharistie ont produit l'effet naturel qu'elles devoient produire, qui est d'ebranler la foy de quelques personnes, & de les jetter dans l'infidelité & dans le doute.

Les Capharnaïtes s'en scandaliserent les premiers, & abandonnerent JESUS-CHRIST.

S. Ignace témoigne que quelques-

uns des premiers heretiques ne vouloient pas confeſſer que l'Euchariſtie fuſt la chair de JESUS-CHRIST qu'il a offerte pour nous.

On trouve dans Heſichius qu'il faut conſumer par le feu de la charité tous les doutes qui s'elevent dans l'eſprit contre ce myſtere.

On trouve dans les vies des Peres, qu'un ſolitaire eſtant tombé par ignorance dans cette erreur, de croire que le pain que nous recevons dans la ſainte communion n'eſt pas le corps naturel de JESUS CHRIST, mais qu'il n'en eſt que la figure, deux autres ſolitaires anciens luy dirent qu'il ſe gardaſt bien d'eſtre dans ce ſentiment, & qu'il ſuiviſt celuy de l'Egliſe catholique, dans laquelle tous les fidelles croyoient que le pain eſt le corps de JESUS-CHRIST, & le vin ſon ſang, non ſelon la figure, mais ſelon la verité; & qu'enſuite ils l'en convainquirent par un miracle qu'ils obtinrent de Dieu par leurs prieres.

On trouve dans la vie de S. Gregoire, écrite par Jean Diacre, qu'une femme qui eſtoit tombée dans une

ſemblable erreur, fuſt convertie de meſme par un miracle que S. Gregoire fit en preſence de toût le peuple. Cet Auteur rapporte cette hiſtoire comme l'ayant tirée des livres qui ſe liſoient dans les Egliſes d'Angleterre.

Et cette circonſtance dont Aubertin ſe ſert pour la rejetter, la doit rendre plus conſiderable; puiſque les Egliſes d'Angleterre ayant eſté fondées par ceux que Saint Gregoire meſme y avoit envoyez, il y a de l'apparence que ce qu'on liſoit de ſa vie avoit eſté composé par ces premiers Apoſtres, qui devoient eſtre aſſez bien inſtruits des actions de S. Gregoire le Grand, & qui eſtoient certainement des perſonnes tres ſinceres.

Quoy qu'il en ſoit ſi ces ſortes d'hiſtoires ne ſont pas des preuves convainquantes de la verité de ces miracles, il ne ſuffit pas neanmoins pour les rejetter de répondre en l'air qu'elles peuvent eſtre fauſſes. Il y a divers degrez de preuves, & celles qui ne ſont pas dans la derniere certitude, ne doivent pas eſtre mépriſées comme ſi elles eſtoient certainement fauſſes; &

deplus elles ſont des preuves certaines de la foy de celuy qui les rapporte, & de celle du ſiecle où il les rapporte. Car il eſt ſans apparence, par exemple, que Jean Diacre euſt rapporté cette hiſtoire, s'il euſt creu, comme cette femme, que le pain n'eſtoit pas le corps meſme de JESUS-CHRIST, & ſi on l'euſt cru de meſme dans ſon ſiecle. Et il eſt encore ſans apparence, que l'on euſt inſeré cette hiſtoire dans les livres qui ſe liſoient dans les Egliſes d'Angleterre, ſi elle euſt eſté contraire a la foy de ces Egliſes.

Il eſt donc permis d'employer ces ſortes d'hiſtoires ſelon le degré de certitude qu'elles ont, c'eſtadire comme des témoignages clairs & certains de la foy de l'auteur, & du ſiecle de l'auteur, & comme des témoignages probables de la verité hiſtorique de la choſe rapportée; & c'eſt en cette maniere que l'on s'en ſert icy.

Celle de Saint Gregoire doit eſtre d'autant plus conſiderable, que Guitmond témoigne que la vie de Saint Gregoire d'où elle eſt tirée, avoit eſté approuvée par pluſieurs Papes, & n'a-

voit jamais esté contredite de personne, *quam attestante*, dit-il, *l.* 3. *Romà editam, tot sanctissimi doctissimique Romani Pontifices, nullo dissonante hactenus probaverunt, eorumque autoritatem secutæ tot Ecclesiæ cuncto populo christiano consonante, nunc usque susceperunt.* De sorte que c'est avec raison que cet Auteur fait cette reflexion sur cette histoire, & sur les autres semblables qu'il rapporte : *Si tant de saints & de sçavans Papes*, dit-il, *tant d'Abbez eminens en doctrine & en pieté, tant de Religieux, tant d'Ecclesiastiques, & enfin si tout le peuple de Dieu croyoit que ces histoires estoient contraires à la vraye foy, pourquoy ne les a-t-on point condamnées? pourquoy ne les a-t-on point détruites, & aneanties? pourquoy n'a-t-on point deffendu de les lire? pourquoy les a-t-on loüées, les a-t-on cheries? & pourquoy les a t-on fait passer jusques à nous, comme estant propres à nous edifier & à nous instruire?* Ainsy l'on a droit d'en conclure, comme fait Lanfranc, qu'elles suffisent pour prouver que tous les fidelles qui nous ont pre-

cedé ont esté dans la mesme foy que nous sommes : *Hoc tamen probare sufficiunt, quod hanc fidem quam nunc habemus, omnes fideles qui nos præcesserunt, à priscis temporibus habuerunt.*

On trouve aussy dans la lettre que Paschase a écrit à Frudegard, que ce jeune homme avoit esté troublé par quelques passages de S. Augustin, & qu'il estoit entré en quelque doute de ce qu'il avoit cru jusqu'alors avec toute l'Eglise de son siecle.

Epist. ad Adeodatum. On trouve dans S. Fulbert que plusieurs estoient tentez d'incredulité touchant le mystere de l'Eucharistie.

Guitm. l. 3. On trouve dans les auteurs qui ont écrit contre Berenger, que ce sont ces passages difficiles de S. Augustin, qui avoient precipité Berenger dans son erreur.

On trouve dans la vie de S. Malachie écrite par Saint Bernard, qu'un Clerc d'Hibernie estant tombé dans cette erreur, que d'oser dire qu'il n'y avoit dans l'Eucharistie que le sacrement, & non la chose du sacrement ; c'est à dire la sanctification, & non la verité du corps de JESUS-CHRIST

en fut repris, & puis excommunié par S. Malachie; & qu'il fut enſuite puni viſiblement de Dieu par une maladie dont il mourut, apres avoir neantmoins abjuré ſon erreur.

Ainſy il eſt viſible que les difficultez de l'Euchariſtie n'ont pas eſté ſans effet, quoy qu'elles fuſſent comme etouffées par la foy conſtante, uniforme, & diſtincte, que tous les fidelles avoient de la verité de l'Euchariſtie.

Mais les Miniſtres ne peuvent dire le meſme des paſſages des Peres, & des autres choſes qui portent à la creance de la preſence reelle. Car comme ils ne trouvent perſonne qui en ait eſté repris, il faut qu'ils diſent que perſonne n'avoit merité de l'eſtre: c'eſtadire que perſonne n'a eſté tenté durant huit cens ans de croire la preſence reelle par ces paroles, qui ont enſuite engagé toute la terre dans cette opinion. De ſorte que la neceſſité de ſoutenir leurs ſentimens, les oblige de deffendre egalement ces deux ſuppoſitions ſi oppoſées, & que les expreſſions des Peres ont perſua-

dé tout d'un coup à tout le monde l'opinion de la presence reelle dans le x. siecle, & qu'ils n'en avoient jamais fait naistre aucun doute dans l'esprit de personne, au moins jusqu'au ix. siecle; puisque ces doutes auroient attiré necessairement une declaration formelle des Peres contre cette opinion : & c'est ce qu'ils ne trouvent nulle part. Si l'Auteur de la Réponse ne trouve point d'absurditez dans ces suppositions, j'espere qu'il y aura peu de personnes qui soient de son sentiment.

CHAPITRE VII.

Que l'Auteur de la Réponse ne propose aucun exemple de changement insensible, qui ait quelque rapport avec celuy qu'il pretend estre arrivé sur le sujet de l'Eucharistie.

JE n'ay plus pour finir cette seconde partie qu'à dire un mot de quelques exemples, que l'Auteur rapporte de changemens insensibles, qui nous obligeroient à de longues discussions

s'il falloit refuter toutes les erreurs qu'il y mesle. Mais parceque tous ces exemples ont ce defaut commun, qu'ils n'ont rien de semblable avec celuy dont il s'agit, il suffit de les rejetter tous par cette raison commune. Si l on avoit avancé generalement qu'il ne peut arriver dans l'Eglise aucun changement imperceptible, non pas mesme dans des pratiques ceremoniales, ou dans des opinions speculatives, & nullement populaires, tout exemple contraire détruiroit cette maxime. Mais on s'est bien donné de garde de la proposer dans cette generalité. On l'a restreinte & limitée aux mysteres capitaux & connus par tous les fidelles d'une foy distincte, & qui oblige ceux qui ont des sentimens contraires sur ces points à s'entreregarder les uns les autres comme des impies & des sacrileges.

L'on dit par exemple, que tous les chrestiens croyant de foy distincte que JESUS-CHRIST est Dieu, il est impossible qu'il s'établisse insensiblement dans l'Eglise une erreur con-

traire à cette foy, & que la plufpart des Chreftiens viennent à croire formellement que JESUS-CHRIST n'eft pas Dieu, fans que l'on fçache comment cette opinion fe foit introduite.

On dit que tous les fidelles fçachant qu'Adam a efté le premier homme, il eftoit impoffible que l'opinion contraire fe repandift dans l'Eglife, fans faire de bruit, & fans y eftre apperceuë.

On dit qu'il eft impoffible que tous les fidelles croyant prefentement tres-diftinctement, & tres-univerfellement que le baptefme eft neceffaire au falut, la coutume du baptefme vienne à s'abolir infenfiblement dans la plus gran- partie de l'Eglife.

Et enfin, l'on dit, que le myftere de l'Euchariftie ayant toujours efté le plus populaire de tous, & tous les fidelles ayant efté obligez d'en avoir une creance plus diftincte que d'aucun autre, parcequ'elle eftoit continuellement renouvellée par la celebration des myfteres, & par la fainte communion, il eft impoffible qu'on ait infpiré infenfiblement & univer-

ſellement à tous les peuples de l'Egliſe, une erreur directement oppoſée à cette foy qu'ils avoient. D'où il s'enſuit que ſi l'on a cru la preſence reelle au commencement de l'Egliſe, l'abſence reelle n'a pu s'introduire inſenſiblement, & ſans cauſer des diviſions & des troubles; & ſi l'on a cru l'abſence reelle, la preſence reelle ne pouvoit de meſme s'introduire ſans tumulte & ſans conteſtation. Nous voyons la premiere de ces ſuppoſitions accomplie du temps de Berenger, & toute l'Egliſe ſoulevée pour exterminer l'opinion de l'abſence reelle, lorſqu'elle commença de paroiſtre. Elle a produit ce qu'elle devoit naturellement produire, & elle a excité les troubles & les diviſions qu'elle devoit exciter.

Mais comme l'autre n'en a jamais fait, & qu'elle s'eſt trouvée paiſible & dominante dans l'Egliſe, ſans que perſonne ſe ſoit jamais apperceu de ſa naiſſance, ny de ſon accroiſſement, nous en avons conclu avec raiſon qu'elle n'avoit point d'autre origine que celle de l'Egliſe meſme, & que

de ce qu'elle n'a jamais causé de bruit, c'est qu'elle a esté toujours constamment & universellement embrassée par tous les fidelies.

Voila ce que l'on a dit, & les bornes ausquelles on s'est renfermé ; & c'est ce qu'on ne peut détruire par des exemples qui n'ont rien de semblables à celuy-là. Car il est tres-possible par exemple, qu'une pratique qui a toujours esté licite en certains cas, devienne ensuite plus commune, & mesme generale dans l'Eglise, comme celle de la communion sous une espece. Il ne faut point pour cela changer de creance, ces deux pratiques subsistant avec la foy qu'on a toujours eüe que JESUS-CHRIST est tout entier sous chaque espece.

Les Roys ont de tout temps pris quelque part aux elections des Evesques en certaines occasions.

Ce fut Theodose qui choisit Nectaire. Et nos Roys de la premiere & seconde race ont souvent pratiqué le mesme, quoy que les elections ayent esté souvent rétablies. Le changement qui s'y est fait, n'est ny insen-

ſible, ny admirable : on en ſçait le commencement, & les progrés ; la cauſe en eſt toute evidente. Il n'y a donc rien de plus mal à propos que ces exemples.

L'elevation de l'Hoſtie n'eſt qu'une ceremonie ; mais il eſt faux qu'elle ſoit nouvelle : l'Auteur l'avance ſans preuve, & nous donne la liberté de le luy nier ſans preuve.

Les veritez de la grace n'ont jamais eſté populaires dans toutes les conſequences qu'on en tire dans la Theologie ; & il eſt faux qu'elles ne le ſoient pas encore dans les points principaux & eſſentiels. Il n'y a point de catholique qui ne prie pour ſa converſion, & pour celle des autres ; & qui ne confeſſe par ſes prieres que c'eſt Dieu qui convertit & change le cœur. Il n'y en a point qui ne luy rende graces de ſes bonnes œuvres, & qui n'avoüe par là qu'il en eſt le premier & le principal auteur. Enfin l'inſtinct & la lumiere commune de la pieté porte tous les gens de bien à reconnoiſtre Dieu comme auteur de tout le bien, & à ne s'attribuer que

le mal & le peché. Cela ſuffit pour faire voir la difference de ſes exemples que l'Autheur de la Reſponſe rapporte de ce changement univerſel de creance, qu'il pretend eſtre arrivé ſur le ſujet de l'Euchariſtie. Il ne reſte plus qu'à examiner quelques points particuliers qui regardent l'hiſtoire de ce changement imaginaire, & qui faiſant la III. partie de l'Ecrit de l'Auteur, feront auſſy le ſujet de la III, partie de cette Refutation.





TROISIÉME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Divers exemples des mauvais raisonnemens de l'Auteur de la Réponse en cette troisiéme Partie.

L'AUTEUR de la Réponse tâchant de soutenir en la III. partie de son ecrit, l'histoire fabuleuse qu'Aubertin a dressée de ce changement pretendu dans la creance de l'Eucharistie, il ne fait presque autre chose que repeter ce que l'on a deja ruiné dans le premier Ecrit, sans y rien ajouter qui rende le recit qu'il en fait plus vray-semblable. Ainsy l'on peut dire avec verité que si toute cette Réponse n'a rien de solide dans le fond, elle est neantmoins beaucoup plus foible, & moins colorée dans cette partie

que dans les deux autres. Car il faut avoüer qu'il y avoit quelque chose d'assez ingenieux dans ces considerations generales, que nous avons refutées, & mesme que cét amas de difficultez sur l'Eucharistie qu'il propose ensuite, estoit capable de faire quelque impression sur les esprits foibles.

Mais on ne voit dans cette troisiême partie que l'esprit ordinaire de ceux de son party, que l'on peut proprement appeller un esprit de dispute, & qui consiste à soutenir toujours son opinion à quelque prix que ce soit; à ne se rendre jamais à la verité, lors mesme qu'on la voit; à employer toutes sortes de preuves sans discernement; à ne consulter jamais le bon sens; & enfin à avancer temerairement des choses tres-fausses, & à desauoüer hardiment les plus certaines. Je ne desire pas qu'on m'en croye sur ma parole, & j'espere d'en donner des preuves assez claires pour en convaincre l'auteur mesme de cette Réponse, pourveu qu'il veüille rentrer dans cét esprit de sincerité, qu'il sembloit nous promettre dans

e commencement de ſon ecrit. Et c'eſt ɔourquoy afin de l'y obliger davanta-;e, & de luy faire mieux comprendre e que c'eſt que ce mauvais caractere, : luy rapporteray d'abord quelques xemples de raiſonnemens peu juſtes & eu ſinceres, que l'on trouve dans cette roiſiême partie.

I. EXEMPLE.

Pour montrer que Bertram eſt un uteur embaraſſé, & qui n'eſt pas ſi lairement favorable aux Calviniſtes, ue des catoliques ne le puiſſent ex-liquer en un bon ſens, & conforme la doctrine de l'Egliſe, on s'eſt ſervy e l'autorité de Triteme, qui le loüe omme un écrivain orthodoxe ; ce u'il n'auroit jamais fait, s'il eſtoit iſiblement contraire à la creance de Egliſe Romaine, dans laquelle on ne eut douter que Triteme n'ait eſté, rés les loüanges qu'il donne à Lan-anc & à Guitmond.

Cét argument eſtoit aſſez vray-ſem-lable ; Auſſi l'auteur de la Réponſe 'a pas voulu le diſſimuler. Il taſche onc de s'en tirer par cette pointe.

L'Abbé Triteme, dit-il, *a donné des loüanges à Bertram, je le croy bien; mais c'est qu'il est en effet loüable, & cela ne fait qu'accroistre son authorité.* Sans doute que l'Auteur auroit bien de la peine à donner un sens raisonnable à ces paroles. Un discours de l'Eucharistie n'est loüable en effet selon luy que lorsqu'il combat clairement la doctrine de la presence reelle : ainsy quand il dit que Triteme a loüé Bertram, parce qu'il estoit en effet loüable, cela veut dire dans son sens, que Triteme a loüé Bertram parce qu'il combattoit clairement la presence reelle. Or Triteme estoit catholique; il ne le desavoüe pas, & ne répond rien à ce qu'on a dit pour le prouver. Il veut donc que Triteme catholique, & croyant la presence reelle, ait loüé Bertram, parcequ'il combattoit la presence reelle. C'est le sens de cette pointe developée. Que l'Auteur juge luy-mesme, si ce n'est pas chicaner que de raisonner de cette sorte.

II. EXEMPLE.

On a remarqué en passant dans le traité

traité que cét auteur a voulu refuter, que Blondel estoit tombé dans une surprise assez plaisante, par le desir de faire des adversaires à Paschase, qui est de joindre ensemble deux suppositions contraires. Car ayant veu d'un costé qu'Usserius supposant qu'Amalarius estoit catholique, fait le synode de Cressy calviniste, comme ayant condamné Amalarius, & le rend ainsy adversaire de Paschase. Il prend cette partie de cette supposition, & pretend que le synode de Cressy estoit contraire à Paschase, & conforme à la doctrine des Calvinistes. Mais trouvant de l'autre dans l'Epitome manuscrit du livre des Divins offices, qu'Amalarius, Raban, & Heribald avoient écrit contre Paschase, sans considerer que cette supposition estoit contraire à celle d'Usserius, il fait encore d'Amalarius un adversaire de Paschase; de sorte qu'il feint que le concile qui a condamné Amalarius, & Amalarius condamné par le concile, estoient dans le mesme sentiment, & egalement contraires à la doctrine de Paschase.

Cette contradiction est d'une part toute visible, & de l'autre elle n'est ny decisive de nostre different, ny fort injurieuse à Blondel. Il n'y a personne qui ne soit sujet à ces sortes de surprises, & il y a bien plus de bassesse à les deffendre quand on en est averti, qu'il n'y a de faute à y tomber: neanmoins l'Auteur de la Réponse n'a pu souffrir cette petite egratignûre. Il s'en picque, & pretend y répondre. Je consens qu'il le fasse, pourveu qu'il nous dise quelque chose de raisonnable : mais veritablement ce n'est pas une chose supportable que de répondre comme il fait. Il dit que la critique de l'auteur du traité contre Blondel, est toutafait injuste, & indigne d'un homme de lettres. Il ne suffit pas de le dire, il le faut prouver. Il ajoute que Blondel ne fait que dire en passant qu'il n'excepte pas le Synode de Cressy du nombre de ceux qui ont contredit Paschase. Je n'ay jamais oüy dire qu'il soit permis de dire des sottises en passant. Enfin il dit, que dans ces sortes de choses inconnuës, & qu'on

ne voit qu'au travers d'un voile, chacun a la liberté de ses conjectures, & surtout des gens d'une litterature consommée. Mon Dieu, y a-t-il tant de mal à reconnoistre une legere surprise, que pour l'eviter on ne craigne point de dire de telles absurditez ? il est permis de faire des conjectures raisonnables sur les choses cachées ; mais il n'est pas permis d'en faire de deraisonnables & de contradictoires : la litterature consommée doit aider à eviter les contradictions ; mais elle ne donne pas le privilege de se contredire.

L'Auteur conclut en disant qu'on a violé le droit des gens en faisant ce reproche à Blondel. Mais on luy peut répondre qu'il viole toutes les regles de la raison, qui sont encore plus naturelles que celles du droit des gens, en répondant de la sorte. Blondel n'a aucune qualité qui doive empescher de remarquer ses surprises : on ne luy derobe pas les loüanges qu'on luy peut donner veritablement : on ne dira jamais que ce n'ait pas esté un homme de grande lecture, & de grande memoire ; mais si on pretendoit le faire

paſſer pour un genie fort elevé, pou
un homme fort judicieux, pour u
eſprit fort net & fort juſte, on feroi
une autre ſorte d'injuſtice, à laquell
toutes les perſonnes intelligentes n
conſentiront jamais.

III. EXEMPLE.

Il eſt de la juſteſſe de l'eſprit de n
traiter pas de mépris, & comme ind
gnes de réponſe des raiſons conſid
rables. Et l'on s'aſſure que toutes le
perſonnes d'eſprit mettront en ce ran
les reflexions que l'on a faites ſur les l
vres de Paſchaſe.

Apres avoir prouvé en paſſant, qu
l'Egliſe eſtoit au IX. ſiecle dans l'un
de ces deux creances diſtinctes, qu
le corps de JESUS-CHRIST eſtoit pr
ſent reellement dans l'Euchariſtie,
qu'il en eſtoit reellement abſent,
qu'il n'y avoit qu'une de ces deux op
nions qui fuſt maiſtreſſe de la foy d
peuples, pour montrer que c'eſt
celle de la preſence reelle, on dit q
Paſchaſe, qui eſtoit un homme ſi
cere, en propoſant la doctrine de
preſence reelle, la propoſe toujou

omme l'unique creance de l'Eglise de
on siecle ; & qu'il témoigne qu'en-
ore que quelques personnes eussent
rré en secret sur ce point par igno-
ance, nul n'avoit jamais neant-
noins osé s'élever en public contre
ne verité si reconnuë de tout le mon-
e: *Quamvis*, dit-il, *ex hoc qui-* *Epist. ad Frud.*
*lam de ignorantia errent, nemo ta-
nen est adhuc in aperto, qui hoc ita
sse contradicat, quod totus orbis cre-
lit & confitetur.*

A quoy il ajoûte, que quiconque
voudroit choquer cette verité, s'oppo-
seroit à toute l'Eglise : *Videat qui
ontra hoc venire voluerit, quid agat
ontra ipsum Dominum, & contra om-
em Christi Ecclesiam. Nefarium ergo
celus est orare cum omnibus, & non
redere quod veritas ipsa testatur, &
bique omnes universaliter verum esse
atentur.*

Et de là on a tiré cette consequen-
e, que si la doctrine de la presence
eelle que Paschase soutient dans cet-
e lettre a Frudegarde ; & dans tous
es autres livres, n'eust pas esté la
reance commune de l'Eglise, & que

c'eust esté la premiere fois qu'elle eust esté produite au monde, il eust fallu que Paschase eust entierement perdu l'esprit, pour parler de cette sorte d'une opinion dont il eust esté l'inventeur; & non seulement qu'il l'eust perdu pour un moment, mais durant toute sa vie; puis qu'il a écrit la mesme chose en divers temps, au commencement de sa jeunesse, & dans sa vieillesse. Or comment est-il possible qu'un homme puisse demeurer durant quarante ans si grossierement abusé, que de se persuader que tout le monde croit avec luy ce qu'il auroit cru tout seul contre l'opinion de tout le monde? Et comment tant de sçavans hommes ses amis, tant de Religieux de son Ordre, tant d'Evesques avec qui il se trouvoit dans les conciles, ne l'auroient-ils pas desabusé d'une imagination si ridicule en soy, & si prejudiciable à son salut?

Voilà ce que l'on a dit, à quoy l'Auteur se contente de répondre, *qu'il ne fait point d'estat de ce qu'on dit que Paschase proteste que son opinion est celle de toute l'Eglise: Que cette pe-*

tite subtilité luy semble plus plaisante que raisonnable, comme si tous les heretiques n'avoient pas accoutumé de debiter leurs erreurs sous le nom de la foy catholique.

Mais il devoit prendre garde qu'en témoignant de faire peu d'estat d'une raison qui est certainement considerable, il ne donnast lieu de ne faire pas beaucoup d'estat de son jugement en cét endroit, ces manieres méprisantes retombant sur ceux qui s'en servent mal à propos, parcequ'elles sont des preuves de peu de discernement.

On luy soutient donc que cette raison n'est point méprisable, parcequ'elle est entierement dans le bon sens; & que sa replique au contraire est digne de mépris, parcequ'elle est fausse & deraisonnable. Il n'est point vray que ce soit la coutume des heretiques de debiter leurs erreurs comme la foy universelle de tous les fidelles de leur temps : Les Pelagiens dans une lettre que S. Augustin refute reconnoissoient que la doctrine du peché originel estoit receüe dans tout

Lib. 4. de Bonif. c. ult.

l'occident, *toto penitus occidente non minus ſtultum quam impium dogma eſſe ſuſceptum.* Julien reproche à S. Auguſtin qu'il ſe ſervoit contre luy du témoignage des artiſans. Berenger appelloit l'opinion de la preſence reelle, l'opinion ou la folie du peuple, *ſententiam ſive vecordiam vulgi.* Zuingle fut long-temps à n'oſer découvrir ſes ſentimens, de crainte de choquer toute l'Egliſe, qu'il voyoit toute entiere dans un ſentiment contraire. Jamais Luther ne s'eſt imaginé que ſes opinions fuſſent ſuivies par toute la terre, & qu'il n'y euſt perſonne qui les contrediſt. Les Catholiques meſmes ne diroient jamais à preſent qu'il n'y a perſonne au monde qui nie la preſence reelle, parcequ'ils ſçavent qu'il y a des Sacramentaires. Ces ſortes de diſcours ne ſeroient pas de ſimples fauſſetez, mais des folies dont un homme ſage n'eſt pas capable.

Apud Lanfr. c.

Il eſt donc contre toute ſorte d'apparence, que ſi l'Egliſe avoit eſté univerſellement au IX. ſiecle dans la foy diſtincte de l'abſence reelle, & que

l'opinion de la presence reelle n'eust pas encore esté produite au monde, un homme celebre comme Paschase eust pu tomber dans une illusion si étrange, que de s'imaginer serieusement durant quarante ans qu'une opinion qui n'avoit jamais paru au monde avant luy, & qui n'estoit suivie de personne, fust la creance commune, & universelle de toute la terre.

CHAPITRE II.

Suite des exemples des mauvais raisonnemens de l'Auteur de la Réponse.

COmme le bon sens ne permet pas qu'on les traite de mépris les raisons qui ne sont pas méprisables, il veut aussy qu'on n'employe pas sans choix toutes sortes d'autoritez & de preuves, & qu'on ne fasse pas valoir comme convaincantes celles qui n'ont pas la moindre apparence, ny la moindre force. Cependant c'est le procedé ordinaire de l'Auteur de la Réponse dans cette troisiéme partie, & en voicy quelques preuves.

On avoit dit par exemple, que

des adverſaires pretendus que Blondel & Aubertin oppoſent à Paſchaſe, il en falloit d'abord retrancher Valfridus Strabo, Flore, Loup Abbé de Ferriere, & Chriſtian Drutmar, parcequ'on ne voyoit rien dans leurs écrits qui donnaſt lieu à ce jugement. L'Auteur n'eſt pas content de ce retranchement, & pretend s'y oppoſer. *Et moy*, dit-il, *je rétablis premierement Valfridus Strabo.*

Et pourquoy? Eſt-ce qu'il parle mal en quelque endroit de Paſchaſe, & qu'il entreprend de le refuter? *Non, c'eſt*, dit-il, *qu'il écrit que dans la Cene que* JESUS-CHRIST *celebra avec ſes Diſciples, avant qu'il fuſt livré aprés la ſolemnité de l'ancienne Paſque, il donna à ſes Diſciples le ſacrement de ſon corps & de ſon ſang en la ſubſtance du pain & du vin, & leur enſeigna de les celebrer en commemoration de ſa paſſion. Certes il ne ſe pouvoit rien trouver de plus propre que ces eſpeces pour ſignifier l'union du chef avec les membres. Car comme le pain eſt de pluſieurs grains, & eſt reduit en un ſeul corps par le ciment de l'eau, & comme*

le vin est épreint de plusieurs grappes ; de mesme le corps de Christ se fait de l'union de la multitude des saints.

Par cette maniere de raisonner il ne sera pas difficile à l'Auteur de trouver bien des adversaires à Paschase, & de luy en opposer autant qu'il y a de catholiques au monde. Car il n'y en a point qui fist difficulté de dire que JESUS-CHRIST donna à ses Disciples le sacrement de son corps & de son sang, en la substance, ou dans la matiere du pain & du vin, c'est à dire qu'il choisit le pain & le vin pour en faire la matiere de son sacrement.

Hincmar qui condamne d'erreur ceux qui disent *que les sacremens de l'autel ne sont pas le vray corps & le vray sang du Seigneur, mais seulement la memoire de son corps* ; & qui assure *que le sacrifice du corps & du sang du Seigneur estant fait de pain & de vin meslé d'eau, & cõsacré par la voix & par les paroles de* JESUS-CHRIST, *est fait le vray & le propre corps, & le vray & propre sang de nostre Seigneur* JESUS-CHRIST, ne laisse pas de dire avec S.

lib. de Praedest. c. 31.

In Epicolumnis Apud Durand. Troarn. p. 71.

Auguftin, *que pour marquer l'union des fidelles* JESUS-CHRIST *nous a donné fon corps & fon fang en des chofes qui de plufieurs font reduites en un, le pain eftant fait de plufieurs grains de bled, & le vin de plufieurs grains de raifin.* Leon IX. aprés avoir condamné Berenger en deux conciles, écrivant l'an 1053. contre Michel Cerularius, appelle fimplement le facrement de l'Euchariftie la commemoration de la paffion de JESUS-CHRIST: *Tu chariffime nobis Antiftes Conftantinopolitane, túque Leo Acridane, dicimini Apoftolicam & latinam Ecclefiam nec auditam, nec convictam palam damnaffe, pro eo maximè quod de azimis audeat commemorationem Dominicæ paffionis celebrare.* Le mefme Leon IX. dit en une autre lettre en parlant des Grecs: *Violenter adftruere conantur fermentatum panem fuiffe, quo Dominus Apoftolis fuis corporis fui myfterium in Cœna commendavit.* Que ne diroient point les Miniftres s'ils trouvoient ces paroles dans un autre auteur que dans le condamnateur de Berenger? Et Eugene IV. que l'on ne foupçonnera pas de

n'avoir pas cru la Tranſſubſtanciation, & qui l'enſeigne ſi formellement dans l'inſtruction aux Armeniens, ne laiſſe pas de dire dans cette meſme inſtruction apres Alexandre V. *que l'on n'offre dans l'oblation qui ſe fait en la Meſſe que du pain & du vin meſlé d'eau, parceque cela convient pour ſignifier l'effet de ce Sacrement, qui eſt l'union du peuple avec* JESUS-CHRIST.

Que l'Auteur apprenne donc que ce n'eſt là que le langage ordinaire de tous les catholiques, auquel la nature & l'uſage les conduit, parceque le pain & le vin ſont la matiere du ſacrement, que c'eſt du pain & du vin que le ſacrement eſt fait, & que lors meſme que le pain & le vin ſont reellement changez au corps & au ſang de JESUS CHRIST, il reſte encore l'apparence de pain & de vin, & ainſy les eſpeces en peuvent retenir le nom. Mais comme ces expreſſions ſi naturelles ne les empeſchent pas de croire le changement veritable du pain & du vin au corps & au ſang de JESUS-CHRIST, elles ne ſont pas auſſy des preuves que Valfridus ne l'ait pas

cru; & en effet il en parle dans le mesme livre en ces termes si precis que nous avons rapportez dans le premier traitté : *Puisque le Fils de Dieu nous assure que sa chair est vraiment viande, & son sang vraiment breuvage, il faut entendre que ces mysteres de nostre redemption, c'estadire l'Eucharistie, sont veritablement le corps & le sang du Seigneur, & croire en mesme temps qu'ils sont des gages de l'union parfaite que nous avons déja en esperance avec nostre Chef, & que nous aurons quelque jour actuellement avec luy.*

Mais voyons si l'Auteur sera plus heureux sur le sujet de Flore.

Secondement, dit-il, *je remets Flore pour les mesmes raisons qui l'ont fait casser. L'oblation*, dit-il, *quoyque prise des simples fruits de la terre, est faite non pas pour les fideles, comme tourne l'Auteur, mais aux fideles, le corps & le sang du Fils unique de Dieu, par la vertu ineffable de la benediction divine. Car qui ne voit que ces mots, aux fideles, sont ruineux à la Transsubstantiation.*

Il seroit bon de parler un peu moins

fierement quand on n'a que des choses si foibles à dire. Tout le monde sçait que les Catecumenes n'estoient pas admis à la participation de l'Eucharistie, & que c'estoit pour cette raison qu'on divisoit la messe en plusieurs parties, dont la premiere s'appelloit la messe des Catecumenes. Qui peut donc trouver étrange, que Flore dise que le pain est fait aux fidelles, ou pour les fidelles (car cela est fort indifferent) le corps & le sang de JESUS-CHRIST ; puisqu'il n'y avoit que les fidelles qui y participassent, & qu'il n'estoit donné qu'aux fidelles ? Qu'y a-t-il en cela de *ruineux à la Transsubstantiation* ? & qu'y a-t-il au contraire dans ces paroles qui n'établisse la Transsubstantiation ? puisque le pain ne peut estre fait le corps de JESUS-CHRIST, qu'en cessant d'estre pain, ce qu'on appelle Transsubstantiation, & que cette vertu ineffable de la benediction divine, à laquelle Flore rapporte cét effet, marque une operation réelle & veritable, & non un simple changement de signification & de figure, pour lequel il n'est

besoin d'aucune vertu, & beaucoup moins d'une vertu ineffable.

Pour Loup Abbé de Ferriere, l'Auteur ne rapporte rien autre chose pour le rendre adversaire de Paschase, sinon qu'il a loüé Heribald, d'où il conclut qu'il ne doit pas estre banny de la societé des autres. Mais il devoit se souvenir qu'Aubertin dont il tire cette preuve, remarque luy-mesme un peu auparavant, qu'Hincmar a loüé aussy Heribald apres sa mort; & cependant il traite Hincmar de novateur, & reconnoist qu'il enseigne la doctrine de la presence reelle, & qu'il condamne dans Jean Erigene l'opinion de ceux qui disent, que les sacremens de l'autel ne sont pas le vray corps & le vray sang du Seigneur, mais seulement la memoire du corps & du sang, comme une nouveauté contraire à la foy de l'Eglise catholique, ainsi que nous avons veu cy-dessus.

Aub. p. 903.

Qu'il comprenne donc par cét exemple ce que le bon sens luy devoit avoir suggeré, que l'on ne doit pas conclure que ceux qui ont donné des

loüanges aux perſonnes, ayent approuvé tous les ſentimens, & tous les écrits de ceux à qui ils ont donné ces loüanges; parcequ'il ſe peut faire qu'ils ne les ayent pas connus, ou qu'ils n'y ayent pas fait attention. C'eſt ce que le Pape Pelage II. remarque touchant les loüanges qui ont eſté données à Origene par pluſieurs Peres, & ce que l'on peut répondre aux eloges que Theodore de Mopſueſte a receus des plus grands hommes de ſon temps.

Il n'en eſt pas demeſme quand un auteur approuve en particulier quelque écrit d'un autre. Car cette approbation donne lieu de croire qu'il en approuve les ſentimens, à moins qu'il ne paroiſſe par d'autres preuves qu'il l'ait expliqué en un bon ſens; comme il paroiſt que Triteme a pris l'écrit de Bertram en un ſens catholique par les loüanges qu'il donne aux livres de Lanfranc & de Guitmond, qui ſont formellement & clairement oppoſez au mauvais ſens que l'on pourroit prendre dans Bertram.

L'Auteur rétablit enſuitte Chriſtian

Drutmar sur un passage qu'il en rapporte en ces termes : *Le Seigneur a donné à ses Disciples le sacrement de son corps & de son sang, pour la remission des pechez, & pour l'entretien de la charité.* Cela ne contient encore rien de favorable pour luy, & tous les catholiques parlent de la sorte. Il ajoûte : *afin que conservant le souvenir de cette action, ils fissent toujours en figure ce qu'il devoit accomplir pour eux.* Tout le monde sçait que l'Eucharistie est la figure & la representation de la Passion : ainsy cela est vray à la lettre dans le sentiment des catholiques ? mais neanmoins la traduction n'est pas juste ; car il y a dans le latin, *ut memores illius facti semper hoc in figura facerent, quæ pro eis erat acturus non obliviscerentur.* Ce qui est visiblement corrompu & defectueux. Et c'est pourquoy l'Auteur en a eclipsé ces paroles, *non obliviscerentur*, qui ne paroissent pas dans sa traduction : de sorte qu'il est bien étrange qu'il pretende tirer avantage d'un lieu corrompu, & qui tout corrompu qu'il est, ne dit rien qui le favorise.

Il rapporte ensuite ces paroles qui n'ont point de liaison avec ce qui precede : *Cecy est mon corps, c'est à dire, en ce sacrement.* En quoy il témoigne tres-peu de sincerité. Car il ne peut pas ignorer que Sixte de Sienne, le Cardinal du Perron aprés luy, & plusieurs autres, n'ayent accusé les Protestans d'avoir corrompu cet endroit de Drutmar, l'exemplaire manuscrit qui s'en trouve dans la Bibliotheque des Cordeliers de Lyon, portant expressément ces paroles : *Hoc est corpus meum, hoc est in sacramento verè subsistens.* Je sçay qu'Aubertin tasche de rejetter ce soupçon, en disant que peutestre Sixte de Sienne a menti. Mais lorsqu'un homme cite un manuscrit qu'il est permis à tout le monde de consulter, c'est se rendre ridicule que de pretendre le refuter, en disant en l'air qu'il a peutestre menti. Il ajoute qu'un Imprimeur catholique avoit fait imprimer Drutmar en la mesme sorte avant qu'il eust esté publié par Secerius Lutherien. Cela peut servir à justifier le Lutherien de falsification

& d'impoſture, mais on ne montre pas par là que le lieu en ſoy ne ſoit pas corrompu, eſtant bien plus facile à des copiſtes de retrancher que d'ajouter, & n'y ayant guere d'apparence qu'on ſe ſoit amuſé à ajouter des mots dans un auteur auſſy peu celebre que Drutmar.

Quoyqu'il en ſoit, ce n'eſt pas agir ſincerement, que de rapporter un paſſage de cette ſorte, ſur lequel il y a tant de conteſtation, ſans avertir qu'il eſt conteſté. Et d'ailleurs l'Auteur n'en ſçauroit tirer aucun avantage, quand Drutmar l'auroit écrit en la maniere qu'il le rapporte, eſtant certain que le corps de JESUS-CHRIST n'eſt pas découvert & viſible dans l'Euchariſtie, mais qu'il y eſt en ſacrement, c'eſt-adire couvert du voile & du ſigne du ſacrement.

Ce que l'Auteur ajoûte de Drutmar, ne contient que les raiſons pourquoy JESUS-CHRIST a choiſi le pain & le vin pour en faire la matiere de l'Euchariſtie, qui ſont le rapport qu'ils ont avec les effets de ce ſacrement: ce qui eſt ſi commun dans tous les

livres des catholiques, que c'eſt ſe mocquer du monde, de s'en ſervir pour montrer qu'un auteur n'eſt pas de leur ſentiment.

C'eſt à quoy ſe reduiſent toutes les preuves que l'auteur apporte, pour remettre ces quatre auteurs au nombre des adverſaires de Paſchaſe; & je penſe qu'il demeurera convaincu qu'il n'y euſt jamais rien de moins ſolide. Mais il eſt neantmoins encore plus inexcuſable en ce que pour groſſir le nombre des adverſaires de Paſchaſe, il dit froidement qu'on doit y joindre encore Frudegarde, & Remy d'Auxerre.

Ce n'eſt pas qu'il n'emprunte encore cela d'Aubertin, auſſy bien que tout le reſte; mais une perſonne judicieuſe devoit avoir reconnu que ce que dit Aubertin ſur le ſujet de l'un & de l'autre eſt ſi peu raiſonnable, qu'il n'eſtoit pas de la prudence de donner lieu de l'examiner. Car pour Frudegarde il n'a point d'autre raiſon de le conter entre les adverſaires de Paſchaſe, ſinon qu'il ſe trouve qu'il avoit conſulté Paſchaſe ſur un paſſage de

S. Augustin, qui avoit fait naistre dans son esprit quelque doute touchant ce mystere : *Dicis te anteà credidisse*, dit Paschase à Frudegarde ; *sed profiteris quod in libro de doctrina christiana beati Augustini legisti quod typica sit locutio : quod si figurata locutio est, & schema potiùs quàm veritas, nescio, inquis, qualiter illud sumere debeam.* Voila tout le fondement d'Aubertin. Un jeune homme écrit à Paschase comme à son maistre, il luy demande lumiere sur une difficulté qui le troubloit ; il luy témoigne qu'il a toujours cru la presence reelle, ce qui marque que c'estoit la doctrine commune de l'Eglise de son temps, & celle que l'on apprenoit aux enfans ; il luy declare qu'il a esté emeu, non par l'instruction de ses pasteurs, ni par des personnes qui enseignassent publiquement une doctrine contraire à celle de la presence reelle, mais par un passage de S. Augustin ; il en demande l'eclaircissement à Paschase, comme à un des plus sçavans hommes de son temps : il luy propose

cette difficulté, non par maniere de dispute, & comme soutenant une opinion contraire à la sienne, mais pour recevoir ses instructions, & se soumettre à ses lumieres; & enfin il ne conclut pas de ce passage de S. Augustin qui le troubloit, qu'il voulut changer de creance, mais seulement qu'il ne sçavoit en quel sens prendre ce passage de S. Augustin, ni comment l'accorder avec la doctrine de l'Eglise de son temps, *nescio qualiter illud sumere debeam*. Et de là Aubertin conclut que Frudegarde contredit directement Paschase, & qu'il le faut ajoûter au nombre de ses adversaires. De sorte que selon cette maniere de raisonner, il faudra dire que les Professeurs en theologie ont autant d'adversaires qu'ils ont d'écoliers; parce qu'il n'y en a point qui ne leur demande instruction sur quelques difficultez. En verité je suis fâché que l'Auteur ait suivi ces bassesses d'Aubertin: le commencement de son écrit sembloit promettre quelque chose de plus raisonnable & de plus judicieux.

Y eut-il aussy jamais rien de plus étrange, que de nous dire, comme fait l'Auteur aprés Aubertin, qu'il faut conter Remy d'Auxerre entre les adversaires de Paschase, c'estadire entre les ennemis de la presence reelle? luy qui parle ainsy dans les passages mesmes qu'Aubertin en cite de l'exposition qu'il a faite du Canon. *Ce sacrement est mangé & beu tous les jours dans la verité, & neanmoins il demeure vivant & sans corruption; parceque c'est un mystere dans lequel on voit une chose, & on en comprend une autre. Ce qui se voit, à l'apparence de corps: ce qui se conçoit, produit un fruit spirituel. Mais puisqu'un mystere est ce qui signifie une autre chose, s'il est vray que c'est le cors de* JESUS-CHRIST *dans la verité, pourquoy l'appelle-t-on mystere? C'est qu'aprés la consecration il paroist une autre chose: car il paroist du pain & du vin; mais c'est dans la verité le corps & le sang de* JESUS-CHRIST. *Car Dieu s'accommodant à nostre infirmité, voyant que nous n'avons pas accoustumé de manger de la chair crue, & de boire du sang, a voulu que les dons demeu-*

rassent

rassent dans leur premiere forme, quoyqu'ils soient dans la verité le corps & le sang de JESUS-CHRIST. Et dans le Commentaire de la premiere Epitre aux Corinthiens, sur ces paroles, *Le pain que nous rompons à l'autel, n'est-ce pas la participation du corps du Seigneur? Le pain,* dit-il, *est premierement consacré & beni par les Prestres & par le S. Esprit, & ensuite il est rompu. Et quoyqu'alors il paroisse pain, neanmoins c'est dans la verité le corps de* JESUS-CHRIST; *& quiconque mange de ce pain, mange le corps de* JESUS-CHRIST; *parceque nous ne sommes tous qu'un mesme pain de* JESUS-CHRIST, *& un mesme corps, nous qui mangeons ce pain selon la parole de l'Apostre. La chair que le Verbe a prise dans le ventre de la Vierge en l'unité de sa personne, & le pain qui est consacré dans l'Eglise, ne sont qu'un mesme corps de* JESUS-CHRIST. *Car comme cette chair est le corps de Christ, de mesme ce pain passe au corps de Christ; & ce ne sont pas deux corps, mais un mesme corps.* Ce qu'il exprime encore plus fortement dans l'exposition du

Canon. *Comme la divinité du Verbe est une, quoyqu'elle remplisse tout le monde; demesme quoyque ce corps soit consacré en plusieurs lieux, & en une infinité de jours differens, ce ne sont pas neanmoins plusieurs corps de Christ, ny plusieurs sangs; mais un mesme corps, & un mesme sang, que celuy qu'il a pris dans le ventre de la Vierge, & qu'il a donné à ses Apostres... C'estpourquoy il faut remarquer, que soit qu'on en prenne plus, soit qu'on en prenne moins, tous reçoivent egalement le corps de* JESUS-CHRIST *tout entier*, OMNES *tamen corpus Christi intergerrimè sumunt.*

Tout le fondement d'Aubertin pour détruire la clarté de ces passages, est que cet auteur use de ces termes en expliquant la maniere dont le pain est fait le corps de JESUS-CHRIST : *Divinitas enim replet illud, quod & conjungit: & facit ut sicut ipsa una est, ita conjungatur corpori Christi, & unum ejus corpus sit in veritate.* D'où il conclut que cet auteur ne veut pas que le pain devienne le corps de JESUS-CHRIST par changement, mais seulement par l'habitation de la divinité.

Mais c'eſt attribuer ſans fondement à un auteur judicieux une imagination ridicule. Car l'habitation de la divinité dans le pain, quand meſme elle ſeroit hypoſtatique, peut bien rendre la matiere du ſacrement le pain & le vin de Dieu; mais elle ne peut le rendre le corps & le ſang de JESUS-CHRIST, que par un veritable changement, comme l'habitation de la divinité dans le corps de JESUS-CHRIST, ne le rend pas l'ame de JESUS-CHRIST, & ne fait pas que cette propoſition ſoit veritable : Le corps de JESUS-CHRIST eſt l'ame de JESUS-CHRIST.

H. Remy nous aſſure que par la conſecration le pain eſt tellement fait le corps de JESUS-CHRIST, que ce ne ſont pas deux corps, mais un meſme corps. Or cette union de la divinité avec le pain ne peut faire cet effet. Car comme l'union de la divinité avec chacun des bras du corps de JESUS-CHRIST, ou avec chacun des pieds de JESUS-CHRIST, ne faiſoit pas que ces deux bras ne fuſſent qu'un bras, & ces deux pieds ne fuſſent qu'un pied; de meſme

l'union de la divinité avec deux corps differens, ne feroit pas que ces deux corps ne fussent qu'un corps.

III. Elle ne suffiroit pas mesme pour faire que le pain fust reellement uni au corps de JESUS-CHRIST. Car l'union de la divinité avec le corps & l'ame de JESUS-CHRIST dans les trois jours du sepulchre, ne faisoit pas que l'ame fust unie au corps durant ces trois jours.

IV. Au lieu que Remy assure qu'il n'y a point plusieurs corps de JESUS-CHRIST, ny plusieurs calices. *Licet multis locis, & innumerabilibus diebus illud corpus consecretur, non sunt tamen multa corpora Christi, neque multi calices.* Il s'ensuivroit de cette union chimerique que Dieu auroit autant de corps, qu'il seroit uni à de pains differens, puisque chaque pain demeureroit en sa propre nature.

V. Au lieu qu'il dit que tous les chrestiens prennent le corps de JESUS-CHRIST tout entier, quelque petite que soit la partie de l'Eucharistie qu'ils reçoivent. *Sive plus sive minus quis inde percipiat, omnes æqualiter cor-*

pus Christi integerrimè sumunt. Il s'ensuivroit au contraire que nul ne prendroit le corps de JESUS-CHRIST tout entier, & qu'on en prendroit davantage plus on prendroit de la matiere du sacrement. Car comme chaque partie du corps naturel de JESUS-CHRIST n'est pas tout son corps, y ayant encore d'autres parties qui sont animées par son ame, & unies à sa divinité; ainsy chaque pain uni à la divinité, ne seroit pas tout le corps de Dieu, qui comprendroit en ce cas, outre le corps naturel de JESUS-CHRIST, l'assemblage de tous ces pains differens ausquels la divinité seroit unie, comme le corps naturel comprend l'assemblage de tous les membres ausquels l'ame est unie; de sorte que qui prendroit plus de pain consacré, prendroit une plus grande partie du corps de JESUS-CHRIST.

Cette union de la divinité avec le pain n'est donc digne que de l'imagination d'Aubertin, qui aime mieux dire au hazard tout ce qui luy vient en l'esprit, que de reconnoistre qu'aucun ancien auteur enseigne la pre-

ſence reelle. Et certainement ces paroles de Remy ſur leſquelles il ſe fonde ne le portoient point à une penſée ſi peu vray-ſemblable. Car cet auteur dit bien que la divinité remplit ce pain, & qu'elle le joint au corps de JESUS-CHRIST; mais il ne dit pas qu'elle l'y joigne en le laiſſant ſubſiſter en la nature de pain. Il marque au contraire que c'eſt en le changeant & en faiſant qu'il ne ſoit plus pain, mais le corps veritable & naturel de JESUS-CHRIST. *Iſte panis*, dit-il, *tranſit in corpus Chriſti. Videtur quidem panis & vinum, ſed in veritate corpus eſt Chriſti.* La divinité remplit donc le pain ſelon cet auteur; mais elle le remplit d'une maniere efficace; elle le change en le rempliſſant; elle le fait paſſer à la nature du corps de JESUS-CHRIST; elle fait qu'il ceſſe d'eſtre pain, quoyqu'il le paroiſſe; elle le rend corps de JESUS-CHRIST dans la verité. C'eſt ainſy qu'elle l'unit au corps en faiſant qu'il n'y ait plus de pain, quoyque l'apparence en demeure, & que ce qui eſt conceu ſous cette apparence, ſoit veritablement le corps

mesme de Jesus-Christ. *Videtur quidem panis & vinum, sed in veritate corpus Christi est & sanguis..... Facit ut pristina remaneant forma illa duo munera, etsi in veritate corpus Christi & sanguis sunt.*

Chapitre III.

Examen de ce que dit l'Auteur de la Réponse sur le sujet de Iean Scot.

Enfin pour un dernier exemple du peu de justesse des raisonnemens de l'Auteur en cette III. partie, il nous permettra de rapporter encore ce qu'il dit de Jean Scot, appellé Erigene, dont il parle ainsy : *L'Auteur du Traitté dit que Iean Erigene estoit un broüillon, un ignorant, un homme rempli d'erreurs, dont le livre fut brûlé dans un concile tenu prés de deux cens ans aprés luy,.... Mais nous pouvons sçavoir en quelle estime il fut durant sa vie, & aprés sa mort par beaucoup de choses : premierement par l'honneur qu'il eut d'estre precepteur de Charles le Chauve, marque qu'il estoit en*

reputation d'homme ſçavant. Secondement il écrivit de l'Euchariſtie par le commandement de Charles, auſſy bien que Bertram. De plus la reputation de ſon ſçavoir le fit appeller par Alfride Roy d'Angleterre. Enfin tous les hiſtoriens luy rendent témoignage d'avoir eſté perſonnage de grand eſprit, & de grande eloquence, docteur conſommé en toute literature, Preſtre, & Moine tres ſaint, Abbé d'un monaſtere de fondation royale. Ils diſent meſme que l'on vit une lumiere miraculeuſe ſur le lieu où il avoit eſté tué. Ce qui obligea les Moines de le tranſporter dans la grande egliſe, & de luy faire un honorable tombeau auprés de l'autel avec cette epitaphe : CY GIST JEAN, *le ſaint Philoſophe, qui en ſa vie fuſt enrichi d'une merveilleuſe doctrine, & qui enfin eut l'honneur de monter par le martyre au royaume de Chriſt. Voila ce broüillon, cet ignorant, & cet homme rempli d'erreurs.*

Il ſemble en entendant ce diſcours que ce ſoit l'Auteur du Traité qui ait donné ces epithetes à ce Jean Scot. Mais on ſera bien étonné quand on

prendra la peine de le lire, & que l'on verra que ce n'est pas luy qui les luy donne, mais la plus sçavante Eglise de France qui estoit alors celle de Lyon, laquelle il cite expressément, & qui parle ainsy d'Amalarius, & de Jean Scot : *Multum molestè & dolenter accipimus, ut ecclesiastici & prudentes viri Amalarium de fidei ratione consulerent, qui & verbis & libris, suis mendaciis, & erroribus, & phantasticis atque hæreticis disputationibus plenis, omnes pene apud Franciam Ecclesias, & nonnullas etiam aliarum regionum, quantum in se fuit, infecit, atque corrupit; ut non tam ipse de fide interrogari, quàm omnia scripta ejus saltem post mortem debuerint igne consumi. Et quod majoris est ignominiæ atque opprobrij, Scotum illum ad scribendum compellerent, qui sicut ex ejus scriptis verissimè comperimus, nec ipsa verba Scripturarum adhuc habet cognita, & ita quibusdam phantasticis adinventionibus & erroribus plenus est, ut non solùm de fidei veritate nullatenus sit consulendus, sed etiam cum ipsis omni irrisione dignis scriptis suis, nisi*

lib. de trib. Ep. Ep. 2. c. 10.

corrigere & emendare festinet, vel sicut demens sit miserandus, vel sicut hæreticus sit anathematizandus.

Flore sçavant Diacre de la mesme Eglise, ne le traitte pas plus favorablement, & il l'appelle dés le commencement de son écrit un causeur & un étourdy: *Venerunt ad nos cujusdam vaniloqui & garruli hominis scripta.* Et il le convainc dans tout son ouvrage d'ignorance & d'erreurs, aussy bien que Prudence Evesque de Troyes, qui a refuté au long ses dixneuf chapitres que le Concile de Valence condamna en ces termes: *Sed & alia novemdecim syllogismis ineptissimè conclusa, & licet jactetur, nullâ sæculari literaturâ nitentia; in*
c. 4. *quibus commentum diaboli potiùs quàm argumentum aliquod fidei deprehenditur, à pio auditu fidelium penitus*
& 6 *explodimus...... Ineptas autem quæstiunculas, & aniles pene fabulas, Scotorumque pultes, puritati fidei nauseam inferentes quæ periculosissimis & gravissimis temporibus, ad cumulum laborum nostrorum, usque ad scissionem charitatis miserabiliter & lachrima-*

biliter succreverunt, ne mentes christianæ inde corrumpantur, & excidant à simplicitate fidei quæ est in Christo Iesu, penitus respuimus, & ut fraterna charitas, cavendo à talibus, auditum castiget, Christi amore monemus.

On voit la mesme censure dans le Concile de Langres *c. 4.*

Enfin le Pape Nicolas I. en parlant de la traduction qu'il avoit faite des livres de S. Denys, declare expressément que ce Scot estoit un homme suspect d'erreurs.

Voila ce qu'on avoit en veüe en parlant de Jean Scot, comme on a fait. Et la sincerité obligeoit l'Auteur de la Réponse de ne le pas dissimuler.

Cela devoit suffire pour luy faire juger à luy mesme combien on doit avoir peu d'égard à l'estime que Charles le Chauve, & un Roy d'Angleterre ont pu faire de Jean Erigene, & aux loüanges que quelques historiens luy ont données. Car si elles estoient suffisantes pour le justifier des erreurs qu'on luy impute touchant l'Eucharistie, elles le justifieroient aussy de celles qu'on luy im-

pute touchant la grace. Que si l'Auteur reconnoist sans doute que c'est avec grande raison que l'Eglise de Lyon, le Concile de Valence, & celuy de Langres ont condamné ses erreurs touchant la grace, qu'il reconnoisse aussy par cet exemple que les Roys peuvent estimer, & que les historiens peuvent loüer des hommes remplis d'erreurs.

Qui ne sçait que la pluspart du monde, & principalement les grands ne jugent des hommes que par l'exterieur & par le dehors; & que pourveu qu'une personne ait quelque facilité de parler? qu'il fasse paroistre une science meslée, comme estoit celle de Jean Erigene, qui avoit beaucoup voyagé, qui sçavoit diverses langues, & qui estoit philosophe, qualité rare en ce temps là, il ne manque jamais d'attirer l'estime de plusieurs personnes? Mais ce n'est pas sur cette reputation populaire qu'il faut fonder le jugement qu'on doit porter de la doctrine d'un auteur. Et un homme judicieux s'arrestera toujours beaucoup davantage au témoignage

d'une sçavante Eglise & de deux Conciles composez des plus grands Evesques de ce siecle, qu'à l'estime de quelques grands, à la credulité de quelques Religieux, & au rapport de quelques historiens d'Angleterre, qui ne connoissoient pas ce Scot, comme on le connoissoit en France.

Enfin c'est en vain que l'on pretend que nous devons nous en rapporter à des historiens étrangers, puisque nous en pouvons juger par nous-mesmes, & par la lecture des livres que nous avons encore de luy. Or il n'y a personne qui ne soit obligé de reconnoistre en les lisant, que c'estoit un homme qui suivoit plus ses raisonnemens, que la lumiere de la tradition de l'Eglise, & qui faisant profession d'expliquer la theologie par la philosophie, estoit aussy mauvais philosophe, qu'ignorant theologien; de sorte que c'est avec raison que le Concile de Langres luy oste l'une & l'autre de ces qualitez.

Il n'en faut point d'autre preuve que le commencement & la fin de son livre, & je croy qu'il est bon de

les rapporter icy, afin que tout le monde puiſſe juger du caractere de cet eſprit, & de la juſtice des loüanges que les Miniſtres luy donnent.

Le premier chapitre de ſon livre porte ce titre : *Quadruvio regularum totius philoſophiæ, quatuor omnem quæſtionem ſolvi.* C'eſtadire que toute queſtion ſe doit reſoudre par le quaternaire des quatres regles de la philoſophie.

Il le commence par l'établiſſement de ce principe, que la philoſophie & la religion ſont la meſme choſe, & que la philoſophie ayant quatre parties, la diviſive, la definitive, la demonſtrative, la reſolutive, dont il rapporte les mots grecs & les definitions, C'eſt par là qu'il entreprend de trouver la verité du myſtere de la predeſtination. On peut juger ce que l'on devoit attendre de ce ridicule commencement, & l'on n'y eſt pas trompé. Ce ne ſont qu'argumens en forme, que dilemmes, que ſyllogiſmes conjonctifs, qui ne ſont ordinairement que de fauſſes ſubtilitez, ou de veritables erreurs. Enfin il conclut

son ouvrage par une speculation qui contient tout le XIX. chapitre, & qui merite bien d'estre sçeüe.

Cet homme estoit si plein de la philosophie d'Aristote, & de la doctrine des quatre elemens, que pour la consacrer en quelque sorte, il en a voulu bastir l'enfer & le paradis.

Il dit donc que les demons avant leur peché estant dans l'element du feu, ils en avoient esté chassez acause de leur peché, & que l'on leur avoit fait un corps d'air malgré qu'ils en eussent, afin qu'ils y souffrissent le supplice de leur orgueil. Qu'ainsy l'element du feu est le lieu des bienheureux, soit Anges, soit hommes; & que l'air qui est proche du feu sera celuy des diables & des damnez.

Que les eleus en ressuscitant auront des corps de feu, afin de vivre dans le feu, & que les damnez auront des corps d'air, afin de pouvoir estre tourmentez par le feu qui est au dessus d'eux.

Que la joye de ces natures qui seront en l'element du feu, consiste en ce que cet element domine & presse

ce qui eſt au deſſous, & le veut attirer à ſoy ; au lieu que le ſupplice de ceux qui ſeront au deſſous, ſera d'eſtre dominez, preſſez, & brûlez par l'element ſuperieur.

Que neanmoins les corps & des damnez & des éleus ſeront éclatans pour l'ornement de l'univers, *ita videlicet quod idem ille ignis omnibus corporibus fiat gloria, quod damnandis animabus extrinſecùs cumulabitur pœna.*

Voila ce grand perſonnage, & cet homme conſommé en toute ſorte de litterature, comme l'appelle l'Auteur de la Réponſe. Voila quel eſtoit le caractere de ce precurſeur des Sacramentaires. Que l'on juge aprés cela s'ils ont beaucoup de ſujet de s'en glorifier, & s'il y eut jamais un homme plus propre pour attaquer le myſtere de la foy, comme l'appelle l'Egliſe, que celuy qui faiſant profeſſion de ne s'appuyer que ſur la philoſophie humaine, faiſoit un ſi mauvais uſage de ſa raiſon.

CHAPITRE IV.

Examen de ce que l'Auteur dit touchant le conciliabule des Iconoclaſtes, & le ſecond Concile de Nicée.

CEs exemples que je viens de rapporter ne ſont que pour donner une idée generale du peu de juſteſſe de l'Auteur dans les raiſonnemens & dans les preuves qu'il employe en cette III. partie. Mais pour le ſatisfaire pleinement, il eſt neceſſaire d'examiner en particulier les points principaux qu'il entreprend de traitter, & dans leſquels il s'imagine avoir refuté l'écrit de l'Euchariſtie, qui fait le ſujet de ce different.

On les peut reduire à quatre, dont le premier conſiſte en ce qu'il dit touchant le conciliabule des Iconoclaſtes, & le Concile de Nicée en Bithynie. Le 2. en ce qu'il dit du livre de Ratramnus ou Bertram. Le 3. en ce qu'il avance touchant le x. ſiecle. Et le 4. en ce qu'il dit touchant l'opinion des Grecs modernes, & des autres Com-

munions separées de l'Eglise depuis un long temps.

Je commence par le Concile de Constantinople contre les images, & celuy de Nicée en Bithynie pour les images, en laissant ce qui regarde Anastase Sinaïte, & saint Jean Damascene, dont l'Auteur parle auparavant, parce qu'il n'a pas seulement songé à répondre à ce qu'on en avoit dit dans le premier traité, & qu'il s'est contenté de repeter ce que l'on croyoit y avoir suffisamment refuté. Mais pour le Concile de Constantinople & le second de Nicée, il pretend en tirer de grands avantages. Il releve extraordinairement le premier, & il condamne tres aigrement le second. Il dit de celuy de Constantinople, que c'estoit *trois cens trente-huit Evesques, c'est-à-dire la plus pure & la plus éclatante partie de l'Eglise, & un plus grand nombre qu'il n'y en eut au Concile de Nicée: Qu'il s'explique si clairement en faveur de la doctrine de Calvin, que Calvin mesme ne pourroit rien dire de plus formel: Que c'est par hazard, & par rencontre qu'ils*

parlent de l'Eucharistie, circonstance que l'Auteur trouve fort considerable. Et quant au II. Concile de Nicée, il soutient *qu'on ne le peut excuser d'imprudence, d'aveuglement, & de passion.* Mais ce qu'il y a de remarquable est, que quoyqu'il donne toutes les loüanges qu'il peut à ce conciliabule de Constantinople, en dissimulant tous les justes reproches qu'on peut faire contre, comme qu'il n'y avoit aucun des Patriarches qui y assistast, & qu'il estoit visiblement dominé par un Empereur passionné & violent; & quoyqu'il cache tout ce que l'on peut dire à l'avantage du II. Concile de Nicée, où tous les Patriarches assistoient, où le Pape presidoit par ses Legats, & qui se tenoit sous l'autorité d'un Empereur equitable & moderé; il demeure neanmoins d'accord que bien que les expressions de ces deux Conciles sur l'Eucharistie soient differentes, ils estoient dans les mesmes sentimens en ce qui regarde le fond, comme il paroist en ce que le Concile de Nicée reprenant les expressions des Iconoclastes, leur

rend neanmoins témoignage qu'aprés avoir mal parlé, ils revenoient dans la ſuite à la verité. Et en effet il eſt entierement hors d'apparence que dans l'eſpace de trente ans qui ſe ſont paſſez entre ces deux Conciles, toute l'Egliſe d'orient euſt changé de foy ſur la matiere de l'Euchariſtie, ſans que perſonne ſe fuſt apperceu de ce changement, ny que l'on euſt veu naiſtre aucune conteſtation ſur ce point, en meſme temps que l'on excitoit tant de trouble ſur la diſpute des images, qui eſtoit infiniment plus legere.

Il faut donc ſuppoſer comme un principe conſtant, que ces deux Conciles n'ont eu qu'une meſme doctrine dans le fond ſur le ſujet de l'Euchariſtie, c'eſtadire ou qu'ils ont cru tous deux la preſence reelle, ou qu'ils ont cru tous deux l'abſence reelle. Il s'agit ſeulement de ſçavoir laquelle des deux creances on leur doit attribuer à tous deux egalement. Les Calviniſtes tirent à eux le concile des Iconoclaſtes, & par ce concile ils pretendent expliquer celuy de Nicée.

Les Catholiques ſoutiennent au contraire que le II. Concile de Nicée eſt clairement pour eux, & que l'on s'en doit ſervir pour expliquer celuy des Iconoclaſtes. C'eſt le ſujet de ce different dans lequel je ne voy pas qu'un homme de bon ſens puiſſe raiſonnablement heſiter touchant le party auquel la verité l'oblige de ſe ranger. C'eſt ce qui paroiſtra par les conſiderations ſuivantes.

1. Le concile des Iconoclaſtes ne parle de l'Euchariſtie que par rencontre,& pour un autre deſſein; c'eſt-adire qu'il n'a pas eu pour but de dire tout ce que l'on doit croire de l'Euchariſtie, mais d'en tirer ſeulement un argument contre les images. Et quand on ne parle des myſteres qu'en cette maniere, chacun ſçait que l'on n'eſt obligé d'en dire que ce qui ſert au ſujet que l'on traitte. Or l'Euchariſtie ayant deux qualitez ſelon la doctrine des catholiques; l'une qu'elle eſt l'image de JESUS-CHRIST ſelon ſa partie exterieure & ſenſible, & moins principale; l'autre, qu'elle eſt JESUS-CHRIST

mesme dans sa partie principale, mais invisible, il est certain qu'il n'y avoit que la premiere qualité d'image qui favorisast, non en verité, mais en apparence, la pretention des Iconoclastes, & qui leur donnast sujet de dire comme ils faisoient, *que* JESUS-CHRIST *n'avoit point choisi d'autre image sous le ciel que celle du pain & du vin, pour exprimer son Incarnation, d'où* ils concluoient que toutes les autres estoient illicites.

Il n'y auroit donc pas sujet de s'étonner quand ils n'auroient point parlé de la seconde, qui est d'estre veritablement le corps mesme de JESUS-CHRIST; puisqu'elle ne servoit de rien à leur dessein. Cependant ils n'ont pas laissé de le faire, & ils nous disent expressément dans ce lieu mesme que les Calvinistes citent, *que* JESUS-CHRIST *avoit voulu que le pain de l'Eucharistie estant la veritable image de sa chair naturelle, fust fait son divin corps par l'avenement du S. Esprit.*

Il n'en est pas de mesme de cet ecrit contre les Iconoclastes qui fut leu dans la 6. session du II. Concile de

Nicée, on y reprend une expression defectueuse touchant l'Eucharistie, on la condamne dans un mauvais sens. On estoit donc obligé de parler precisément & exactement. Car jamais on ne s'eloigne davantage des metaphores, que lorsqu'on condamne les autres de s'estre servi de termes impropres & peu exacts. Et c'est dans cet esprit de simplicité eloigné de figures & de metaphores qu'il est dit dans cet ecrit, *que les dons sont appellez types avant que d'estre sanctifiez : mais qu'aprés la consecration ils sont appellez, ils sont en effet, & sont crus proprement le corps & le sang de* Iesus-Christ : *qu'ainsy ces ennemis des images avoient apporté pour les détruire l'exemple d'une image qui n'estoit point image, mais corps & sang.*

Il n'est pas question si le Diacre Epiphane, & les Evesques de ce II. Concile de Nicée, devant qui il paroit, avoient raison en ce qu'ils pretendoient que les dons n'avoient jamais esté appellez types, ou antitypes qu'avant la consecration, c'est une question de fait, dans laquelle ils

ont pu ſe tromper d'une erreur fort innocente, puiſqu'elle eſtoit fondée ſur le ſens populaire du mot d'image qui exclut la verité : ce qui leur faiſoit faire ce raiſonnement : *Si imago corporis eſt, non poteſt eſſe hoc divinum corpus.* Mais il s'agit de ce qu'ils ont cru de l'Euchariſtie. Or il faut renoncer à la raiſon pour douter qu'ils n'ayent cru ce qu'ils nous diſent ſi expreſſément, *que l'Euchariſtie n'eſt pas l'image de* JESUS-CHRIST, *mais ſon propre corps* : ce que l'on ne peut prendre en aucune ſorte, qu'au ſens que les catholiques le prennent.

2. Car il faut remarquer que le langage des hommes ſoufre bien que l'on détruiſe, & que l'on nie l'expreſſion figurée, pour affirmer l'expreſſion ſimple ; mais que c'eſt une extravagance ſans exemple, de nier l'expreſſion ſimple pour affirmer l'expreſſion figurée.

Par exemple, d'autant que la pierre du deſert n'eſtoit JESUS-CHRIST que par metaphore & par ſignification, & que toutes ces autres expreſſions ſont auſſy metaphoriques, les ſept

ſept vaches ſont les ſept années, le ſang eſt l'alliance, l'Agneau paſchal eſtoit JESUS-CHRIST; on peut bien dire, la pierre n'eſtoit pas JESUS-CHRIST, mais elle en eſtoit l'image; les vaches n'eſtoient pas des années; mais elles ſignifioient des années; le ſang n'eſtoit pas l'alliance proprement, mais il eſtoit la marque de l'alliance; l'Agneau paſchal n'eſtoit pas JESUS-CHRIST immolé, mais il en eſtoit la figure.

Mais il n'eſt jamais venu dans l'eſprit de perſonne de s'exprimer de la ſorte : La pierre ne ſignifioit pas JESUS-CHRIST, mais elle eſtoit JESUS-CHRIST: les vaches ne ſignifioient pas des années, mais elles eſtoient des années: le ſang n'eſtoit pas une marque d'alliance, mais c'eſtoit l'alliance meſme: l'Agneau paſchal n'eſtoit pas la figure de JESUS-CHRIST immolé ſur la croix, mais c'eſtoit JESUS-CHRIST meſme immolé ſur la croix.

Il n'y a donc point d'apparence que celuy qui compoſa ce traitté ait cru d'une part, que le pain & le vin ne fuſſent que la figure & la repreſenta-

tion du corps de JESUS-CHRIST, & non le corps mesme de JESUS-CHRIST; & que de l'autre pour sifier cette creance il ait dit que le pain & le vin n'estoient pas l'image de JESUS-CHRIST, mais qu'ils estoient proprement le corps & le sang de JESUS-CHRIST. Pour parler de cette sorte il faudroit avoir entierement perdu le sens.

3. Il n'y a rien dans le discours des Iconoclastes qui ne soit vray à la lettre selon l'opinion des catholiques; & tout ce qu'on y peut blâmer, est qu'il est susceptible d'un mauvais sens selon l'intelligence populaire du mot d'image, lequel neanmoins ces Evesques témoignent qu'ils n'ont point eu.

Ils appellent l'Eucharistie image, & cela est vray dans le sens naturel de ce mot, puisque comme dit Paschase, ce mystere est verité, & ne laisse pas d'estre figure. Ils disent que Dieu a choisi une image principale, sçavoir la substance du pain, & qu'il a commandé de l'offrir. Cela est encore vray, tant parcequ'on offre les dons avant qu'on les consacre, que parce-

que lors mesme qu'ils sont consacrez, ils retiennent avec raison le nom de la chose dont ils conservent la figure & la ressemblance.

Le premier auteur qui s'est servi du mot de Transsubstantiation, sçavoir Estienne Evesque d'Autun, dans le passage mesme où il s'en sert, ne laisse pas d'appeller l'Eucharistie oblation de pain & de vin: *Oblatio*, dit-il, *panis & vini transsubstantiatur in corpus & sanguinem Christi.* *De Sacramento Altaris, c.13.*

Il est donc certain que ce n'est en rien favoriser les Sacramentaires, que de dire simplement comme font ces Evesques, que JESUS-CHRIST a commandé qu'on offrist le pain & le vin, images de sa chair; & qu'il reste à sçavoir s'ils n'ont point cru que cette substance du pain & du vin, cette image de la chair naturelle, fust changée en son corps & en son sang. C'est en quoy consiste la question, & ces Evesques la decident, en reconnoissant, comme ils font plus bas, *que Dieu a voulu que le pain de l'Eucharistie estant l'image de sa chair naturelle, devint le divin corps, estant sanctifié par*

l'avenement du S. Esprit. Et ceux meſmes qui les combattent avoüent qu'ils l'ont decidée en cette maniere, & qu'ils ont reconnu que le pain eſtoit le corps meſme de JESUS-CHRIST.

Ainſi le ſens que les catholiques donnent à ce concile des Iconoclaſtes eſt conforme à leurs propres paroles. Et il eſt de plus appuyé du témoignage de celuy meſme qui les a combattus dans le II. Concile de Nicée.

4. Mais outre que le ſens que les Calviniſtes ſont obligez de donner aux paroles du II. Concile de Nicée, n'eſt tiré que de leur fantaiſie, il eſt de plus ſi contraire au ſens commun, qu'il eſt étrange qu'il ait pu venir dans l'eſprit d'aucun homme raiſonnable.

L'écrit leu dans la 6. action de ce Concile nous aſſure que le pain n'eſt *pas l'image du corps de* JESUS-CHRIST, *mais qu'il eſt appellé, qu'il eſt en effet, & qu'il eſt cru proprement le corps meſme de* JESUS-CHRIST ; *& que c'eſt à tort qu'on l'appelle image, puiſque c'eſt la chair & le ſang de* JESUS-CHRIST. Cela veut dire, dit l'Auteur de la Ré-

ponſe, que ce n'eſt pas une image vuide, puiſque l'ame en la prenant s'unit à JESUS-CHRIST comme à ſon objet, & JESUS-CHRIST s'unit à l'ame en agiſſant ſur elle. Mais en quelle langue a-t-il trouvé que ces mots, *ce n'eſt pas une image*, ſignifient ce n'eſt pas une image vuide? Où a-t-il trouvé que ceux-cy, *que le pain eſt appellé, eſt en effet, & eſt cru le corps de* JESUS-CHRIST, ſignifient que l'on penſe à JESUS-CHRIST en prenant le pain, & que JESUS-CHRIST agit ſur ceux qui le prennnent? Eſt-ce en cette maniere que l'on exprime cette penſée?

Cependant ces Meſſieurs les pretendus Reformez trouvent ces explications fort raiſonnables, & l'on ne s'en doit pas étonner. Ils ſe les rediſent perpetuellement à eux-meſmes & à force de les rebattre ils deviennent incapables d'en reconnoiſtre l'abſurdité. C'eſt l'ordinaire de l'eſprit humain de perdre ainſy par l'accoutumance le diſcernement du vray & du faux. Ils ont toujours dans l'eſprit ces ſolutions, de corps ſym-

bolique, corps typique, presence de vertu, presence de signification, presence d'objet. Ils se les rendent familieres, & s'imaginent ensuite qu'elles ont pu estre aussy familieres aux Peres qu'à eux.

Mais ils devroient considerer que les Peres n'estoient pas dans la mesme condition qu'eux. Ils n'estoient point attachez à ces termes. Ils n'avoient point dessein d'allier les expressions anciennes avec leurs opinions presentes. Ils ne songeoient qu'à se faire entendre. Or il est absolument contre le sens commun, qu'un homme pour faire entendre cette pensée, que l'Eucharistie n'est pas une image de JESUS-CHRIST inutile & sans effet, mais que ceux qui la prennent en songeant à JESUS-CHRIST s'unissent à luy comme à leur objet, & que JESUS-CHRIST s'unit aussy à eux en agissant sur leurs ames, choisisse ces termes: *Le pain consacré n'est pas l'image du corps de* JESUS-CHRIST, *mais il est appellé, il est en effet, & il est cru proprement son corps.*

5. Que si les paroles de cet écrit leu dans la 6. action du II. Concile de

Nicée sont absolument ridicules dans le sens que les Calvinistes y donnent, les raisonnemens de ce mesme écrit ne le sont pas moins.

On y refute les Iconoclastes qui avoient appellé l'Eucharistie image, par cet argument. L'image n'est pas la chose mesme dont elle est image. Or le pain consacré est le corps mesme de JESUS-CHRIST. Donc il n'en est pas l'image : *Si imago corporis est, non potest esse hoc divinum corpus.*

Nicephore Patriarche de Constantinople, écrivant quelque temps aprés contre les Iconoclastes, emprunte du II. Concile de Nicée ce mesme raisonnement : *Quomodo*, dit-il, *idem dicitur corpus Christi, & imago Christi: quod enim est alicujus imago, hoc corpus ejus esse non potest.*

Sur quoy il faut remarquer que les Calvinistes employent contre les Catholiques le mesme principe que les Evesques de Nicée, & Nicephore employent contre les Iconoclastes; mais qu'en y joignant de differentes mineures, ils en tirent des conclusions toutes differentes.

Les Evefques du Concile de Nicée forment cet argument : L'image n'eft pas la chofe mefme dont elle eft image. Or l'Euchariftie eft le corps mefme de JESUS-CHRIST. Donc elle n'en eft pas l'image.

Et les Calviniftes forment celuy-cy: L'image n'eft pas la chofe mefme dont elle eft image. Or l'Euchariftie eft l'image du corps de JESUS-CHRIST. Donc elle n'eft pas le corps mefme de JESUS-CHRIST.

Les Calviniftes pretendent que les Evefques du Concile de Nicée fe trompoient dans leur raifonnement, & nous pretendons qu'ils fe trompent dans le leur.

Mais c'eft une equité que l'on doit garder en accufant les hommes d'erreur, que de ne leur imputer que des erreurs humaines, & qui font voilées de quelque forte d'apparence, & de ne leur en pas imputer qui foient entierement folles & extravagantes.

Cette equité eft fondée fur ce principe tres veritable, & tres neceffaire pour l'intelligence du langage

humain, que les hommes ſont capables de s'ebloüir, & de ſe ſurprendre par une fauſſe apparence, parce qu'ils ſont hommes; mais qu'ils ne ſont pas capables de ſe tromper ſans apparence & ſans raiſon, & d'approuver des choſes notoirement fauſſes, parcequ'ils ne ſont pas fous.

Nous prattiquons cette equité envers les Calviniſtes. Nous leur diſons qu'ils ſe trompent; mais qu'ils ſe trompent en hommes. Le principe dont ils ſe ſervent, que l'image n'eſt pas la choſe meſme dont elle eſt image, eſt faux dans le ſens naturel du mot d'image qui ne ſignifie que repreſentation. Car une choſe ſe peut repreſenter ſoy meſme dans un autre eſtat, comme le viſage eſt l'image de l'ame: la colombe, & les langues de feu repreſentoient le S. Eſprit, & le contenoient. Mais il eſt vray dans le ſens populaire de ce mot. Car on n'appelle pas ordinairement image ce qui eſt la choſe meſme, & l'on conclut populairement: C'eſt ſon image, donc ce n'eſt pas luy meſme. Voila l'apparence qui les trompe.

Mais les Calviniſtes ne traittent pas de meſme le Concile II. de Nicée, & tous les auteurs qui ſe ſont ſervis du meſme raiſonnement, en les expliquant comme ils font. Ils leur imputent une erreur, mais une erreur qui n'eſt pas humaine, & qui eſt entierement inſenſée. Et pour le faire voir, examinons un peu le raiſonnement des Eveſques de Nicée ſelon le ſens des Calviniſtes.

Leur principe eſt: *L'image n'eſt pas la choſe meſme dont elle eſt image.* Et ce principe ne ſçauroit entrer dans la teſte de qui que ce ſoit, à moins qu'on ne l'explique au moins en ce ſens; *L'image n'eſt pas reellement la choſe meſme dont elle eſt image.* Car il eſt ridicule en celuy-cy: *L'image n'eſt pas figurativement, ou virtuellement la choſe dont elle eſt image*; puiſqu'il eſt au contraire de la nature de l'image d'eſtre figurativement la choſe dont elle eſt image, & qu'il eſt clair qu'il ne repugne point à la nature de l'image, de contenir la vertu de la choſe, comme il ne repugne point à l'eau du bapteſme de contenir la vertu du

S. Esprit. Elle en est au contraire plus veritablement image.

Il faut donc au moins qu'on suppose que ces Evesques ont pris ce principe au premier sens, & qu'ils ont voulu dire que l'image *n'est pas reellement la chose dont elle est image.* Voila leur majeure ; & leur mineure est : *Le pain consacré est le corps de* JESUS-CHRIST, dont ils tirent cette conclusion : *qu'il n'est donc pas l'image du corps de* JESUS-CHRIST, comme les Iconoclastes l'appelloient. Qu'on explique maintenant cette mineure au sens des Calvinistes : Le pain consacré est le corps de JESUS-CHRIST figurativement & virtuellement, & l'on verra qu'on en fera le plus impertinent raisonnement qui ait jamais esté fait.

Car le raisonnement entier & developpé consistera dans ces trois propositions.

L'image n'est pas reellement le corps mesme dont elle est image.

Or le pain consacré est figurativement & virtuellement le corps de JESUS-CHRIST.

Donc il n'eſt pas l'image de JESUS-CHRIST.

Il eſt donc certain qu'on ne peut expliquer raiſonnablement l'argument de ces Eveſques qu'en l'entendant au ſens des catholiques, & en ſubſtituant dans la mineure le meſme terme qui eſt clairement ſous-entendu dans la majeure en cette maniere.

L'image n'eſt pas reellement le corps meſme dont elle eſt image.

Or le pain conſacré eſt reellement le corps de JESUS-CHRIST.

Donc il n'eſt pas l'image du corps de JESUS-CHRIST.

Cet argument pris en cette maniere ne laiſſe pas d'eſtre defectueux, parceque la majeure n'eſt pas veritable abſolument, & en tous ſens : mais il eſt apparent, & c'eſt une erreur humaine que de s'y laiſſer ſurprendre.

Au lieu qu'eſtant expliqué au ſens des Calviniſtes, il eſt entierement extravagant. Ainſy comme toutes les preuves que l'on tire de l'autorité des hommes ne ſont appuyées que ſur ce principe, qu'ils ne ſont pas fous,

comme nous l'avons dit ailleurs, il ne leur a pas esté permis d'expliquer les paroles d'un écrit leu avec approbation dans un Concile en une maniere selon laquelle il faudroit l'accuser non d'erreur, mais de folie.

Mais cette expression, que le pain consacré n'est pas l'image du corps de Jesus-Christ, ne justifie pas seulement que l'auteur de cette refutation du concile des Iconoclastes, qui fut leüe dans la sixiéme session du II. Concile de Nicée, estoit dans la foy de la presence reelle; elle ne montre pas aussy seulement que tous les Peres de ce Concile devant qui on la lisoit estoient dans la mesme foy; mais elle fait voir que c'estoit la creance commune & universelle de toute l'Eglise de ce temps-là, tant en orient qu'en occident.

Car il faut remarquer, qu'ils n'estoient pas inventeurs de cette expression. Elle se trouve expressément dans Anastase Sinaïte, dans S. Jean de Damas, & dans le Concile de Francfort, qui ne l'avoit pas empruntée des Grecs.

Et de là on doit conclure neceſſairement, que ce n'eſtoit point une choſe ordinaire dans l'Egliſe, d'appeller le pain de l'Euchariſtie image & figure de JESUS-CHRIST; puiſque cette expreſſion ſcandaliſe tout un Concile, & qu'elle fut combattue en orient & en occident. Or il eſt contre toute ſorte d'apparence, qu'une expreſſion tres commune dans l'Egliſe euſt ſcandaliſé de cette ſorte tous les Eveſques du monde.

Il ſe peut bien faire que les Iconoclaſtes la trouvant autoriſée par quelques anciens Peres, s'en ſoient ſervis parcequ'elle eſtoit favorable à leur deſſein. Il ſe peut faire auſſy que les Eveſques du II. Concile de Nicée, & ceux de Francfort en ne faiſant pas attention aux paſſages des Peres qui l'autoriſent, l'ayent repriſe acauſe du mauvais ſens qu'elle preſente d'abord.

Mais il ne ſe peut faire en aucune ſorte qu'ils euſſent repris cette expreſſion, ſi elle euſt eſté commune dans le langage ordinaire dont on parloit alors dans l'Egliſe, parceque

ce langage ne leur pouvoit estre inconnu.

Or de cela seul que ce n'estoit pas la coutume des fidelles de ce temps là de considerer le pain & le vin comme les figures du corps & du sang de JESUS-CHRIST, il s'ensuit qu'ils ont cru la presence reelle ; puisqu'ils ne pouvoient pas detourner toutes les expressions qui la signifient naturellement, à ces sens metaphoriques d'images & de figures de JESUS-CHRIST.

On leur disoit sans cesse que l'Eucharistie estoit le corps de JESUS-CHRIST ; on ne leur disoit point qu'elle en fust l'image & la figure, puisqu'ils ne pouvoient souffrir ces expressions en ce siecle. Ils ne pouvoient donc comprendre autre chose, sinon qu'elle estoit veritablement & reellement le corps mesme de JESUS-CHRIST, estant impossible qu'ils ayent pu resister à l'impression si puissante de tant de termes qui forment l'idée d'une presence reelle, sans cette solution, qui est presque l'unique qu'Aubertin & les autres Ministres apportent pour s'en deffendre.

On ne peut donc nier raisonnablement que toute l'Eglise ne fust au temps de ce Concile dans la foy de la presence reelle, & qu'ainsy comme les Ministres avoüent qu'il ne s'estoit point encore fait de changement dans la substance de la foy, on ne doive conclure que cette mesme doctrine de la presence reelle est celle de toute l'antiquité.

Au reste encore qu'il soit vray que cette expression, que le pain consacré est l'image du corps de JESUS-CHRIST, se trouve autorisée par quelques anciens Peres, on ne doit pas neanmoins trouver étrange qu'elle se soit abolie, parceque l'usage n'en a jamais esté frequent, & qu'il est tres facile & tres naturel que le peuple estant maistre du langage, ait banni une façon de parler, qui formoit un faux sens selon le sens populaire, qui est celuy qui se presente d'abord.



CHAPITRE V.

Où l'on fait voir que l'Auteur de la Réponse ne peut tirer aucun avantage du livre de Bertram.

COmme les Miniſtres ne trouvent pas ſouvent des livres anciens qui leur ſoient favorables meſme en apparence, s'il s'en rencontre quelqu'un dans ce grand nombre qui nous ſont reſtez, qui ſemble dire quelque choſe à leur avantage, ils le font valoir d'une maniere ſi extraordinaire, qu'il paroiſt bien qu'ils ne ſont pas accoutumez à eſtre favoriſez par les auteurs eccleſiaſtiques.

Nous avons veu de quelle ſorte ils ont voulu faire de Jean Erigene, qui dans la verité eſtoit un des impertinens hommes de ſon ſiecle, un homme admirable, & conſommé en toute ſorte de litterature. Mais voicy un autre auteur du meſme ſiecle qu'ils relevent encore beaucoup davantage, parce que ſon livre s'eſtant conſervé, leur donne moyen de s'en ſervir avec quelque ſorte d'apparence.

C'eſt un nommé Ratramne ou Bertram ; car peut eſtre que ces deux noms ne ſont que le meſme, & en effet l'auteur anonyme deffenſeur de Paſchaſe attribue à Ratramne l'ouvrage qui paroiſt maintenant ſous le nom de Bertram, comme au contraire Sigebert & Triteme appellent Bertram celuy qu'Hincmar dans le prologue du livre *de Forma deitatis*, & Frodoard hiſtorien celebre *l. 3. c. 15.* nomment Ratramne : d'où il paroiſt que l'on ſe ſervoit indifferemment de l'un & de l'autre nom pour marquer une meſme perſonne. Ce Ratramne donc compoſa un livre du corps & du Sang de JESUS-CHRIST par le commandement de Charles le Chauve, qui ſe plaiſoit ainſy à conſulter les hommes ſçavans, & ſouvent autant pour appuyer l'erreur que la verité. Car ce fut luy en partie qui engagea Jean Erigene à écrire de la Predeſtination, comme il le témoigne dans le premier chapitre de ſon livre.

Mais comme les Princes ont bien d'autres affaires que de s'amuſer à diſputer des matieres de theologie,

quoyque cet ouvrage ait eſté entrepris par ſon ordre, il ne paroiſt pas qu'il ait eu de ſuite, ny qu'il ait meſme eſté publié durant ſon regne, ny long temps depuis. C'eſt ce que reconnoiſt un Profeſſeur Calviniſte de Leiden, qui l'a fait imprimer avec un " petit commentaire. Il eſt croyable, " dit-il, que le livre de Bertram ne fut " pas publié; parce qu'autrement Lan- " franc n'auroit pas manqué d'en par- " ler, n'eſtant ny ſtupide ny inſenſible; " il n'auroit pas manqué de ſentir vive- " ment la pointe des argumens que ce " livre nous fournit. Je croy qu'il y a " deux raiſons qui ont fait que ce livre " eſt demeuré caché : la modeſtie de " l'Auteur, & la timidité de l'Empereur. " Car encore que les Pontifes Romains " n'ayent commencé qu'au III. ſiecle " d'aprés celuy-là à perſecuter cette " opinion avec le fer & le feu, il y a lieu " neanmoins de ſoupçonner qu'ils " eſtoient déja dés ce ſiecle dans un autre " ſentiment (c'eſtadire dans l'opinion " des catholiques.) C'eſtpourquoy " comme quelques-uns écrivent que " Charles avoit achetté ſa conſecration "

» des Papes, il n'eſt pas étrange qu'il ne » les ait pas voulu irriter contre luy par » la publication de cet écrit : BERTRAMI *verò ſcriptum editum non fuiſſe credibile eſt, de quo alioquin Lanfrancus non fuiſſet taciturus, cùm ejus aculeos homo non ſtupidus non potuiſſet non ſentire. Rationem cur editum non fuerit, duplicem puto : modeſtiam ſcilicet Autoris, & Imperatoris puſillanimitatem. Nam tametſi ferro & flammâ Pontifices Romani hanc ſententiam, non niſi tertio poſt Caroli Calvi obitum ſæculo, perſequi cœperint ; tamen ſuſpicio eſt,* ALTERIUS SENTENTIÆ EOS FUISSE PATRONOS ET DEFENSORES ; *à quibus cum emiſſe Carolum ſuam conſecrationem ſcribant nonnulli, quid mirêre, ſi hoc edito ſcripto eos in ſe provocare noluit.*

Voila comment parlent les Calviniſtes meſmes, quand ils parlent de bonne foy. Ils ne s'amuſent pas à conteſter que l'Egliſe ne fuſt alors dans la creance de la preſence reelle, parceque c'eſt une choſe trop claire. Ils avoüent que ce livre de Bertram fut veu de peu de perſonnes. Ainſy

econnoiſſant qu'il eſt demeuré caché, ls nous delivrent de la peine de rehercher les raiſons pour leſquelles on n'a pas obligé l'Auteur de s'expliquer davantage. En effet il eſt entierement ſans apparence, que Berenger n'euſt pas cité ce livre pour luy, & n'en euſt pas fait un des principaux appuis de ſon erreur, s'il avoit eſté dans ſon ſiecle entre les mains des hommes de lettres, luy qui ſe ſervoit d'un grand nombre d'autoritez beaucoup moins ſpecieuſes, & qui tiroit avantage du livre de Jean Scot ſur la meſme matiere, & faiſoit meſme valoir cette circonſtance, qu'il avoit eſté écrit par l'ordre de Charles le Chauve.

Ce ſilence de Berenger, & de ceux qui l'ont combattu touchant Bertram, & une oraiſon de S. Gregoire qu'Aſcelin écrivant contre Berenger marque avoir eſté employée par Jean Scot; & qui ſe trouve dans le livre de Bertram, ont fait croire à M. de Marca Archeveſque de Toulouze, que le livre de Jean Scot, & celuy de Bertram n'eſtoient que le meſme li-

vre, & que le veritable auteur en estoit ce Jean Scot, soit qu'il se fust voulu cacher sous le nom de Bertram, soit que l'on eust donné par erreur à ce livre le nom de Ratramne ou Bertram, parcequ'il estoit constant que Ratramne avoit receu ordre d'écrire sur la mesme maniere : de sorte que son livre ne se trouvant point, on avoit pû facilement donner son nom à celuy de Jean Scot publié sans nom d'auteur. Et en effet il est assez étrange qu'il ne se trouve point d'auteur qui ait connu tous les deux ensemble. Le defenseur anonyme de Paschase fait mention de Bertram ; mais il ne parle point de Scot ; & Berenger & Lanfranc parlent de Scot, mais ils ne parlent point de Bertram ; & quand le livre de Bertram a recommencé de paroistre, celuy de Scot ne s'est plus trouvé.

Ce n'est pas icy le lieu d'examiner cette conjecture. Mais ce qui paroist certain est que si ce livre de Bertram est different de celuy de Scot, il est demeuré comme enseveli durant un long temps ; & ainsy il n'est nullement

estrange qu'il n'ait excité aucun trouble dans son siecle.

Cela suffit pour détruire tous les avantages que les Ministre en pourroient tirer. Car il n'y auroit pas sujet de s'étonner que dans un mystere qui choque si fort la raison humaine, il se fust trouvé dans un siecle un theologien, qui tâchant de l'y rendre plus conforme, s'eloignast de la creance commune de l'Eglise par de vaines speculations. C'est un effet tout naturel des difficultez que Dieu a voulu joindre à ce mystere, & de l'inclination que l'esprit humain a d'accommoder toutes choses à la foiblesse de ses lumieres. Mais si l'on examine de prés la doctrine & les expressions de ce livre, on trouvera qu'il n'est pas si avantageux aux Calvinistes qu'ils se l'imaginent, & que ce n'est pas sans raison que les Centuriateurs en ont eu une pensée toute contraire.

Car on peut considerer cet auteur en deux manieres, ou comme témoin de la doctrine de son siecle sur l'Eucharistie, ou comme raisonnant de luy-mesme sur cette doctrine. Il est

témoin de la doctrine de son siecle par le rapport qu'il fait des expressions dont on se servoit communément pour exprimer la foy touchant ce mystere ; & il raisonne sur cette doctrine, lorsqu'il explique ces expressions selon ses pensées & ses speculations.

Si l'on le considere en la premiere maniere, tant s'en faut qu'il soit contraire à la doctrine catholique, qu'il peut au contraire beaucoup servir à établir cette vetité, que le commun des fidelles de ce siecle estoit dans la creance de la presence reelle. Car c'est en suivant le langage de l'Eglise de son temps qu'il dit : *Ie ne croy pas qu'aucun des fidelles doute que ce pain n'ait esté fait le corps de* JESUS-CHRIST, *& que le calice ne contienne son sang :* NON ENIM *putamus, ullum fidelium dubitare, panem illum fuisse Christi corpus effectum, quod discipulis donans dixit: Hoc est corpus quod pro vobis datur; sed neque calicem dubitare sanguinem Christi continere.*

C'est en suivant le langage de l'Eglise de son temps qu'il reconnoist que

que le pain & le vin sont changez au corps & au sang de JESUS-CHRIST par une operation invisible du S. Esprit: *Panis qui offertur, ex frugibus terræ cùm sit assumptus, in Christi corpus dum sanctificatur transponitur; sicut & vinum cum ex vite defluxerit, divini tamen significatione mysterij efficitur sanguis, non quidem visibiliter, sed sicut ait præsens doctor, operante invisibiliter Spiritu sancto. Vnde & sanguis & corpus Christi dicuntur, quia non quod exteriùs videntur, sed quod interiùs divino spiritu operante facta sunt, accipiuntur; & quia longè aliud per potentiam invisibilem existant, quàm visibiliter appareant.*

C'est en suivant ce mesme langage qu'il conclut: *Ex his omnibus quæ sunt hactenus dicta, monstratum est quod corpus & sanguis Christi, quæ fidelium ore in Ecclesia percipiuntur, figura sunt secundum speciem visibilem; at verò secundum invisibilem substantiam, corpus & sanguis verè Christi existant. C'estadire, nous avons montré par tout ce que nous avons dit jusques icy, que le corps & le sang de* JESUS-CHRIST

qui sont receus dans la bouche des fidelles, sont figures selon l'espece visible; mais que selon la substance invisible ils sont veritablement le corps & le sang de JESUS-CHRIST.

Enfin il témoigne que le principe constant de tous les fidelles estoit, *que l'Eucharistie estoit le corps de* JESUS-CHRIST, *& que le pain & le vin consacrez, n'estoient plus ce qu'ils estoient auparavant. Corpus enim*, dit-il, *sanguinemque Christe fideliter confitentur*, ET CÙM HOC FACIUNT, NON HOC JAM ESSE QUOD PRIÙS FUERE PROCUL-DUBIÒ PROTESTANTUR.

Si hoc profiteri noluerint, compellentur negare, corpus esse sanguinemque Christi, quod nefas est non solùm dicere, verùm etiam cogitare: C'estadire, *s'ils ne disoient cela, ils seroient obligez de nier que ce fust le corps & le sang de* JESUS-CHRIST, *ce que l'on ne peut dire ny mesme penser sans crime.*

Voila ce que l'on croyoit en ce siecle. C'estoit un crime horrible que de nier que l'Eucharistie fust le corps de JESUS-CHRIST; l'on y faisoit profession de croire que le pain & le vin

consacrez estoient veritablement le corps & le sang de JESUS-CHRIST, *corpus & sanguis Christi verè existunt*; que cela se faisoit par une operation invisible du S. Esprit, *operante invisibiliter Spiritu sancto.* C'estoit la maniere dont on en parloit, & l'on doit juger par ces expressions populaires de l'idée qu'elles devoient naturellement imprimer dans l'esprit du peuple. Bertram y ajoûte ses raisonnemens. Il explique ces paroles à sa fantaisie. Il les detourne si l'on veut à des sens metaphoriques. Mais le peuple n'a point formé sa creance sur ces raisonnemens & sur ces explications qu'il n'a jamais entendues, & qui certainement n'ont jamais esté populaires, mais sur les expressions mesmes qui ont toujours retenti à ses oreilles.

Si l'on demande donc ce qu'il croyoit, il faut dire selon Bertram mesme *qu'il croyoit que le pain & le vin aprés la consecration estoient le corps & le sang de* JESUS-CHRIST, *& que ce changement se faisoit par une operation invisible du S. Esprit.* Voila la foy de l'Eglise. Bertram en qualité

de theologien a pu raiſonner comme il a voulu ſur cette foy; mais il n'a pas eſté capable de faire paſſer ſes raiſonnemens dans le peuple par un livre qui n'a peuteſtre jamais eſté veu que de trois ou quatre perſonnes de ſon ſiecle. Ainſy eſtant conſideré comme témoin de la creance de ſon ſiecle, on doit reconnoiſtre qu'il depoſe clairement pour la preſence reelle; puiſqu'il fait voir qu'on exprimoit ce myſtere en des termes qui ne pouvoient former une autre idée dans l'eſprit du peuple.

Aprés cela il eſt aſſez inutile de rechercher avec ſoin quel a eſté ſon veritable ſentiment. Dans les myſteres populaires, & qui doivent eſtre connus de tous les fidelles d'une foy diſtincte, la foy du peuple eſt la veritable foy. Le corps de l'Egliſe ne peut errer, mais il eſt tres poſſible qu'un particulier s'egare. Il eſt impoſſible de concevoir que l'Egliſe du IX. ſiecle ait abandonné la foy de l'ancienne Egliſe. Mais on conçoit tres facilement qu'un theologien ſe ſoit évaporé en des raiſonnemens frivoles,

& qu'il se soit ainsy ecarté de la doctrine de l'Eglise, principalement lorsqu'il le fait en conservant tous les termes ordinaires qui contiennent cette foy, & en les detournant seulement en des sens éloignez des sentimens communs des fidelles. L'esprit humain se plaist en ces sortes de subtilitez, & il n'y a point de mystere sur lequel il n'en ait voulu faire epreuve.

C'est donc une discussion entierement indifférente pour le fond de nos disputes que d'examiner de quel sentiment a esté Bertram. S'il a erré il a erré tout seul, & en errant mesme il a rendu témoignage à la doctrine de l'Eglise par les termes dont il a esté obligé de se servir, n'osant pas s'ecarter d'un langage si autorisé dans l'Eglise *τῆς συνηθείας τὸ ἰσχυρὸν δυσωπούμενος*, comme S. Basile dit d'Origene sur le sujet du S. Esprit.

C'estpourquoy je laisse maintenant cet examen; parce qu'il n'est pas utile dans une dispute de cette importance d'amuser l'esprit à ces sortes de contestations. Mais si le principal different estoit decidé, il ne me seroit pas

difficile de montrer à l'Auteur, que l'on peut ſoutenir pour moins avec autant d'apparence, que Bertram eſtoit dans la creance commune de l'Egliſe catholique, que les Miniſtres ſoutiennent qu'il y eſtoit contraire: que la maniere dont ils ſont obligez d'expliquer ces expreſſions pour les rendre Calviniſtes, eſt pour le moins auſſy forcée, que celle dont les Catholiques ſe ſervent pour y donner un bon ſens, & conforme à leur doctrine; & que le plus grand avantage qu'ils puiſſent pretendre touchant cet auteur, eſt que l'on le tire à part comme un écrivain embarraſſé, & qui ne peut eſtre utile ny aux uns ny aux autres. Voila ce que l'on peut leur faire voir quand ils le voudront. Mais comme c'eſt une diſpute de pure curioſité, & qui n'eſt nullement importante pour la deciſion de nos differens, il y auroit de l'imprudence de la meſler dans un traitté où l'on evite à deſſein ces diſcuſſions de critique, pour ne s'attacher qu'aux choſes qui peuvent contribuer à faire prendre party dans une conteſtation qui eſt telle, que le

paradis & l'enfer feront la difference de ceux qui auront fait un bon ou mauvais choix. *Ce n'est pas icy*, comme dit Guitmond l. 3. *une dispute, où l'avantage & le desavantage soient de peu de consequence. On ne combat pas pour la victoire comme dans les écoles, ou pour quelque bien temporel, comme dans les jugemens. Mais c'est une dispute qui a Dieu pour juge, & où il s'agit de la vie eternelle & du royaume du ciel; parceque la mort eternelle sera la peine de ceux qui auront soutenu la fausseté, & la vie eternelle sera la couronne des deffenseurs de la verité:* FALSAM *enim partem sempiterna mors devorat, veram autem vita æterna coronat.*

CHAPITRE VI.

Où l'on montre que les reproches que les Ministres font contre le X. *siecle, sont injustes par l'examen de l'estat de l'Eglise en Allemagne & dans le septentrion durant ce siecle.*

C'Est une chose si hors d'apparence en elle mesme qu'il se soit fait

au x. ſiecle un changement inſenſible & univerſel dans la creance de l'Euchariſtie, qu'on auroit ſujet de mépriſer les reproches vagues dont l'Auteur de la Réponſe charge ce ſiecle, qu'il repreſente en l'air comme rempli de tenebres, d'ignorance,& de ſuperſtition,pour rendre par là croyable cette innovation pretendue que les Miniſtres y placent ſans preuve & ſans fondement, parcequ'ils ne la peuvent placer en un autre temps.

Il ſuffiroit de luy repreſenter que le ſiecle de Berenger eſtant ſi peu eloigné du IX. ſiecle, qu'il ne faut qu'une generation pour les joindre, ceux qui ont inſtruit les fidelles du temps de Berenger ayant pû eſtre inſtruits par ceux qui avoient vécu une partie de leur vie dans le IX. ſiecle, c'eſt la plus grande de toutes les extravagances, que de ſe perſuader que la memoire d'un auſſy étrange evenement que le ſeroit un changement univerſel de creance ſur le point le plus connu de la religion chreſtienne, ait pu dans ſi peu de temps s'abolir de l'eſprit de tous les hommes.

On se pourroit encore contenter de luy dire que ce changement ne se peut placer dans les premieres cinquante années de ce siecle ; puisqu'il est incroyable que les fidelles de toute la terre ayant esté instruits dans la creance distincte de l'absence reelle, ayent embrassé une opinion toute contraire en condamnant leurs premiers sentimens, sans que ce changement ait fait aucun bruit ; & encore moins dans les dernieres cinquante années puisque plusieurs ayant passé une partie de leur vie dans le x. & dans le xi. il y auroit eu encore du temps de Berenger une infinité de témoins de ce changement ; de sorte que bien loin que l'on eust pu luy reprocher, comme on a fait la nouveauté de son opinion, il n'auroit jamais manqué au contraire de prouver la nouveauté de celle de la presence reelle, par une infinité de témoins.

Car il faut remarquer qu'il commença selon Baronius de publier son heresie en l'an 1035. & en ce temps-là il y avoit apparemment encore dans l'Eglise plus de cent mille personnes

de 50. de 60. de 70. & de 80. ans, dont les uns avoient par consequent vécu 15. ans, les autres 25. les autres 35. & les autres 45. ans dans le x. siecle. Et toutes ces personnes pouvoient rendre témoignage de ce qui s'estoit fait durant les cinquante dernieres années de ce siecle, ou pour l'avoir veu eux-mesmes, ou pour avoir veu des personnes qui avoient vécu pendant tout ce siecle.

Enfin on auroit pu repousser en peu de paroles tous ces reproches qu'il fait contre le x siecle, en les tournant contre luy-mesme, & en luy montrant que quand ils seroient veritables, il en devoit tirer une consequence toute contraire à celle qu'il tire.

Car au lieu qu'il conclut de ce qu'il y a eu peu d'écrivains dans le x. siecle, qu'il s'y est pu faire un changement insensible dans la creance de l'Eucharistie, il auroit raisonné plus justement s'il avoit conclu, qu'il ne s'est pu faire dans ce siecle aucun changement considerable dans la foy, parce qu'il y a eu peu d'écrivains.

Les hommes sont toujours hommes

dans tous les siecles ; ils ne souffrent point que l'on leur arrache leurs opinions sans faire quelque resistance, principalement en une matiere importante. Cette resistance produit les disputes, & les disputes produisent les écrits. Ainsy quand on ne voit point d'écrits, il faut conclure qu'il n'y a point eu de disputes, & point de combat ; & par consequent que la doctrine de l'Eglise n'a point esté attaquée.

Au lieu donc qu'il prouve par l'ignorance de ce siecle que l'opinion de la presence reelle a pu y naistre, & s'y repandre sans bruit, on a raison de prouver par l'ignorance mesme dont il accuse ce siecle, qu'il n'est pas possible qu'il y soit arrivé un changement si considerable dans la creance d'un mystere si important & si connu. Car s'il se fust excité quelque dispute sur ce sujet, ceux qui auroient proposé cette opinion, auroient táché de l'autoriser par les passages des Peres qui la favorisent; les autres l'auroient combattue par les passages qui y paroissent contraires ; & cet eclaircissement auroit bientost dissipé l'ignorance qui

ne peut ſubſiſter avec ces ſortes de conteſtations.

Auſſy c'eſt un des deſſeins que Dieu a eu en permettant les hereſies, de retirer les fidelles de l'ignorance, où une trop longue paix les engage inſenſiblement. C'eſt ce qui a fait dire à S. Auguſtin que l'on n'a jamais bien traitté de la Trinité avant que les Ariens attaquaſſent ce myſtere; & que chaque hereſie en faiſant naiſtre des queſtions nouvelles & particulieres, a ſervy à établir & à eclaircir davantage la foy de l'Egliſe par la neceſſité qu'elle apportoit de traitter ces queſtions.

Auguſt. Enarr. in Pſ. 54. De bono perſeve. c. 10.

Que cet auteur ne nous diſe donc plus que le x. ſiecle eſt un ſiecle de tenebres & d'aſſoupiſſement, pour en conclure qu'on y a pu changer la foy de l'Egliſe; puiſque nous avons droit d'en conclure au contraire, que l'on n'a point entrepris de la changer, parceque cette entrepriſe auroit troublé ce ſommeil de l'Egliſe, & diſſipé les tenebres de ce ſiecle.

C'eſt ce qu'on pourroit dire à l'Auteur de la Reponſe quand meſme on

demeureroit d'accord de la verité de ces reproches. Mais parcequ'ils luy ſont communs avec la pluſpart des Miniſtres, & qu'il ſe trouve meſme des catholiques qui le favoriſent en ce point, quoyque par des raiſons bien differentes, on croit que pour leur oſter ce pretexte une fois pour toutes, il eſt neceſſaire d'en detruire les fondemens, en faiſant voir qu'ils ne ſont ny raiſonnables ny juſtes.

Auſſy ne naiſſent-ils pas de la veüe de la verité mais ou de paſſion & d'intereſt, ou de quelques conſiderations particulieres. Les Miniſtres voulant placer en ce ſiecle le progrés de l'opinion de la preſence reelle, ont jugé qu'il leur eſtoit avantageux de le decrier, afin qu'on cruſt les hommes de ce temps-là capables d'une auſſy grande ſtupidité que ſeroit celle d'avoir ſouffert l'établiſſement d'une opinion ſi étrange ſans s'en émouvoir.

Le Cardinal Baronius qui entraiſne toujours avec ſoy un grand nombre d'auteurs qui le ſuivent, s'eſt porté à declamer contre ce ſiecle par un mouvement à la verité tres loüable,

mais qui a neanmoins ſervi à l'engager dans quelque excés. Il y a trouvé l'Egliſe particuliere de Rome dans un effroyable deſordre, ayant eſté gouvernée durant ce ſiecle par pluſieurs Papes monſtrueux, comme il les appelle luy meſme. L'image affreuſe de ce dereglement a frappé ce Cardinal, & l'ayant entierement occupé, l'a empeſché de faire aſſez de reflexion ſur les graces & les benedictions que Dieu a repandues en ce meſme ſiecle ſur un grand nombre d'autres Egliſes plus abondamment qu'en aucun autre, comme pour ſoutenir par la vigueur des membres la maladie de la teſte; au lieu que dans d'autres temps il guerit ſouvent par la ſanté de la teſte, les maladies des autres parties du corps.

Mais comme le zele de ce Cardinal peut l'avoir porté trop avant en cette occaſion, il eſt neceſſaire d'en revenir à la verité, & de juger, ſur ce que les hiſtoriens nous apprennent de ce ſiecle, de la juſtice de ces reproches.

Or ſi on examine les choſes de cette ſorte ſans preoccupation & ſans

passion, on trouvera bien à la verité des desordres dans ce siecle, comme il y en a toujours eu dans tous les autres. On y trouvera beaucoup d'ignorance en plusieurs Prelats, de mesme que dans les siecles precedens, & dans ceux qui ont suivi. Mais en comparant ce que l'on y voit de bien & de mal, avec ce qu'on voit de bien & de mal dans les autres siecles, il est impossible qu'on ne conclue que c'est un des plus heureux siecles de l'Eglise, qui n'ayant que des desordres communs, a des avantages tres singuliers.

C'en est un bien considerable & bien important pour la pureté de la foy qu'il n'y a point de siecle où il y ait eu tant de Princes, Rois, & Empereurs religieux, & mesme saints, dans toutes les provinces du Christianisme : ce qui contribue plus que toutes choses à maintenir la vraye foy, & la solide pieté, non seulement dans les peuples, mais aussy dans les Prelats. Et c'est ce qu'il est necessaire de considerer un peu en particulier.

L'Empire d'orient estoit gouver-

né au commencement de ce siecle par Leon le Philosophe, le plus sçavant de tous les Empereurs Grecs, dont le Cardinal Baronius, qui ne luy est pas d'ailleurs trop favorable, a esté contraint de relever le zele & la pieté. Et certainement on ne peut rien ajoûter au soin qu'il avoit d'y porter les peuples, qui alloit jusqu'à leur addresser des lettres circulaires pleines d'instructions chrestiennes, & telles que des Evesques zelez en pourroient écrire aux fidelles de leurs dioceses.

Quelques vices qu'on reproche aux Empereurs qui l'ont suivi, ils ne sont point extraordinaires, & l'on voit par le reglement mesme de leur vie qu'ils devoient estre tres instruits du sentiment des Peres sur tous les mysteres; puisque Luitprand témoigne dans la relation qu'il a faite de son ambassade à Constantinople, que l'on lisoit les homelies des Peres à la table de l'Empereur Nicephore, qu'il décrit d'ailleurs comme tres dereglé; ce qui marque que c'estoit la coutume ordinaire de ces Empereurs, qui les devoit par necessité rendre tres sçavans dans la doctrine des Peres.

Mais comme il s'agit particulierement de l'occident, ce qui merite d'y estre plus consideré en ce temps là est sans doute l'Allemagne, puisqu'elle y a commencé d'estre le siege fixe de l'Empire, qui comprenoit encore alors une partie de l'Italie.

Or si l'on considere l'estat de l'Allemagne en ce siecle, & mesme celuy de tout le septentrion, on peut dire avec verité que jamais Dieu n'y versa tant de benedictions & tant de graces. Les Princes qui la gouvernerent durant ce siecle ont esté non seulement les plusgrands & les plus pieux qu'elle ait jamais eus; mais il seroit difficile de trouver en aucun autre estat un si grand nombre de Princes sages, religieux, & vaillans, qui se soient succedez les uns aux autres.

Conrad qui fut eleu Roy de Germanie en l'an 912. en la place d'Othon Duc de Saxe qui le refusa, ayant laissé aprés sept ans de regne le royaume à Henry fils d'Othon par un exemple rare de fidelité, l'Allemagne fut gouvernée de suite premierement par Henry I. depuis l'an 919. jusqu'en l'an

936. puis par Othon le grand, fils de Henry, jusqu'en l'an 973. ensuite par Othon II. qui ne regna que dix ans, & laissa l'Empire à Othon III. en qui finit la famille des Othons l'an 1002. auquel il mourut. Aprés luy on élut Henry Duc de Baviere, que sa pieté extraordinaire a fait mettre au nombre des Saints. Il gouverna l'Empire jusqu'en l'an 1024. & eut pour successeur Conrad, lequel estant mort l'an 1039. laissa l'Empire à son fils Henry III. qui le possedа jusqu'en l'an 1056.

Ainsy voila tout le x. siecle & une partie de l'xi. jusqu'à la condamnation de l'heresie de Berenger, occupez par cette suite de Princes. Je ne pretens pas justifier toutes leurs actions particulieres. Je sçay qu'on leur a reproché quelques defauts, & principalement à Othon II. & à Conrad. Mais je dis qu'à tout prendre il y a peu d'Empereurs qui les ayent egalez en pieté, & que bien loin d'avoir esté indifferens pour la religion, jamais Princes ne s'y interressērent davantage.

Que ne peut-on point dire à l'avantage du grand Othon qui remplit une

grande partie du x. siecle ? Je ne parle point de ses victoires, jamais Prince n'en gagna plus. Je ne considere que sa pieté. Il n'y en a point de plus grande à un Prince, que d'estre un sage dispensateur des charges & des biens de l'Eglise qui sont en sa disposition. Othon y estoit si religieux, qu'il eust mieux aimé perdre son royaume, que de donner des biens de l'Eglise à des personnes qui en estoient indignes, & il en donna une preuve illustre dans une occasion signalée. Il estoit l'an 939. en Alsace environné d'une puissante armée de ses ennemis; plusieurs de ses soldats l'abandonnoient tous les jours, de sorte qu'un Comte qui avoit avec luy des trouppes considerables, crut qu'il devoit se servir de cette conjoncture pour obtenir d'Othon une certaine abbaye tres riche. Il la fit donc demander; mais Othon luy répondit en presence de tout le monde, qu'il voyoit bien que sa demande estoit une menace dans l'estat où estoient ses affaires; mais qu'il estoit écrit qu'il valoit mieux obeïr à Dieu qu'aux hommes, & qu'il ne fal-

loit pas donner les choſes ſaintes aux chiens, & qu'il croiroit le faire s'il donnoit à des gens ſeculiers des biens qui ſont deſtinez pour ceux qui ſervent Dieu : que non ſeulement il ne luy donneroit jamais cette abbaye ; mais qu'il ne luy donneroit jamais rien, pour luy avoir fait une ſi injuſte demande ; qu'il pouvoit donc s'en aller s'il vouloit, & prendre party avec ſes ennemis. Le Comte fut couvert de confuſion, & demanda pardon de ſa faute ; & Dieu recompenſa cette genereuſe action d'Othon par une victoire ſignalée qu'il obtint ſur les rebelles.

Quoyque la depoſition qu'il fit faire de Jean XII. par un concile tenu à Rome, ait quelque choſe d'extraordinaire, il eſt certain neanmoins qu'il y fit paroiſtre beaucoup de moderation. Leur different meſme ne vint que de l'amour qu'Othon avoit pour la diſcipline de l'Egliſe. *La meſme raiſon*, dit Luitprand, *qui fait que le diable hait ſon Createur, fait auſſy que le Pape Iean XII. hait le tres-ſaint Empereur Othon. L'Empereur eſt plein d'affection & de*

Luitpr. l. 6. c. 6.

entiment pour tout ce qui regarde Dieu; l observe ses regles ; il ne songe qu'à la eforme de l'Eglise & de l'Estat ; il proege l'un & l'autre par ses armes ; il les rne par ses mœurs ; il les corrige par ses oix. Mais le Pape Iean s'oppose à tout ela , & c'est pourquoy ils ne peuvent 'accorder ensemble.

Cependant dans cette division d'esprits Othon souffrit long-temps ce Pape monstrueux. Il tâcha de le ramener par la douceur , & lorsqu'il permit que l'on le jugeast dans un concile d'Evesques , ce ne fut qu'aprés l'avoir averti plusieurs fois avec toute sorte de respect de venir se justifier dans le concile des crimes abominables qu'on luy imputoit.

Il fut durant toute sa vie le protecteur de l'Eglise , & l'amy particulier de tous les saints Prelats de son siecle, & entr'autres de S. Vdalric Evesque d'Ausbourg , par les prieres duquel il obtint cette victoire memorable contre les Hongrois en l'an 1055. Enfin ses actions ont esté telles, qu'il a merité cet eloge de l'Evesque Ditmar , historien tres sincere , qu'il est le plus

grand Prince qui ait esté depuis Charlemagne.

Non seulement les Princes de ce temps-là n'estoient ny impies ny libertins, mais ils estoient veritablement chrestiens, & ils prattiquoient jusqu'aux plus penibles exercices de la pieté dont ils auroient pu se dispenser. Il ne faut que voir pour cela ce que Witichind rapporte de la mort d'Othon.

Vuitich. l. 5. *Trois jours avant la Pentecoste*, dit cet historien, *l'Empereur se leva dés le point du jour, selon sa coutume, pour assister à Matines & à Laudes; ensuite ayant pris un peu de repos, il assista encore à la Messe, & distribua de l'argent aux pauvres de sa propre main, comme il avoit accoutumé de faire. Il prit quelque nourriture, & puis il se reposa jusqu'à disner, ne se sentant encore de rien: puis il assista à Vespres, & aprés* Magnificat *il commença de se trouver mal. Les Princes qui estoient prés de luy, s'en estant apperceus, le firent assoir, & comme il s'estoit évanoüi, ils le firent revenir à luy. Il demanda aussy-tost qu'on luy donnast le sacrement du corps*

& du sang de JESUS-CHRIST; *& l'ayant receu, il rendit son esprit à Dieu sans gemissement, & avec une extrême tranquillité, dans la prattique de ces exercices de pieté.*

Voila le dernier jour de la vie d'Othon, & le modelle ordinaire de sa vie, puisqu'il ne fit ce jour-là que ce qu'il faisoit tous les autres jours.

Mais il paroist encore plus de pieté chrestienne dans Othon III. & plus d'amour pour l'Eglise, & pour les Saints de l'Eglise. Pierre de Damien écrit de luy dans la vie de S. Romuald, que n'ayant pas esté assez fidelle envers un certain Crescent, il s'en confessa à S. Romuald, & s'en alla ensuite nuds pieds depuis Rome jusqu'au Mont-Gargan pour en faire penitence: qu'il passa tout le Caresme avec peu de suite dans le monastere de S. Apolinaire, s'exerçant au jeusne & à la psalmodie, portant un cilice sur sa chair nue; qu'il couvroit de sa pourpre imperiale, & ne couchant que sur un pauvre matelas fait de jonc que l'on paroit d'une riche couverture par dehors.

On peut voir ce qui eſt rapporté de ſes exercices de pieté dans la vie de S. Burchard Eveſque de Vorme qui eſt encore plus étonnant.

La pieté, la chaſteté, le zele pour l'Egliſe de Henry Duc de Baviere, & depuis Roy de Germanie & Empereur, ont eſté ſi extraordinaires, qu'il en a eſté mis au catalogue des Saints, eſtant le ſeul des Empereurs qui ait merité cet honneur par le commun conſentement de l'Egliſe. Il ne fit autre choſe durant ſa vie que proteger l'Egliſe, baſtir des monaſteres, eriger des eveſchez, chaſſer les mauvais Abbez, & reformer l'Egliſe autant qu'il pouvoit. *Ditm. l. 6.* Il y exhorte les Eveſques avec des paroles tres-fortes dans le ſynode tenu à Dortmond l'an 1005. *Synodus Tremonien-ſis*

L'année d'aprés il fit aſſembler un ſynode à Francfort, & y eſtant entré luy-meſme, il ſe proſterna d'abord à terre devant les Eveſques, & leur parla enſuite en ces termes qui témoignent un fond admirable de pieté. *Ditm. l. 6.* *Ayant en veüe*, dit-il, *la recompenſe future, j'ay choiſi* JESUS-CHRIST

pour

pour heritier, parce que je n'ay aucune esperance d'avoir des enfans. Et il y a long-temps que j'ay offert en sacrifice au Pere eternel dans le secret de mon cœur & moy-mesme, & tout ce que je possede, & que je possederay jamais, ne luy pouvant offrir autre chose.

Ces sentimens & ces paroles ne pouvoient naistre que d'un cœur brûlant de l'amour de Dieu, qui le faisoit renoncer à l'usage du mariage, & le portoit à ne conserver l'Empire que pour y faire regner JESUS-CHRIST.

Henry III. fils de Conrad, qui commença de regner peu de temps aprés que Berenger commença de publier son heresie, & qui la vit condamnée, estoit aussy un Prince tres religieux. Il pardonna dans un concile tenu à Constance à tous ses ennemis, & il ordonna que chacun feroit le mesme dans toute l'estendue de son Empire à l'égard de ceux dont il croiroit avoir esté offensé. Ce qui établit une paix & une tranquillité admirable dans l'Allemagne. Il renvoya les comediens sans recompense. Il purifia l'entrée des charges ecclesiastiques, en

Herman. in ann. 43.

faiſant exactement punir la ſimonie, dont il eſtoit extraordinairement ennemy; & il en parla avec tant de zele, qu'il ne craignit pas d'en accuſer ſon propre pere, en parlant de luy en ces termes : *Mon pere*, dit-il, *pour l'ame duquel je ſuis en une tres grande peine, n'a que trop exercé durant ſa vie cette damnable avarice.* Il preſſa les Eveſques par des paroles tres fortes de ſe corriger de ce vice, & il fit cette proteſtation publique, que comme il avoit receu gratuitement de Dieu la couronne imperiale, il donneroit auſſy gratuitement tout ce qui concerneroit la religion, & qu'il vouloit que les Eveſques en fiſſent de meſme.

Glab. l. 5. c. 5.

Ce bonheur d'avoir des Princes ſaints & religieux ne fut pas particulier à l'Allemagne en ce ſiecle, les autres provinces du ſeptentrion receurent la meſme grace de Dieu avec d'autant plus d'avantage, que les Roys n'y conſerverent pas ſeulement la religion, mais qu'ils l'y établirent & l'y planterent en quelque façon, n'ayant eſté convertis qu'en ce temps-là, & ayant contribué enſuite de tout

leur pouvoir à la conversion de leurs peuples.

Car ce fut en ce siecle que Dieu donna au Dannemarc le saint Roy Harald, qui ayant esté premierement converti par S. Unny Archevesque de Hambourg, & puis confirmé dans la foy par un miracle, remplit tout le septentrion de predicateurs de l'Evangile, & d'eglises basties en l'honneur de Dieu. Il fut enfin chassé, & blessé pour la cause de JESUS-CHRIST par son propre fils, ce qui l'a fait honnorer comme martyr.

La Norvege honnore de la mesme sorte le Roy Olaph, qui fut tué l'an 1028. par les magiciens qu'il taschoit d'exterminer dans son royaume, & fit apres sa mort un grand nombre de miracles. *Adam hist. Eccles. l. 2. c. 4.*

L'historien Adam, Chanoine de Brême, loüe encore beaucoup le zele & la pieté d'un autre Olaph Roy de Suede, qui vivoit en ce mesme temps. *Id. c. 45.*

Mais il n'y a rien de comparable dans les histoires des Princes chrestiens à celle d'Estienne Roy de Hongrie, que l'on peut appeller avec rai-

ſon le veritable Apoſtre de ce grand royaume. Son pere Geïſa s'eſtant fait chreſtien eut revelation de Dieu qu'il auroit un fils ſaint, qui deſtruiroit le paganiſme dans ſon royaume. Sa mere le fit nommer Eſtienne; ſelon la revelation qu'elle en avoit eu de S. Eſtienne qui luy eſtoit apparu. Il fut baptiſé par S. Adalbert, qui travailloit alors à la converſion des peuples de ce royaume, & ayant ſuccedé à ſon pere l'an 997. il ne fit autre choſe durant tout le reſte de ſa vie que d'y eſtablir l'Egliſe, Eriger des Eveſchez, baſtir des monaſteres & des Egliſes, non ſeulement dans ſon royaume, mais à Rome, à Conſtantinople, & en Ieruſalem; reformer la vie des Eccleſiaſtiques & des Religieux, elever aux charges ceux qu'il connoiſſoit eminens en ſainteté.

Enfin les hiſtoriens de Pologne donnent de grands eloges à la pieté de Boleſlas, qui commença d'y regner la derniere année de ce ſiecle, & mourut l'an 1025. & ils le repreſentent comme un Prince egalement vaillant & religieux.

Ce ne fut pas ſeulement les Princes qui ſe rendirent en ce ſiecle recommendables par leur pieté, les Reynes & les Imperatrices partagerent avec eux la gloire de la ſainteté, & ne ſervirent pas peu ſans doute à l'inſpirer à toute leur cour, & à toutes les femmes de leur temps.

Sainte Maltide femme de Henry I. Roy de Germanie, & mere de l'Empereur Oton I. eſtoit une Princeſſe d'une pieté eminente, & ce que Vuitichind rapporte de ſes vertus, eſt tout a fait admirable. *Qui pourroit exprimer*, dit cet hiſtorien, *la vigilance de cette Princeſſe pour le ſervice de Dieu. Sa cellule reſonnoit toute la nuit du chant des hymnes, & des pſeaumes. Et comme elle eſtoit proche de l'egliſe, aprés avoir pris un peu de repos, elle ne manquoit jamais de ſortir toutes les nuits, de ſe lever pour aller à l'egliſe, où elle paſſoit tout le reſte de la nuit en veilles & en oraiſons, n'en ſortant point qu'aprés qu'on avoit celebré la Meſſe. Enſuitte elle viſitoit les malades de ſon voiſinage; elle leur fourniſſoit les choſes neceſſaires; elle*

Vuitich. l. 3.

donnoit l'aumoſne aux pauvres ; elle recevoit les hoſtes qui ſe preſentoient avec toute ſorte de bons traittemens, n'en laiſſant jamais aller aucun ſans luy parler, & ſans luy donner les choſes neceſſaires. Elle inſtruiſit elle-meſme ſes domeſtiques & ſes ſerviteurs dans les ouvrages & dans les lettres. Ainſy ayant paſſé ſa vie dans ces ſaints exercices, eſtant chargée d'années & pleine d'honneurs, de bonnes œuvres, & d'aumoſnes; ayant diſtribué toutes ſes richeſſes royales aux ſerviteurs & aux ſervantes de Dieu, elle mourut le 13. Mars de l'an 973. & fut miſe aprés ſa mort au nombre des Saintes.

Ædite femme de l'Empereur Othon I. fut celebre en ſainteté durant ſa vie, & en miracles aprés ſa mort, ſelon Ditmar.

Saint Odilon a écrit la vie d'Adelaïs ſeconde femme de ce meſme Empereur, comme d'une Sainte canoniſée.

Theophanie femme de l'Empereur Othon II. eſtant demeurée veuve par ſa mort, paſſa tout le reſte de ſa vie dans des exercices de pieté, implorant les prieres des ſaints de l'Egliſe pour

l'ame de son mary, & elle instruisit de telle sorte deux de ses filles, qu'elle les porta à renoncer au monde & au mariage, & à se consacrer à Dieu dans la retraite d'un monastere.

L'Illustre sainte Chunegunde femme de l'Empereur Henry II. ayant vescu avec luy dans une perpetuelle virginité qu'elle prouva mesme par un miracle, passa les dernieres quinze années de sa vie dans une compagnie de vierges, parmy lesquelles elle se consacra à Dieu en renonçant à toutes les grandeurs du monde, afin de consommer sa sainteté par les exercices de la vie religieuse.

Les historiens relevent aussy la pieté de Gunilde femme du Roy Harald, & de Iudith femme de Boleslas Roy de Pologne ; & sa compagne dans ses actions de pieté.

J'ay rapporté au x. siecle tous ces Princes & ces Princesses, parce qu'en effet ils y ont passé une partie de leur vie, & que d'ailleurs les Ministres decrient egalement tout le temps qui s'est passé depuis le commencemẽt du x. siecle jusqu'au temps de Berenger.

Il eſt facile de juger par tout ce que nous venons de dire, que comme un des principaux ſoins des Princes chreſtiens eſt de pourvoir les Egliſes de bons Prelats, l'Allemagne & les autres provinces du ſeptentrion, n'ayant jamais eu de Princes plus religieux, ne doivent jamais auſſy avoir eu de plus grands Eveſques. Et c'eſt en effet ce qui ſe trouve veritable.

L'Egliſe de Hambourg Metropolitaine du Dannemarc, & de tout le pays appellé Sclavia, qui comprenoit toute la haute Allemagne juſqu'à la Pologne, fut preſque toujours gouvernée durant ce ſiecle par des Saints.

S. Hoger Archeveſque de cette ville, eſtant mort en l'an 919. & ſon ſucceſſeur Reginard n'ayant duré que deux ans, on elut à cet archeveſché le grand S. Unny qui fut l'Apoſtre du Dannemarc, de la Norvege & de pluſieurs autres provinces du ſeptentrion.

Il mourut l'an 936. & eut pour ſucceſſeur Adaldague, ſçavant & vertueux prelat, qui gouverna l'Egliſe de

Hambourg pendant 53. ans, & remplit ainſy preſque tout le reſte de ce ſiecle.

Son ſucceſſeur Libence eſt appellé par l'hiſtorien Adam *vir literatiſſimus, & omni morum probitate decoratus.* Il releve ſa chaſteté, ſon humilité, ſon eloignement de la cour, & ſon exactitude dans la diſcipline. *Adam l. 2. c. 19. 22.*

Le Pontificat de Libence ayant duré juſqu'en l'an 1013. on elut Unvan en ſa place. Et il ſe rendit auſſy tres recommendable par le ſoin qu'il eut de la diſcipline & de la reforme des Eccleſiaſtiques, par ſa generoſité contre les entrepriſes des Princes, & par ſa liberalité envers les peuples nouvellement convertis. *Id. l. 2. c. 33. 34. & 35.*

Enfin cet archeveſché fut gouverné quelque temps aprés par le celebre Adalbert, qui fut non ſeulement un grand Eveſque, mais un ſage Miniſtre d'Eſtat ſous l'Empereur Henry III. lequel ne faiſoit rien ſans ſon conſeil. Cet Archeveſque s'employa avec un grand zele & un grand fruit à la converſion des peuples du ſeptentrion.

On peut voir ce que l'hiſtorien Adam, Chanoine de Brême, témoin *Adam l. 4. c. 42. 43. 44.*

oculaire de toutes ces choſes, a écrit de ſes vertus.

Les autres Egliſes d'Allemagne, tirerent les meſmes avantages de la pieté de ces Empereurs. Brunon frere d'Othon Archeveſque de Cologne, & Vuillelme fils du meſme Othon, Archeveſque de Mayence, eſtoient de grands & de vertueux prelats.

Francon, & Burchard Eveſques de Vorme, Godeſcalus Eveſque de Friſingen, Ditmar Eveſque de Merſeburg, qui a écrit l'hiſtoire de ces temps-là d'une maniere ſi ſincere, furent celebres en pieté.

Henry I. ayant fondé l'eveſché de Vallet-fleve dans le pays de Luneboug, y établit pour Eveſque un nommé Marc, dont la ſainteté a eſté atteſtée par des miracles.

S. Adalbert Eveſque de Magdebourg, Heribert, & Annon Archeveſques de Cologne, Vuolphang Eveſque de Ratiſbonne, qui avoit elevé Henry II. Tagmon Eveſque de Magdebourg, Beruvard Eveſque de Hildesheim, & Gothard ſon ſucceſſeur, Harduit Eveſque de Salſbourg, ont

esté reverez aprés leur mort comme des Saints, & ont vécu dans ce siecle, ou dans le commencement de l'autre.

Mais le celebre S. Udalric l'occupe presque tout entier, & il est d'autant plus considerable qu'il estoit né, & avoit vescu assez long-temps dans le IX. siecle, & que ceux qui l'ont veu & qu'il a instruits ont pu voir la naissance de l'heresie de Berenger. Car il fut eleu Evesque d'Ausbourg l'an 924. estant déja assez âgé, puisque 15. ans auparavant il apprehendoit que l'on ne l'elut à la place d'Adalbero. Et il ne mourut que l'an 972. de sorte que ceux de la ville d'Ausbourg qui avoient 75. & 80. ans en 1035. lorsque l'heresie de Berenger commença de paroistre, avoient vécu les uns 12. & les autres 17. ans avec S. Udalric, & tous les autres avoient esté instruits par ses disciples.

Ce saint fut en une veneration particuliere à l'Empereur Othon le Grand, & generalement à toute l'Allemagne; de sorte qu'il n'y en a point qui soit un témoin plus irreprocha-

ble de la foy de l'Eglise de ce siecle.

On peut faire la mesme reflexion sur le grand S. Adalbert Archevesque de Prague; car s'il s'éloigne un peu plus du IX. siecle n'ayant esté eleu Archevesque de Prague qu'en 980. ce qui n'empesche pas qu'il n'ait veu un tres grand nombre de personnes qui avoient passé une partie de leur vie dans le IX. siecle, il s'approche aussy davantage du temps de Berenger, n'estant mort qu'en 997. De sorte qu'au temps de la publication de l'heresie de Berenger, il y avoit encore une infinité de personnes à Prague, à Rome, en Hongrie, en Prusse, en Lithuanie, qui l'avoiẽt veu, & qui avoient esté instruits par luy dans la foy.

Ce saint est si admirable en toutes les parties de sa vie, qu'il merite bien que nous nous y arrestions un peu. Il quitta son archevesché acause de l'extrême dereglement du peuple de Bohême, qui estoit encore tout barbare & abandonné aux vices. C'est un des cas où l'Eglise permet aux Evesques de se separer de leurs Eglises. Il alla de là à Rome, & au Mont-

Cassin ; & ensuite il revint à Rome, & se fit Religieux au Monastere de S. Boniface. La ferveur de sa pieté dans cette retraite remplit toute la maison d'edification. *Il s'employoit*, dit l'auteur de sa vie, *aux offices du monastere avec d'autant plus de joye, qu'ils estoient plus vils, afin d'arriver par là à la ressemblance de Dieu. Il s'exerçoit soigneusement à tout ce qui estoit bas & humble. Il s'oublioit soy mesme, s'estant rendu petit en la presence de ses freres. Il ballioit la cuisine, faisoit sa semaine, lavoit les ecuelles, servoit aux freres qui apprestoient à manger. Il tiroit de l'eau du puits de ses propres mains. Il servoit la congregation au matin, à midy, & au soir, ayant receu cette obeïssance de l'Abbé. Il ne souffrit jamais qu'aucune pensée occupast son ame sans la découvrir. Il faisoit connoistre à son directeur toutes les suggestions de l'ennemy. Il faisoit des interrogations tres subtiles touchant l'Ecriture sainte, en s'informant avec soin de la nature des vices & des vertus; & souvent son Abbé luy répondoit des choses qu'il ne sçavoit pas auparavant, comme il l'avoüoit luy-*

mesme pour montrer que c'estoit une grace qui luy estoit donnée en consideration de l'humilité de son disciple.

Aprés avoir passé cinq ans dans cette heureuse retraite, il fut rappellé en Bohême, & il y retourna par l'ordre du Pape. Mais y ayant trouvé les mesmes dereglemens, & ayant perdu l'esperance d'y faire du fruit, il alla porter la foy dans la Hongrie, & y etablit le christianisme, ayant mesme baptisé le fils du Roy Geïsa, qui fut le celebre Saint Estienne Roy de Hongrie, à qui ce royaume doit l'entier établissement de la foy chrestienne, & la destruction de l'idolatrie.

Saint Adalbert revint de là à Rome dans son monastere de S. Boniface, où il y avoit alors huit Abbez celebres en sainteté, quatre Grecs & quatre Latins. Il passa avec eux cinq autres années en profitant de leurs instructions & de leurs exemples.

Et il en fut encore arraché par les instance de l'Archevesque de Mayence, qui obligea le Pape Gregoire V. de le renvoyer, à condition neanmoins

que si son peuple ne se rendoit pas plus obeïssant il iroit porter l'Evangile aux nations barbares. Mais Boleslas Roy de Bohême luy en ayant defendu l'entrée, il s'en alla en Prusse, & de là en Lithuanie, où ayant beaucoup souffert pour la foy, il receut enfin la couronne du martyre, ayant esté percé de sept lances. Il fut honnoré de Dieu d'un si grand nombre de miracles, qu'il convertit beaucoup plus de personnes aprés sa mort, qu'il n'en avoit converty durant sa vie. Et son corps fut transporté dans la ville de Guesne, où l'Empereur Othon III. alla exprés en pelerinage, ayant mesme voulu entrer nuds pieds dans la ville, & dans l'Eglise de ce saint martyr.

Ce fut l'exemple de S. Adalbert qui excita S. Boniface à aller chercher aussi le martyre au mesme pays où S. Adalbert l'avoit trouvé. Ce Saint qui estoit parent de l'Empereur Othon III. & en grande faveur auprés de luy, se fit Religieux sous saint Romuald, où il prattiqua de prodigieuses austeritez. Ce fut là qu'ayant appris le mar-

tyr de S. Adalbert, il fut enflammé du desir de suivre son exemple. Il n'y a rien de plus étonnant que ce que Pierre de Damien rapporte de la maniere dont il alla à Rome recevoir la consecration archiepiscopale, & de ce qu'il fit dans son voyage de Rome en Prusse, où il alloit prescher l'Evangile. *Ce saint homme*, dit Pierre de Damien, *alla toujours à pied avec tous ceux de sa suite durant le voyage qu'il fit à Rome, devançant toujours les autres de beaucoup, & chantant continuellement des pseaumes. Il marcha toujours nuds pieds, mangeant une fois le jour du pain & de l'eau acause du travail du chemin, & y ajoûtant seulement les jours de feste quelques herbes & quelques racines, toute sorte de graisse, de beurre, d'huyle luy estant inconnue. Aprés sa consecration il ne laissa pas d'observer exactement l'ordre monastique dans la recitation de l'office.*

Or quoyque dans le voyage qu'il fit de Rome delà les monts, il prit un cheval acause de la dignité d'Archevesque, neanmoins il se tenoit à cheval les jambes nues, & il souffrit

ſouvent un froid ſi exceſif aux pieds dans ces païs froids, qu'on ne pouvoit les ſeparer du fer ſur lequel il s'appuyoit qu'avec de l'eau chaude. Eſtant arrivé parmy les barbares, il commença de leur preſcher l'Evangile avec tant de ferveur, que tout le monde voyoit aſſez qu'il brûloit du deſir du martyre. Mais eux apprehendant qu'il n'arrivaſt aprés la mort de ce nouvel Apoſtre la meſme choſe qui eſtoit arrivée apres le martyre de S. Adalbert, dont les miracles convertirent une infinité de Sclaves, ils s'abſtinrent long temps par une malice artificieuſe de mettre les mains ſur ce bienheureux martyr, & ils refuſerent de luy donner la mort, quoyqu'il la ſouhaitaſt avec paſſion. Ainſi ce ne fut que l'an 1008. qu'il ſouffrit le martyre, ayant eſté tué par l'ordre du frere du Roy des Ruſſiens, lequel il avoit converty.

Ce fut auſſy cette meſme année que S. Brunon Allemand, compagnon de l'hiſtorien Ditmar, qui témoigne que dés ſa jeuneſſe il avoit receu de Dieu des graces tres particulieres,

preſchant l'Evangile au meſme peuple de Ruſſie, y receut la couronne du martyre.

Voila quel eſtoit dans ce ſiecle & ſous ces Empereurs l'Egliſe d'Allemagne. C'eſtoit une Egliſe qui n'eſtoit pas ſeulement feconde en Saints, & en grands Eveſques, mais auſſy en Apoſtres & en Martyrs, qui renouvellerent l'image des premiers ſiecles de l'Egliſe, & ſervirent par leur zele à verifier la promeſſe que Dieu a faite à ſon Fils de luy donner toutes les nations de la terre : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, & poſſeſſionem tuam terminos terræ.* Car c'eſt une choſe admirable que l'accroiſſement que receut l'Egliſe durant ce ſiecle par la converſion des peuples du ſeptentrion, à qui de grands Saints d'Allemagne annoncerent l'Evangile.

Saint Unny Archeveſque de Hambourg convertit les Danois, les Norvegiens, & tout le haut du ſeptentrion.

S. Adalbert Archeveſque de Magdebourg travailla avec grand fruit à la converſion d'une partie des Sclaves.

S. Adalbert Archevesque de Prague convertit les Hongrois, & une partie des Prussiens & des Lithuaniens.

S. Boniface & S. Brunon prescherent l'Evangile aux Russiens.

S. Estienne Roy de Hongrie convertit les Transilvains; & comme la Hongrie avoit esté convertie par les Allemans, & qu'il avoit esté baptisé luy mesme par S. Adalbert, on doit encore compter la conversion de cette province entre les fruits des graces que Dieu versa dans ce siecle sur l'Allemagne.

Il est marqué dans l'histoire de la vie de Henry I. Roy de Germanie, qu'il convertit les Roys des Normands, des Abrodites, & Cuusus Roy de Dannemarc.

Enfin c'est par une suite de ce regard favorable de Dieu sur le septentrion durant ce siecle, que les Normands mesmes qui s'estoient emparez de cettre province des Gaules qui porte leur nom, embrasserent la foy chrestienne par les soins de Hervé Archevesque de Rheims, sçavant & ver-

tueux prelat, leur Duc Rollon ſi celebre pour ſa pieté & pour ſa juſtice, qui ſe fit baptizer en ce temps ayant reduit avec luy tous ſes ſujets à embraſſer la religion chreſtienne.

Tout cela ſuffit ce me ſemble pour montrer qu'à l'égard de l'Allemagne & du Septentrion, il n'y a point eu de plus heureux ſiecle que le dixiéme, & qu'ainſy l'on a grand tort de le decrier comme le plus malheureux de tous. Car cet avantage de la converſion de la moitié de l'Europe eſt ſi conſiderable, & tellement au deſſus de tous les autres par leſquels on a accouſtumé de relever les ſiecles, que c'eſt ne ſçavoir pas eſtimer les choſes leur juſte prix, que de preferer au x. ſiecle quelqnes autres ſiecles de l'Egliſe, qui eſtant ſteriles en converſion de peuples & en Saints, ont eſté plus abondans en écrivains & en perſonnes ſçavantes dans les ſçiences profanes.

La converſion de tous ces peuples eſt d'autant plus conſiderable qu'elle ne s'eſt point faite à l'occaſion d'un trafic mercenaire, mais par un pur

zele du salut des ames, & par des hommes apostoliques qui brûloient du mesme zele qui a enflammé les premiers Saints de l'Eglise, & qui les imitoient aussy bien dans la sainteté de leur vie, que dans leurs travaux pour la conversion des peuples.

Je n'ay pas rapporté toutes ces particularitez de l'estat où estoit l'Allemagne & le septentrion durant ce temps, pour détruire seulement en general les reproches vagues que les Ministres font en lair contre ce siecle, mais pour montrer aussy en particulier qu'il n'est pas possible que la foy s'y soit alterée sur le sujet de l'Eucharistie.

Je feray voir en examinant l'estat de la France, que les Prelats n'estoient point en ce temps dans l'ignorance où l'on nous les represente. Et certainement comme le zele pour la veritable foy est inseparable de l'ardeur de la charité, il est absolument impossible que tous ces saints Evesques qui ont fleury en Allemagne durant ce siecle, n'ayent pas eu beaucoup de soin de s'instruire eux mesmes, & d'instrui-

re les autres dans la doctrine de l'Eglise.

Il suffit de remarquer icy que le mystere de l'Eucharistie estant tel, comme nous l'avons montré, qu'il falloit par necessité qu'il fust connu de foy distincte par les plus simples d'entre les fidelles, ce n'est point proprement un article où l'ignorance ait pu jamais avoir lieu. L'ignorance regarde les points de theologie & de discipline, qui sont plus cachez, & qui ont besoin d'étude; mais elle ne peut jamais regarder les points dont tout le monde devoit estre instruit, & qui faisoient la matiere ordinaire des catechismes.

Ainsi l'introduction d'une erreur sur cette matiere n'a jamais pu estre favorisée par l'ignorance, parceque ce n'est pas une matiere qui en soit capable. Elle pourroit bien avoir esté favorisée par l'indifference, s'il se trouvoit que c'eust esté un siecle de libertinage & d'impieté, où personne ne se mist en peine de la religion & de son salut.

Mais outre que jamais cette indiffe-

rence pour la religion ne peut aller jusqu'à cet excés, que de souffrir sans resistance que l'on établisse dans l'Eglise une opinion directement opposée à la creance commune, & selon laquelle il auroit esté necessaire de condamner toute l'Eglise precedente, & de se condamner soy mesme d'aveuglement, d'erreur & d'impieté; il est certain de plus par ce que nous avons dit, que jamais siecle ne fut plus opposé que celuy-là à l'indifference & au libertinage. L'impieté ne peut subsister lorsquelle n'est pas hõnorée, & elle ne le peut estre quand les Rois sont eux mesmes pieux, & qu'ils tesmoignent par toutes leurs actions d'honnorer la pieté & les personnes pieuses. Et c'est ce que l'on voit en tous les Princes de ce siecle. Othon I. honnora particulierement S. Udalric. Othon III. se conduisit par les conseils de Francon, Evesque de Cologne, & de S. Romuald, & il eut une devotion merveilleuse pour S. Adalbert Archevesque de Prague. Henry II. honnora tous les Saints de son temps, & particulierement

S. Romuald, & S. Heribert Archevesque de Cologne. Henry III. cherit particulierement S. Gualbert. Et enfin ce zele ardent que l'on avoit alors pour la conversion des peuples, & l'austerité de la penitence que l'on y prattiquoit, sont des preuves visibles d'une disposition toute opposée au libertinage.

Il est donc certain que si l'on eust avancé en ce siecle la moindre erreur contre la doctrine de l'Eglise, tous ces saints Evesques se seroient elevez avec vigueur pour la reprimer, & qu'ils auroient esté puissamment secondez par ces Empereurs si zelez pour la religion & pour l'Eglise.

Il s'ensuit de là que tous ces grands Evesques n'ayant pu ignorer l'introduction d'une nouvelle heresie, s'il s'en fust introduit quelqu'une de leur siecle, & n'ayant manqué ny de zele, ny de force pour s'y opposer ; & ayant neanmoins passé leur vie dans la paix, sans témoigner qu'ils eussent d'autres ennemis à combatre que l'infidelité des peuples qui n'avoient pas encore receu la foy, ou les desordres de ceux

qui n'en obſervoient pas les regles, c'eſt une preuve ſenſible qu'il ne s'eſt fait en leur ſiecle aucun changement dans la creance de l'Eucharistie.

Que ſi l'on demande maintenant quelle eſtoit la foy de ces Saints, c'eſt une queſtion bien facile à reſoudre par l'eſtat ou l'hereſie de Berenger trouva l'Egliſe d'Allemagne lorſqu'elle parut en 1035. ſelon le Cardinal Baronius. Car Adelman, depuis Eveſque de Breſſe, qui avoit étudié avec Berenger ſous S. Fulbert, & qui luy écrivit d'Allemagne peu de temps aprés que le bruit de ſon erreur ſe fut repandu, luy marque expreſſement, que ſa doctrine ſcandaliſoit toute l'Allemagne. *Que le Seigneur*, dit-il, *vous detourne de ces voyes, ô mon tres ſaint frere : qu'il dreſſe vos pas dans la voye de ſes commandemens, & qu'il faſſe voir que ce ſont des impoſteurs qui noirciſſent voſtre reputation d'une tache ſi honteuſe, en publiant partout, & rempliſſant les oreilles non ſeulement des Italiens, mais auſſy des Allemans parmy leſquels il y a long temps que je voyage, de ce bruit ſi étrange que*

vousv ous estes separé de l'unité de la sainte Eglise nostre mere , & que vous avez des sentimens du corps & du sang de Jesus-Christ, *contraires à la foy catholique.* L'opinion de Berenger parut donc contraire à la foy catholique dans l'Allemagne , c'estadire à ceux qui avoient esté instruits par tous les Saints que nous avons marquez cy-dessus. Ainsy il n'y a pas lieu de douter que la foy de la presence reelle ne fust celle de ces Saints, qui n'en avoient point d'autre que celle qu'ils avoient eux mesmes apprises dans le IX. siecle , ou des disciples du IX. siecle.

Aussy toutes ces nouvelles Eglises de Hongrie , de Pologne , de Transilvanie , de Prusse , de Dannemarc , de Norvege , de Suede , & de la haute Allemagne fondées par S. Adalbert Archevesque de Prague, par S. Estienne Roy de Hongrie, par S. Boniface , S. Brunon , S. Unny , S. Adalbert Archevesque de Magdebourg , se trouverent au temps de Berenger dans la creance de la presence reelle , & demeurerent forte-

ment' attachez à l'unité de l'Eglise. Elles avoient donc esté instruites dans cette foy par ces Saints, comme ces Saints y avoient esté instruits par ceux du IX. siecle.

S. Adalbert Archevesque de Prague merite une reflexion particuliere sur ce sujet. On ne peut douter de sa creance sur le point de l'Eucharistie ; puisque l'on voit que toute l'Eglise de Hongrie qu'il avoit fondée se trouva dans l'opinion de la presence reelle au temps de la publication de l'heresie de Berenger, & demeura dans l'union de l'Eglise Romaine qui le condamna. Cependant personne ne devoit estre mieux instruit que S. Adalbert du sentiment de l'Eglise universelle sur cette matiere, puisqu'il avoit voyagé par toute l'Italie, & qu'il avoit vécu dix ans dans un monastere ramassé de Religieux Grecs & Latins de divers païs, parmy lesquels il pouvoit par consequent apprendre parfaitement les sentimens de l'Eglise grecque & de l'Eglise latine.

Ainsy la foy de la presence reelle

qui ſe trouva établie dans toutes les Egliſes du ſeptentrion au temps de Berenger, prouve invinciblement que c'eſtoit celle des Saints qui ont établi ces Egliſes, comme la foy des premiers ſiecles & des Egliſes apoſtoliques prouve la foy des Apoſtres ſelon S. Auguſtin. Et la foy de ces Saints du x. ſiecle prouve que c'eſtoit auſſy celle du IX. ſiecle; puiſqu'ils avoient eſté inſtruits par des perſonnes qui y avoient paſſé une partie de leur vie. Et enfin elle ſe prouve par elle meſme, puiſque leur ſainteté, leurs œuvres, & leurs miracles condamnent d'impieté tous ceux qui auroient la hardieſſe de les accuſer d'hereſie, & qui les voudroient faire paſſer pour des Predicateurs de l'erreur, au lieu de les honnorer comme des Apoſtres de la verité.



CHAPITRE VII.

Considerations sur l'estat de l'Eglise d'Angleterre, de France, d'Espagne, & d'Italie durant le x. siecle, qui font voir que les reproches qu'on fait contre ce siecle sont mal fondez à l'égard de ces Eglises.

L'Allemagne & les autres provinces septentrionales faisant une si grande partie de l'Eglise d'occident, c'est avoir prouvé absolument que le x. siecle a esté tres heureux à l'Eglise, que d'avoir montré qu'il a esté si extraordinairement heureux à tant de provinces qui s'y sont jointes, les desordres que l'on peut remarquer dans les autres, ne pouvant egaler l'avantage de la conversion de tant de peuples. Il est bon neanmoins de faire une reveüe generale sur les autres provinces chrestiennes, pour voir si on a eu sujet de les charger de tant de reproches.

Celle qui se presente la premiere est l'Eglise d'Angleterre. Et en consi-

derant l'eſtat où l'on la trouve dans ce ſiecle, on reconnoiſtra d'abord qu'il a eſté auſſy-bien pour l'Angleterre que pour l'Allemagne un ſiecle de benediction & de graces.

L'Angleterre a meſme cela de particulier, qu'elle n'a pas eſté ſeulement gouvernée durant ce temps par des Princes religieux; mais que de plus il ſe trouve que le premier Miniſtre de ces Rois eſtoit un ſaint miraculeux en toutes manieres, dont Dieu s'eſt voulu ſervir pour reformer l'Egliſe d'Angleterre, & regler meſme l'eſtat politique de ce royaume.

C'eſt l'illuſtre S. Dunſtan qui remplit preſque tout ce ſiecle. Il fut fait Miniſtre d'Eſtat l'an 930. par le Roy Edmund, ſous lequel il regloit tous les differens, & entretenoit l'union parmy tout le monde, ayant remply le Roy & les Princes de tant de veneration pour luy, que perſonne ne s'oppoſoit à ſes avis. Il fut neãmoins une fois éloigné de la Cour par la malice de quelques envieux, mais il y fut rétabli peu de jours aprés, & remis dans la meſme autorité.

L'amour de la retraite l'ayant porté à quitter le monde pour se faire Religieux, le Roy Edmund le fit Abbé d'un monastere auquel il fit de grands biens en sa consideration, & il continua de se servir de son conseil non seulement dans les affaires temporelles, mais encore dans celle de l'Eglise, le prenant pour son directeur & pour l'Evesque de son ame.

Elrede frere d'Edmund estant venu au royaume aprés luy, continua d'avoir pour Dunstan la mesme confiance qu'avoit eu son frere. Mais Edüin fils d'Edmund qui fut reconnu Roy apres la mort d'Elrede, ayant esté repris severement par S. Dunstan d'un desordre criminel, le bannit & pilla son monastere. Son exil neanmoins ne fut pas long. Car une grande partie de l'Angleterre s'estant soulevée contre Edüin, acause de sa vie debordée, & de l'exil de S. Dunstan, Edgar frere d'Edüin, qui avoit esté choisi Roy en sa place, le rappella aussy-tost, & ne se contenta pas de le rétablir dans son mo-

naſtere, mais il le fit de plus Eveſque de Vuintcheſter.

On dit qu'Odon, qui fut Archeveſque de Cantorbie ſous les regnes d'Edmund, d'Elrede, d'Edüin, juſques au commencement d'Edgar, en conſacrant S. Dunſtan changea le titre de l'Egliſe de Vuintcheſter en celuy de Cantorbie, prevoyant par un eſprit prophetique, que c'eſtoit à cette Egliſe que S. Dunſtan eſtoit deſtiné. Et il y fut en effet elevé deux ans aprés.

Dieu permit que le Roy Edgar tomba dans une faute conſiderable, afin de l'en faire relever par S. Dunſtan, & l'animer plus vivement à la reformation de l'Egliſe d'Angleterre. Ayant veu par hazard une jeune Damoiſelle que l'on nourriſſoit dans un monaſtere, & qui en portoit l'habit, il en devint amoureux, & l'ayant fait ſortir, il en abuſa.

Cette action eſtant venuë aux oreilles de S. Dunſtan, le toucha ſenſiblement. Il s'en alla incontinent trouver le Roy, qui vint au devant de luy, & luy voulut prendre la main

à son ordinaire pour le mener à son trône ; mais S. Dunstan la retira avec un visage troublé, & ne souffrit pas que le Roy la touchast. Le Roy estant étonné de ce procedé, & croyant que son crime estoit demeuré secret, luy demanda pourquoy il ne vouloit pas luy donner la main. *Quoy, Sire*, luy répondit S. Dunstan, *vous avez commis un adultere en renonçant à toute pudeur, vous avez violé une vierge sans regarder l'outrage que vous faisiez à Dieu, & sans avoir aucun respect pour le signe de chasteté qu'elle portoit sur sa teste, & vous me demandez encore pourquoy je ne laisse pas toucher à vos mains impures cette main qui immole le fils de la Vierge à son Pere eternel ? Lavez auparavant vos mains par la penitence des soüillûres qu'elles ont contractées, & ensuite afin de vous reconcilier avec Dieu honnorez & embrassez la main de son Pontife.*

Le Roy estant étonné de ces paroles, se jetta à terre, & embrassant les pieds du saint Evesque il confessa qu'il avoit peché avec des pa-

roles qu'il entrecouppoit de ses soupirs. Alors Dunstan voyant dans ce Roy un si grand exemple d'humilité en fut ravi. Il le releva incontinent, & luy ayant dit en particulier ce qu'il jugeoit necessaire pour le salut de son ame, il luy ordonna une penitence de sept ans. Ainsy Edgar ayant obtenu l'absolution du saint Evesque s'appliqua avec grand soin à accomplir la penitence qui luy avoit esté ordonnée, & y ajouta plusieurs œuvres de pieté pour appaiser Dieu par le conseil & le mouvement de ce pere de son ame.

Les vices des Princes n'ont jamais esté rares dans tous les siecles; mais la penitence des Princes est la chose du monde la plus rare. Et c'est pourquoy c'est une gloire pour le x. siecle de nous en donner un exemple signalé en la personne de ce Roy d'Angleterre, qui n'égale pas seulement, mais qui surpasse de beaucoup celuy de la penitence que fit le grand Theodose aprés le meurtre commis à Thessalonique; puisque le crime d'Edgar qui ne vint que

d'une passion passagere, estoit beaucoup moindre que celuy de Theodose, & que sa penitence fut beaucoup plus longue.

Je ne puis m'empescher de rapporter sur le sujet de la penitence du Roy Edgar, deux autres exemples celebres de penitence, que l'on trouve dans l'histoire de ce siecle, qui doivent servir beaucoup à le relever dans l'esprit de ceux qui sçavent que la penitence est la porte par où l'on entre au royaume qui a esté annoncé par ces paroles : *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum.*

Raignerus Duc de Loraine, ayant usurpé injustement quelques biens qui appartenoient à l'Eglise, & estant touché de l'esprit de penitence, en fit une restitution publique, par un acte autentique le plus humble qui ait jamais esté fait. Il commence par ces paroles : *Moy persecuteur du Seigneur & de l'Eglise son épouse, qui ne merite pas d'estre appellé Duc, mais brigand ;* & finit par cette signature : *Raignerus Duc de Loraine, brigand.*

Pierre Urseole Duc de Venise ayant

esté elevé à cette principauté par la conspiration du peuple qui avoit tüé Vital son predecesseur, & ayant eu quelque part à cette mechante entreprise, se crut obligé de renoncer à une dignité qu'il avoit acquise par un si mauvais moyen. Il se deroba donc secretement de Venise, & estant venu en France, il y passa le reste de sa vie dans la solitude d'un monastere.

Voila les mouvemens que l'esprit de Dieu inspire quand il agit fortement dans les ames. C'est cela qui merite justement l'admiration des hommes, & qui doit faire dire avec S. Paul : *Vbi sapiens, ubi scriba, ubi inquisitor hujus sæculi : Où sont ces sages, ces sçavans, ces curieux*, par lesquels on a accoutumé de relever la gloire des siecles ? Car qu'est-ce que sont tous les ouvrages des hommes en comparaison de ces œuvres de Dieu, & de ces changemens qui ne peuvent estre attribuez qu'à sa main toute puissante ?

Mais pour revenir au Roy Edgar il prattiqua exactement ce que dit

S. Auguſtin, que les Rois pour plaire à Dieu doivent faire ce qui ne peut eſtre fait que par les Rois. Il entreprit la reforme de l'Egliſe d'Angleterre, & l'executa avec un zele qu'on ne ſçauroit aſſez admirer.

Il y avoit alors dans l'Angleterre pluſieurs monaſteres ruïnez, ce qui devoit eſtre l'effet du dereglement d'un autre ſiecle autant que de celuy-cy. Mais le retabliſſement de ces monaſteres fut l'effet de la penitence du Roy Edgar. Et il en parle luy meſme de cette ſorte, dans une donation qu'il fit de certaines terres à un monaſtere : *Au temps des Rois mes predeceſſeurs les monaſteres tant de Religieux, que de Religieuſes, eſtoient preſque entierement detruits & negligez. Ce que voyant, j'ay fait veu à la gloire de Dieu, & pour le ſalut de mon ame, de les retablir, & de multiplier le nombre des ſervantes de Dieu. Et dans l'execution de ce vœu, j'ay déja retably quarante-ſept monaſteres, qui ſont maintenant pourveus de Religieux & de Religieuſes. Que ſi Dieu me donne la vie, j'eſpere étendre cette liberalité*

que j'ay vouée à Dieu juſqu'au nombre de cinquante qui eſt un nombre de remiſſion.

Où trouve-t-on des exemples d'une magnificence auſſy judicieuſe, & auſſy digne d'un grand Prince que celle-là? Mais il y a peu de choſes comparables dans l'hiſtoire de l'Egliſe avec la ſainte entrepriſe que ce Roy fit avec S. Dunſtan, & quelques autres ſaints Eveſques d'Angleterre, de reformer la vie de tous les Eccleſiaſtiques d'Angleterre, & de chaſſer tous ceux qui ne voudroient pas embraſſer la vie reguliere & religieuſe.

Avant que de leur donner l'ordre de ce deſſein, il leur en fit l'ouverture en ces termes qui ſont rapportez dans les Conciles d'Angleterre : *Puiſque Dieu a fait eclater ſur nous ſa miſericorde avec tant de magnificence, il eſt juſte, ô tres reverends Peres, que nous taſchions de repondre par nos œuvres à la multitude de ſes bienfaits. Car ce n'eſt point par noſtre épée que nous poſſedons cette terre. Ce n'eſt point noſtre bras qui nous a ſauvez, c'eſt ſa droite, c'eſt ſon bras ſaint, parce qu'il*

luy a plu de nous estre favorable. Il est donc juste que comme il nous a assujetti toutes choses, nous assujettissions aussy à luy & nous & nos ames, & que nous nous efforcions de faire en sorte que ceux qu'il a soumis à nostre pouvoir, se soumettent à l'observation de ses loix. C'est un devoir qui me regarde en particulier de traitter les layques avec une entiere equité; de juger les differens qui arrivent entre les particuliers selon les regles d'une exacte justice; de punir les sacrileges; de reprimer les seditieux; de delivrer le pauvre de la main de ceux qui sont plus puissans, & les necessiteux de ceux qui les oppriment, & qui leur ravissent leurs biens: mais il est aussy de mon devoir d'avoir soin des Ministres de l'Eglise, des trouppes de Moines, des compagnies de Vierges; de pourvoir à leurs necessitez, & à les faire vivre en paix & en repos.

Il est aussy necessaire que nous examinions les mœurs de toutes ces personnes, s'ils vivent chastement; s'ils se conduisent dans l'honesteté à l'égard de ceux de dehors; s'ils s'aquittent soigneusement de l'office divin; s'ils sont

Au lieu de ces paroles. *De quorum omnium moribus ad*

nos spectat examen, que l'on a traduites, il faut peut-estre lire, *de quorum omnium moribus ad vos spectat examen.*

assidus à instruire le peuple; s'ils sont sobres dans leur manger, modestes dans leurs habits, discrets dans leurs jugemens.

Permettez moy de vous dire, mes reverends Peres, que si vous aviez eu autant de soin que vous le deviez de toutes ces choses, on ne nous rapporteroit pas tant de choses abominables de la vie des Ecclesiastiques.

Il represente ensuite d'une maniere forte & pathetique, les desordres des Ecclesiastiques: puis s'addressant aux Evesques, *Animez vous de zele*, leur dit-il, *Prestres du Seigneur, animez vous de Zele pour les voyes du Seigneur & pour la justice de nostre Dieu. Il est temps de s'elever contre ceux qui ont dissipé la loy de Dieu. Vous avez le glaive de Pierre dans les mains, & moy j'ay celuy de Constantin. Ioignons nous ensemble. Vnissons ces deux glaives pour chasser les lepreux hors du camp de Dieu, pour purifier le sanctuaire du Seigneur; afin qu'il n'y ait au service du temple que de veritables enfans de Levi, qui dit à son pere & à sa mere qu'il ne les connoissoit pas, & à ses freres qu'ils luy*

estoient inconnus. Faites par vos soins que nous ne nous repentions point d'avoir fait ce que nous avons fait; d'avoir donné ce que nous avons donné, comme nous ferions sans doute si nous voiyons que nostre liberalité n'est pas employée au service de Dieu; mais qu'elle ne sert qu'à entretenir le luxe des Ecclesiastiques vicieux, qui en abusent avec une licence impunie.

Que vos cœurs soient touchez par les reliques des Saints, dont ils se mocquent avec insolence; par les saints autels, qu'ils prophanent indignement. Qu'ils soient touchez par la pieté des Rois qui nous ont precedé, de la liberalité desquels le dereglement des Ecclesiastiques fait un si mauvais usage. Mon bisayeul Edoüard donna comme vous sçavez aux monasteres & aux Eglises la disme de toutes ses terres. Et Alurede mon trisayeul pour enrichir l'Eglise n'épargna ny ses thresors, ny son patrimoine, ny ses revenus. Vous n'ignorez pas aussy combien mon ayeul le*

* Il y a quelque faute dans les noms des Roys marquez en ce passage, en voicy le veritable ordre. Æthevulphus trisayeul, Æteſtanus bisayeul, Eduardus Semor ayeul, Actelstanus I. fils d'Edoüiad, Edmundus son II. fils. Elrede son III. fils, Edüinus I. fils d'Edmund, Edgar son II. fils.

vieil Edoüard a fait de dons aux Eglises, & vous devez vous ressouvenir de tous les presens dont mon pere & mon frere ont enrichi les autels de JESUS-CHRIST.

O Dunstan, le pere des peres, contemplez, je vous prie, les yeux de mon pere arrestez sur vous du haut du ciel, & de ce sejour de gloire où il est. Ecoutez les plaintes qu'il fait retentir à vos oreilles avec un sentiment plein de pieté. Vous m'avez donné, ô Pere Dunstan, un conseil salutaire de bastir des monasteres, d'edifier des eglises; vous m'avez assisté dans ce dessein, & vous avez cooperé avec moy dans toutes ces actions de pieté. Je vous ay choisi pour mon Pasteur, pour mon Pere, pour l'Evesque de mon ame, pour le directeur de ma conscience. Quand est-ce que je ne vous ay pas obei? Quels thresors ay-je preferez à vos conseils? Quelles terres n'ay-je point méprisées, quand vous me l'avez ordonné? Lorsque vous avez jugé qu'il falloit donner quelque chose aux pauvres, vous m'y avez toujours trouvé disposé. Lorsque vous avez cru qu'il falloit faire du bien aux eglises, je n'ay pas

differé de le faire. Lorſque vous vous plaigniez qu'il manquoit quelque choſe aux Religieux & aux Eccleſiaſtiques, j'y ay incontinent ſuppléé. Vous me diſiez que c'eſtoit une aumoſne eternelle que celle qui eſt faite aux monaſteres & aux egliſes pour l'entretien des ſerviteurs & des ſervantes de Dieu, & pour eſtre diſtribuée aux pauvres s'il en reſte quelque choſe, & qu'il n'y avoit point de charité plus fructueuſe que celle-là. O l'auſmone precieuſe! O le digne prix de mon ame! O le ſalutaire remede de mes pechez, qui eſt employé au luxe des courtiſanes que les Eccleſiaſtiques entretiennent!

Voila, mon Pere, le fruit de mes aumoſnes, & l'effet de vos promeſſes, que repondrez vous à cette plainte? Ie le ſçay & j'en ſuis perſuadé. Lorſque vous voiyez le voleur, vous ne couriez pas avec luy, & vous n'avez point voulu avoir de part avec les adulteres. Vous les avez priez, vous les avez conjurez de changer de vie, vous les avez confondus. Ils ont mépriſé vos paroles, il en faut venir à la punition, & la puiſſance royale ne vous manquera pas en

cela. Vous avez avec vous le venerable pere Etelvode Evesque de Vuintchester. Vous avez le reverend Osuvalde Evesque de Vuorcester. Ie vous charge de cette affaire, & de donner ordre que ceux qui menent une vie scandaleuse soient chassez des eglises, & que l'on substitue en leur place des personnes qui menent une vie reguliere.

Ce ne furent point de vaines menaces, la chose fut executée selon le dessein de ce Roy. On assembla un concile general de toute l'Angleterre où elle fut ordonnée juridiquement; & ensuite les Ecclesiastiques dereglez furent chassez, & ne furent point retablis, quelques efforts qu'ils fissent pour rentrer. L'on fit depuis plusieurs reglemens salutaires sous le nom du Roy Edgar. Ainsy l'Eglise d'Angleterre fut heureusement reformée par les soins de ces saints Evesques, & par le zele admirable de ce Roy; & bien loin qu'elle se soit dereglée durant ce siecle, l'on y corrigea les dereglemens de plusieurs siecles.

Cette reforme ne servit pas seule-

ment aux mœurs, mais aussy à la doctrine, puisque l'on sçait que l'ignorance accompagne toujours le desordre. Et deplus il est remarqué expressement dans la vie de S. Osuald que l'on établit en chaque eglise un Religieux sçavant pour instruire les autres dans les lettres.

Le zele de S. Dunstan n'estoit pas seulement ardent, mais il estoit ferme & eclairé, comme on le peut voir par la maniere genereuse avec laquelle il resista à l'ordre du Pape qu'on avoit surpris. Il avoit excommunié un seigneur qui avoit contracté un mariage incestueux, & ce seigneur trompa premierement le Roy qui s'employa auprés de S. Dunstan afin qu'il le retablit ; mais S. Dunstan ayant refusé de le faire, il eut recours au Pape, duquel il obtint un Bref qui ordonnoit à S. Dunstan de le reconcilier. S. Dunstan ayant receu cet ordre du Pape repondit, qu'il obeïroit volontiers au commandement du Pape, pourveu que cet homme eust un veritable repentir de sa faute ; mais qu'il ne souffriroit point qu'il demeu-

rast dans son peché, & qu'estant exempt de la discipline de l'Eglise il insultast aux Prelats & se rejoüist de son crime. *A Dieu ne plaise*, ajoûta-t-il, *que pour la consideration de quelque homme que ce soit, ou pour me mettre à couvert moy-mesme, je neglige la loy que* JESUS-CHRIST *a voulu qu'on gardast en son Eglise?* Ainsi ce seigneur voyant que S. Dunstan estoit inexorable, fut obligé de venir se presenter humblement dans le concile nuds pieds, & en habit de penitent, & d'y demander pardon de sa faute, en renonçant à ce mariage incestueux.

Nous avons veu dans le discours du Roy Edgar, qu'il joint à S. Dunstan pour l'execution de la reformation de l'Eglise, Etelvode Evesque de Vvincester, & Osuvalde Evesque de Vvorcester. C'estoient deux grands personnages & deux grands Saints. Le premier mourut l'an 984. avant S. Dunstan, qui luy predit sa mort prochaine, aussy-bien qu'à l'Evesque de Rochester, dans une visite que ces deux Evesques luy rendirent; &

l'autre ne mourut qu'aprés luy, sçavoir l'an 992.

Quant à S. Dunſtan il ſurvêquit au Roy Edgar. Il appuya le droit du jeune Prince Edoüard ſon fils aîné, contre les pretentions d'Ælfrite ſeconde femme d'Edgar, qui vouloit faire paſſer le royaume à ſon fils Etelfrede. Mais Edoüard ayant eſté aſſaſſiné par la malice de cette femme, & ayant fait pluſieurs miracles aprés ſa mort, Dunſtan fuſt contraint de ſacrer Roy Etelfrede, & en le ſacrant il fit une prophetie étonnante des malheurs qui devoient arriver à l'Angleterre, & à la maiſon de ce jeune Roy, acauſe du crime par lequel il eſtoit entré dans le royaume.

Il ſoutint dans un concile la juſtice de la reformation qu'il avoit faite en Angleterre en chaſſant les Eccleſiaſtiques dereglez, contre ces meſmes Eccleſiaſtiques qui vouloient rentrer dans leurs egliſes. Et Oſbern ou Oſbert, Chantre de l'Egliſe de Cantorbie, qui a écrit ſa vie, rapporte que le Roy meſme, & pluſieurs des Prelats ſe laiſſant flechir, le ſeul Dun-

ſtan demeura immobile ; & comme tout le monde attendoit ſa reponſe, l'image du Crucifix qui eſtoit dans le lieu de l'aſſemblée , prononça ces paroles qui furent entendues de tout le monde : *Il n'en ſera rien, il n'en ſera rien : vous avez bien jugé, & vous feriez mal de changer voſtre jugement.* JUDICASTIS *bene, mutaretis non bene.* Quoyque ce miracle paroiſſe aſſez extraordinaire , & qu'on puiſſe en croire ce qu'on voudra, on doit conſiderer neanmoins qu'il eſt rapporté par un auteur contemporain , & qu'il eſt difficile de ſuppoſer un fait de cette nature, dont il devoit y avoir tant de témoins.

Enfin ces meſmes Eccleſiaſtiques pourſuivant encore avec opiniaſtreté leur retabliſſement , le different fut terminé d'une maniere bien étrange. Car Mathieu de Vuerminſter rapporte, que s'eſtant tenu un ſynode à Calne dans une chambre haute , & Dunſtan eſtant violemment attaqué par pluſieurs en faveur des Eccleſiaſtiques chaſſez , le plancher creva , & ecraſa ou bleſſa tous ſes adverſaires , le ſeul Dunſtan

Dunſtan eſtant demeuré ſur une poutre ſans aucun mal.

Enfin l'année 988. Dunſtan chargé d'années & de merites paſſa à une meilleure vie, laiſſant l'Angleterre dans la triſte attente de ſes propheties, qui ne furent que trop veritables.

Ce ſaint ſuffit ſeul pour relever la gloire de l'Egliſe d'Angleterre durant ce ſiecle; puiſqu'il le comprend tout entier, ou par luy meſme, ou par ceux qui ont eſté liez avec luy.

Il fut ordonné Preſtre par S. Elphegue, qui rendit témoignage en l'ordonnant de ſa ſainteté future. Ce fut S. Odon, Archeveſque de Cantorbie, qui le conſacra Eveſque de Vvorceſter, changeant comme nous avons dit le titre de cette egliſe, en celuy de l'egliſe de Cantorbie. Il conſacra luy meſme S. Elphegue en la place de S. Etelvode pour l'eveſché de Vvincheſter. Ce S. Elphegue fut depuis transferé au ſiege de Cantorbie, & ſouffrit le martyre l'an 1012. par la cruauté des Danois. Il fut Miniſtre de trois Roys, Edmond, Elrede, & Edgar; & il vit tout ce qui arriva dans

l'Angleterre durant ſon ſiecle, & meſme aprés ſa mort par le don de prophetie qu'il avoit receu de Dieu.

Je croy que tant de choſe ſingulieres ſuffiſent pour montrer que l'Egliſe d'Angleterre n'a pas eſté plus malheureuſe dans ce ſiecle que dans les autres. Et il n'eſt pas neceſſaire d'y ajouter pour le relever, que la Reyne Aſuite, mere du Roy Edoüard ayeul d'Edgar, & Edite fille d'Edgar, & ſœur du jeune Prince Edoüard, furent celebres en ſainteté.

Mais puiſque nous examinons particulierement l'eſtat de l'Egliſe de ce ſiecle par rapport à la doctrine & à la foy, il eſt bon de remarquer que Guillaume de Malmeſbury témoigne que S. Odon Archeveſque de Cantorbie convertit pluſieurs perſonnes qui doutoient de la verité de l'Euchariſtie, en leur faiſant voir le pain conſacré changé en chair.

Aubertin conclut de là qu'il y avoit donc pluſieurs perſonnes qui en doutoient. Mais j'en conclus que quelque foy que l'on ajoute à ce miracle, il eſt certain que S. Odon n'en dou-

toit point, & que le commun de l'Eglise n'en doutoit point aussy. J'en conclus encore que S. Dunstan, lequel Odon nomma par relevation divine à l'archevesché de Cantorbie, n'en doutoit point aussy, n'estant point croyable qu'il eust rendu un témoignage si avantageux à un homme qui auroit esté dans une opinion differente de la sienne sur le sujet de l'Eucharistie. J'en conclus que S. Elphegue, que S. Dunstan choisit aussy par une revelation particuliere pour estre Evesque de Vvinchester, & qui fut depuis Archevesque de Cantorbie, estoit dans le mesme sentiment que S. Dunstan; puisque Dieu ne communique ordinairement ses lumieres prophetiques qu'à des Saints,& ne fait elire ainsy que des Saints, & des pasteurs orthodoxes. Nous voila donc arrivez par ces trois témoins à 23. ans prés de la publication de l'heresie de Berenger.

Mais il n'est pas besoin d'argument dans une chose si claire. Toute l'Angleterre suivit le party de l'Eglise Romaine contre Berenger, & se trouva

dans la creance de la presence reelle, lorsque son heresie commença d'éclater dans le monde. Elle y avoit donc esté instruite par les Evesques du x. siecle, & particulierement par S. Dunstan, qui avoit esté le pere des Evesques & de l'Eglise d'Angleterre durant la plus grande partie de ce siecle.

Ce Saint avoit esté instruit par ceux du IX. siecle. Il est sans apparence qu'il ait changé luy mesme de sentiment, ny qu'il ait souffert que l'Eglise d'Angleterre en changeast de son temps. Il n'a pu ignorer l'introduction d'une nouvelle opinion. Il a eu assez de zele, & d'autorité pour l'empescher. Cependant il n'est fait aucune mention dans sa vie écrite assez exactement, qu'il ait eu le moindre soupçon qu'il s'introduisit de son temps aucun sentiment contraire à la doctrine de l'Eglise. Elle n'a donc receu durant ce siecle aucun changement ny aucune alteration dans l'Angleterre; & par consequent, comme la creance de la presence reelle se trouva établie dans toute cette Isle au

temps de Berenger, & fut deffendue par le celebre Lanfranc Archevesque de Cantorbie, il est indubitable que cette Eglise estoit dans la mesme creance au x. siecle, & qu'elle y estoit sans innovation & sans changement, n'ayant fait que conserver la foy dans laquelle elle avoit esté instruite par ceux du IX. siecle.

Aprés l'Angleterre il est juste de faire reflexion sur l'Eglise de France, qui nous fournit aussy un saint Roy qui est Robert, lequel a passé dans ce siecle 30. années de sa vie, estant mort l'an 1031. âgé de 67. ans.

Nous avons déja remarqué que ce Roy, qui est appellé par Glaber *doctissimus & christianissimus*, fit brûler à Orleáns *l'an* 1017. *des heretiques qui enseignoient entr'autres erreurs, que le pain consacré n'estoit point veritablement changé au corps & au sang de* JESUS-CHRIST.

C'estoit donc déja une opinion reconnue pour heretique du temps de ce Prince si religieux,& qui avoit esté instruit par des personnes qui avoient passé toute leur vie dans le x. siecle,

& estoient disciples de ceux du IX.

Glaber remarque aussy que ce Roy comme un tres sage serviteur de Dieu, fut toujours l'amateur des humbles, & l'ennemy des superbes; & que lorsque quelque siege episcopal venoit à vaquer dans son royaume, il avoit un extrême soin qu'on y établit un pasteur qui en fust digne, de quelque basse naissance qu'il pust estre, plutost que d'y elever des personnes nobles, qui ne se relevoient que par la pompe seculiere.

Il est donc croyable qu'ayant regné assez long temps, il remplit toute la France de bons Prelats, & qu'ainsy l'Eglise de France ne pouvoit estre fort dereglée durant son regne; ce qui rend la condamnation de Berenger plus autentique, puisque son erreur a esté rejettée par ces saints Prelats que le Roy Robert avoit établis dans l'Eglise.

Mais depeur qu'on ne dise que ces bons Evesques n'appartiennent pas au X. siecle, quoyqu'ils y ayent esté elevez, l'on peut montrer par des preuves positives, & qui ne doivent

point estre suspectes aux Ministres, que les Prelats de France n'estoient point au x. siecle dans cette ignorance monstrueuse dont les ministres les accusent.

L'an 992. on celebra un concile à Rheims pour juger de la cause d'Arnulphe qui y fut deposé. Il n'y a qu'à voir les actes de ce concile, pour reconnoistre que ces Evesques estoient tres habiles dans la discipline de l'Eglise, & dans la science de l'antiquité. Ils soutiennent formellement que le Pape ne peut rien contre les canons. Ils defendent le droit qu'ont les synodes de deposer les Evesques sans appel, lorsque ces Evesques s'en sont rapportez au jugement du synode, suivant cette maxime : *Ab electis judicibus appellare non licet*. M. de Marca qui examine en particulier tout ce qui fut agité dans ce concile, fait voir que l'on n'y fit rien que de tres legitime, & de tres conforme à la discipline de l'Eglise, & que les Evesques qui y assistoient en estoient tres instruits. *Marca de Conc. l. 7. c. 25.*

Aussy Arnulphe Evesque d'Orleans representant dans ce synode les desor-

dres horribles de l'Eglise particuliere de Rome, que Baronius reconnoist & deplore en tant de lieux, fait voir que cette corruption ne s'estoit point repandue dans toute l'Eglise, & qu'il y avoit durant ce siecle une infinité de saints & sçavans prelats dans l'étendue du christianisme: *Certè in Belgio & Germania, quæ vicinæ nobis sunt, summos sacerdotes Dei in religione admodùm præstantes inveniri, in hoc sacro conventu testes quidam sunt.*

Cette connoissance des droits des Evesques n'est pas une petite marque de la science des prelats, & l'on en trouve encore dans ce siecle un exemple remarquable.

Glab. hist. lib. 2. c. 4. Foulque Comte d'Anjou ayant fait bastir une eglise magnifique ne put obtenir de l'Archevesque de Tours qu'il la dediast, cet Archevesque luy ayant répondu, que lorsqu'il auroit satisfait au dommage qu'il avoit fait à l'Eglise, il seroit en estat de faire à Dieu des offrandes de son propre bien. Ce refus obligea ce Comte d'aller à Rome, où par le moyen de l'argent qu'il donna aux

officiers de la Cour de Rome, il obtint du Pape, qu'il y envoyast une personne pour la consacrer sans la participation de l'Archevesque. L'ordre en fut donné à Pierre Cardinal, qui se mit en devoir de l'executer.

Les prelats de France, dit Glaber, *ayant appris cet ordre du Pape, furent tous persuadez que cette presomption sacrilege estoit un effet d'une aveugle avarice. Ils detesterent tous cet attentat, estimant que c'estoit une chose tout-à-fait indigne, que celuy qui gouvernoit le siege apostolique violast le premier l'ordre étably par les Apostres & par les canons,* LA COUTUME DE L'EGLISE FONDÉE SUR UNE INFINITÉ D'AUTORITEZ DE L'ANTIQUITÉ, DEFFENDANT AUX EVESQUES DE FAIRE AUCUN ACTE DE JURISDICTION DANS LE DIOCESE D'UN AUTRE, SI L'EVESQUE QUI Y RESIDE NE LE PERMET. Glaber ajoute, que ce Cardinal ayant passé outre, nonobstant cette opposition generale des Evêsques, à la dedicace de cette eglise, elle tomba le jour mesme qu'on la consacra, & que personne ne douta que ce ne

fust une punition visible de Dieu contre cette entreprise illegitime. *Encore,* dit Glaber, *que le Pontife Romain soit le plus reveré de tous les Evesques acause de la dignité du siege apostolique, il ne luy est pas neanmoins permis de violer ce qui est prescrit par les canons. Car comme chaque Evesque d'une eglise orthodoxe est l'époux de cette eglise & represente le Sauveur du monde, il n'est jamais permis à une Evesque d'entreprendre sur le diocese d'un autre avec insolence.*

Voila quels estoient en ce temps-là les sentimens de l'Eglise de France sur ce point si delicat, dans lequel ils eussent esté facilement emportez par les pretentions des Papes, s'ils ne se fussent soutenus par la science de l'antiquité.

Il paroist aussy par ce recit de Glaber, & par le concile de Rheims, que les desordres de la Cour de Rome estoient detestez en ce temps-là dans l'Eglise de France, & qu'ainsy elle n'y participoit pas, & ne les imitoit pas. Aussy il est rapporté dans la vie d'Abbo, Abbé de S. Benoist sur

Loire, qu'eſtant allé à Rome pour y obtenir la confirmation de quelques privileges de ſa maiſon, & y ayant trouvé le Pape Iean XV. autre qu'il ne devoit eſtre, poſſedé de l'avarice; mettant toutes choſes en vente, il l'eut en execration; & qu'ayant viſité les egliſes des Saints pour y faire ſes prieres, il s'en revint en ſon monaſtere: *Quem execratus, perluſtratis orationis gratiâ Sanctorum locis, ad ſua rediit.*

Mais pour montrer que les deſordres n'ont jamais eſté tels dans l'Egliſe de France, qu'il ne s'y ſoit trouvé pluſieurs grands Eveſques, qui s'y oppoſoient de toute leur force, & qui faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour en arreſter le cours, il ne faut que lire le concile de Troſly tenu l'an 909. c'eſtadire preſqu'au commencement du x. ſiecle, par Hervé Archeveſque de Rheims & ſes Suffragans.

On y voit premierement par les plaintes que les Eveſques font contre les deſordres, qu'à la verité il y en avoit beaucoup; mais on y voit

en mesme temps que ces desordres n'estoient pas nez dans le x. siecle, & qu'ils y estoient passez du IX. & des siecles precedens, & que ce fut au contraire dans le x. que l'on s'efforça d'y remedier serieusement.

On y voit en second lieu, que ces desordres n'empeschoient pas qu'il n'y eust en France plusieurs Evesques remplis de l'esprit & de la science ecclesiastique, tres instruits dans les Conciles & dans la doctrine des Peres, & qui ne cedoient en rien à ceux qui ont reformé l'Eglise de France sous Charlemagne & sous Louys le Debonnaire. Ils y font paroistre partout un amour ardent pour la discipline, un zele episcopal pour le salut des ames, & une extrême douleur des maux de l'Eglise.

Enfin ils y témoignent beaucoup de vigilance pour la pureté de la foy, en exhortant les Evesques à consulter les livres des Peres & les divines Ecriture, pour convaincre l'erreur de Photius contre le S. Esprit, que le Pape leur avoit écrit avoir encore beaucoup de sectateurs en orient.

Sanè, disent-ils, *quia innotuit nobis sancta sedes apostolica, adhuc errores blasphemiasque cujusdam vigere Photii in partibus orientis in Spiritum sanctum, quod non à Filio, nisi à Patre tantùm procedat blasphemantes, hortamur vestram fraternitatem unà mecum, ut secundùm admonitionem Domini Romanæ sedis, singuli nostrûm perspectis catholicorum Patrum sententiis, de divinæ Scripturæ pharetris, acutas proferamus sagittas potentis, ad confodiendam belluam monstri renascentis, & ad conterendum caput nequissimi serpentis.*

Est-il croyable que s'il se fust elevé en ce temps-là mesme une nouvelle erreur parmy les fidelles, ces Evesques instruits dans le IX. siecle ne s'en fussent pas apperceus, & qu'ils eussent esté chercher des erreurs des Grecs, qui n'estoient point repandues en France, pour les condamner, & pour se preparer à les refuter, plutost que d'empescher l'introduction d'une superstition damnable, comme le seroit sans doute l'opinion de la presence

reelle, si ce n'avoit pas toujours esté la foy de l'Eglise, & si ce n'eust pas esté celle de ces saints Evesques?

Les plaintes que ces Evesques font au chapitre 3. du dereglement des monasteres, nous donne lieu de remarquer icy qu'on ne peut pas ne accuser le x. siecle; puisque l'on voit que ces Evesques le representent aussy grand qu'il peut estre dés le commencement de ce siecle. Mais c'est avec raison qu'on peut alleguer pour le relever, la reformation qui se fit dans ce siecle d'un tres grand nombre de monasteres, & principalement en France, par des Saints que Dieu suscita extraordinairement pour conserver dans l'Eglise l'esprit de penitence & de sainteté.

Saint Gerard né de la famille des Ducs de Loraine, s'estant d'abord rangé à la vie solitaire, s'employa ensuite tres utilement à la reforme des monasteres; & il en reduisit jusqu'à dixhuit à une observance reguliere, lesquels il gouverna pendant sa vie.

Adalbero Evesque de Mets, frere du Duc Frederic, travailla avec un

zele tres ardent à la reforme des monasteres de ſon dioceſe, en commençant par celuy de Gorzie ; & il remit, dit Sigebert dans le *bon chemin ceux qui faiſoient profeſſion de la vie monaſtique. Tous ceux qui vouloient renoncer au ſiecle pour ſe ſoumettre au doux joug de* JESUS-CHRIST, *apprenoient dans la ſainte retraitte de ce monaſtere combien ils devoient eſtre doux & humbles de cœur à l'exemple de leur Maiſtre. Ceux qui quittoient la profeſſion des armes pour s'enroller dans cette milice ſpirituelle, venoient y faire leur apprentiſſage. Ceux d'entre les Eccleſiaſtiques qui vouloient monter à un plus haut degré d'humilité, meritoient d'y voir non pas en ſonge, comme Iacob, mais en verité, une échelle qui touchoit juſqu'aux cieux, par où les Anges du Seigneur montoient & deſcendoient. Ainſy la ferveur de la devotion de cette maiſon repandant ſes flammes de toutes parts, toute la nobleſſe, les magiſtrats, & generalement toutes ſortes de perſonnes, ſans diſtinction ny de condition ny d'âge, y accouroient, & perſonne ne croyoit avoir appris les premiers com-*

Sigebert. Gemblac. in Vita Guibert. cap. 8. apud Sur. T. 3. 23. May.

mencemens de la vie religieuse, s'il n'avoit passé dans le monastere de Gorzie.

Mais cette reforme n'est pas neanmoins considerable en comparaison de celle qui se fit en ce siecle par le moyen des saints Abbez de Clugny, qui travaillerent avec une benediction particuliere à rétablir la discipline monastique dans plusieurs maisons de l'ordre de S. Benoist, non seulement en France, mais aussy en Italie.

Le premier Abbé de cette illustre maison fut S. Bernon, & il la fonda en partie des biens d'une Comtesse son ayeule, & en partie par la liberalité de Guillaume Comte d'Auvergne, & Duc d'Aquitaine.

La maniere dont ce Prince fit donation à ce monastere de divers biens, & du lieu mesme de Clugny, est si pleine de pieté, qu'elle merite d'estre rapportée, pour montrer que les maximes de l'Evangile estoient tout autrement vivantes en ce temps-là dans l'esprit mesme des grands du monde, qu'elles ne le sont à present. *La providence de Dieu*, dit ce Duc, *a pourveu au salut des riches, en leur donnant*

moyen de meriter des recompenſes eternelles par le bon uſage des choſes temporelles qu'ils poſſedent. C'eſt ce que l'Ecriture nous fait voir en nous aſſurant que les richeſſes de l'homme ſont la redemption de ſon ame. Ce que conſiderant avec grand ſoin, moy Guillaume, par la bonté de Dieu Comte & Duc, & deſirant donner ordre à mon ſalut pendant que je le puis, j'ay jugé qu'il eſtoit juſte, & meſme neceſſaire d'employer pour le ſalut de mon ame quelque partie des biens temporels que je poſſede, de peur que je ne ſois repris au jour du jugement d'avoir conſumé tout mon bien pour le ſoin de mon corps. Et je ne croy pas pouvoir mieux executer ce deſſein, qu'en me faiſant amis les pauvres du Seigneur, ſelon le commandement du Seigneur, & en nourriſſant de mon bien des perſonnes qui menent une vie reguliere dans un monaſtere; afin que l'aumoſne que je deſire faire à Dieu, ne dure pas pour un temps ſeulement, mais qu'elle ſoit en quelque ſorte perpetuelle. C'eſt ce que je pretends faire dans cette foy, & dans cette eſperance, qu'encore que je n'aye pas aſſez de force

pour mepriser toutes les choses du monde, je ne laisseray pas de participer à la recompense des justes, en recevant dans ma maison des personnes qui ont meprisé le monde.

S. Bernon estant mort l'an 912. le grand S. Odon fut eleu pour son successeur, & il est consideré par S. Bernard comme le premier Abbé de cette maison acause de l'eclat extraordinaire de sa sainteté. Il fut honnoré par les Rois & par les Papes ; il fut obligé de faire divers voyages à Rome pour le service du saint siege, & mourut l'an 942. aprés avoir reformé plusieurs monasteres.

Il eut pour successeur Ademar, dont S. Odilon releve la simplicité religieuse, & l'innocence chrestienne. Et Ademar S. Mayeul, qui fut particulierement honnoré par Hugue Capet, & servit beaucoup à étendre la reformation en divers monasteres de France.

Ce saint Abbé estant mort l'an 993. S. Odilon fut eleu en sa place par le commun consentement de toute la congregation, & la gouverna l'espace

de 56. ans selon Pierre de Damien : ainsy il vit la naissance & le progrés de l'heresie de Berenger.

Il suffit de dire qu'il fust reveré des Papes, des Empereurs, des Rois, & de tous les grands hommes de son temps.

Je rapporte toute cette suite de saints Abbez de Clugny, parcequ'elle est extremement considerable pour faire connoistre l'extravagance de cette innovation pretendue, que les Ministres nous veulent figurer estre arrivée dans ce siecle.

Ils ont tous vêcu non seulement sous la mesme regle, mais dans une mesme maison. Ils sont disciples les uns des autres. S. Odilon a esté elevé & instruit par S. Mayeul, S. Mayeul par Ademar & par S. Odon, & S. Odon par S. Bernon.

Odilon a veu Berenger. Il a veu le bruit de son heresie, & ny ce Saint, ny aucun monastere de son ordre n'en a esté emporté. Ainsy sa foy ne peut pas estre douteuse.

Je demande s'il est croyable que S. Odilon eust une autre creance que

celle qu'avoit S. Mayeul ; si S. Mayeul en avoit un autre que S. Odon, & si S. Odon en avoit un autre que S. Bernon, & que l'Eglise du IX. siecle, dans lequel ils ont tous deux esté instruits, & où ils ont passé une partie de leur vie ?

Cependant puisque toute la congregation de Clugny se trouve dans la creance catholique dans l'XI. siecle, si l'on supposoit qu'il se fust fait quelque innovation dans l'Eglise sur le fait de l'Eucharistie, il faudroit dire qu'il s'en est fait aussy une dans cette Congregation particuliere, & que ces premiers Religieux de cet ordre ayant esté instruits dans la creance de l'absence reelle, les autres eussent abandonné leur sentiment sur un des points les plus importans de la religion chrestienne. Mais c'est ce que l'on ne peut dire sans folie, puisque les derniers ont reveré les premiers, non seulement comme leurs peres, mais comme des Saints ; & qu'ils ont fait ce qu'ils ont peu pour les faire reverer à toute l'Eglise, au lieu qu'ils eussent esté obli-

gez des les regarder comme des personnes qui auroient vêcu dans l'illusion. Outre que comme nous avons souvent remarqué, ils n'auroient pu perdre la memoire de ce changement, qui seroit arrivé ou dans leurs personnes mesmes, ou dans celle de ceux qui les avoient precedé de peu de temps ; & ainsy ils auroient servi de témoins à Berenger, & ils luy auroient donné lieu d'accuser de nouveauté l'opinion commune de l'Eglise de son temps.

Que s'il est impossible de concevoir ce changement dans une seule Congregation de l'Eglise, que l'on juge combien il est ridicule de l'admettre dans toute l'Eglise ?

Nous ne nous arresterons pas beaucoup à considerer l'estat de l'Espagne, parce que cette Eglise a gemi durant tout ce siecle dans sa plus grande partie sous la tyrannie des Sarrasins, & que les Rois catholiques qui restoient, ont esté occupez dans des guerres continuelles contr'eux, ce qui leur donnoit moins de moyen de s'appliquer à la reforma-

tion de l'Eglise. Neanmoins on ne peut reprocher à cette Eglise aucuns desordres plus grands dans ce siecle que dans les autres, & on a lieu de la relever par plusieurs martyrs qui ont souffert genereusement pour la foy de Jesus-Christ ; par plusieurs saints Evesques, comme Gennadius Evesque de Zamory, Attilan Evesque d'Asturie, & Rudesinde Evesque de Compostelle ; par plusieurs Princes religieux & vaillans, qui ont genereusement defendu avec peu de forces & leur royaume, & la religion chrestienne, contre la puissance des Arabes qui estoit beaucoup plus grande.

Alphonse le Grand, si celebre dans les histoires d'Espagne, & qui a laissé à la posterité cet exemple si rare de modestie, d'avoir mieux aimé ceder le royaume à son fils qui s'estoit revolté contre luy, & luy servir ensuite de capitaine, que d'exposer son Estat à une guerre civile qui l'eust ruiné, occupe les premieres années de ce siecle jusqu'en l'an 912. auquel il mourut.

Ordonius son second fils, qui luy

ſucceda peu de temps aprés, eſt loüé pour ſa pieté, & il eſt dit de luy qu'il changea ſon palais en egliſe.

Les hiſtoriens d'Eſpagne attribuent la grande victoire du Roy Ramire ſur les Sarrazins à ſon zele pour la religion, & certainement on ne peut rien voir de plus chreſtien que ſa mort. Il voulut ſe dépoüiller de ſon royaume avant que de mourir, & prevenir par ce renoncement volontaire, l'eſtat où la neceſſité de la nature l'alloit reduire.

On voit divers exemples de pieté dans les autres Rois. Le Roy Veremond retablit dés le commencement de ſon regne l'obſervation des canons & des decrets des Papes. Et quoyqu'il l'ait depuis deshonnoré par quelques violences, il repara le ſcandale qu'il avoit cauſé par une penitence ſi publique qu'elle eſt meſme marquée dans ſon epitaphe en ces termes : *Veremond fils d'Ordonius offrit à Dieu à la fin de ſa vie une digne penitence, & mourut en paix.*

Enfin on ne voit rien dans l'hiſtoire de cette Egliſe qui ait pu y favoriſer

l'introduction imperceptible d'une nouvelle herefie contraire à la creance ancienne.

Il ne refte plus que l'Italie à examiner, & il faut avoüer qu'une partie des reproches que Baronius fait en general contre ce fiecle, eft veritable de l'Eglife particuliere de Rome, & qu'il n'y a rien de plus horrible que la vie de plufieurs Papes de ce temps-là. Mais fi cette corruption donne lieu de gemir pour cette Eglife, elle ne donne pas lieu d'en conclure qu'elle ait pu favorifer l'introduction d'une erreur, ce dereglement n'ayant point efté fi grand, qu'il n'y euft encore affez de perfonnes en Italie mefme capables de foutenir la foy, & qui n'euffent jamais fouffert l'établiffement d'une nouvelle herefie fans s'y oppofer.

Nous avons déja remarqué que le monaftere de S. Boniface à Rome, où faint Adelbert fe retira, eftoit tres reglé, & qu'il y avoit en mefme temps huit faints Abbez, quatre Grecs, & quatre Latins. Croit-on que ces Saints n'euffent point de zele pour la foy de l'Eglife, ou qu'ils ne la connuffent pas?

Aligerne

Aligerne 27me Abbé du Mont-Caſſin, mourut en l'an 988. aprés avoir gouverné ce monaſtere le premier de l'ordre l'eſpace de 30. ans. D'où il s'enſuit qu'il avoit vêcu preſque tout ce ſiecle. Il eſt extraordinairement loüé pour ſes vertus par tous ceux qui parlent de luy, & particulierement par l'auteur de la vie de S. Nil.

La vertu de cet Abbé eſt une preuve ſuffiſante de celle de ſon monaſtere, qu'il n'auroit pas laiſſé dans le dereglement; & ceux qui ſçavent qu'en ce temps-là les monaſteres eſtoient des academies de la ſcience eccleſiaſtique, auſſy bien que de la vertu chreſtienne, & que preſque tous les écrits de ces ſiecles ont eſté faits par des Religieux, ne douteront point qu'il n'y euſt ſous la diſcipline d'Aligerne beaucoup de Religieux zelez pour la foy, & capables de la deffendre, ſi elle euſt eſté attaquée.

L'illuſtre S. Nil, Grec d'origine, mais né dans la Calabre, remplit auſſy une grande partie de ce ſiecle. Et il peut ſervir de témoin du parfait conſentement de l'Egliſe Grecque avec

l'Eglise Latine sur le sujet de l'Eucharistie; puisqu'ayant puisé sa doctrine dans les livres des Peres Grecs, & dans les instructions ordinaires de l'Eglise Grecque, il a toujours vécu dans l'Eglise Latine, ayant esté lié d'amitié particuliere avec les Religieux du Mont-Cassin, qui luy donnerent mesme un monastere pour y habiter.

Ce saint vint plusieurs fois à Rome, il fut reveré par Othon III. auquel il donna sa benediction. Y a-t-il de l'apparence que sa foy fust differente de celle de l'Eglise Latine, avec laquelle il estoit si uni, & qu'il manquast ou de lumiere pour découvrir les alterations qui s'y fussent glissées, ou de zele pour s'y opposer?

Il y avoit aussy en ce temps en divers lieux de l'Italie plusieurs Evesques celebres en pieté, & qui ont mesme esté canonisez aprés leur mort, comme le témoigne Pierre de Damien dans sa lettre 17. *Nostra quippe ætate*, dit-il, *beati viri, Romualdus Camerinensis, Amicus Rumibonensis, Guido Pompesiarus, Firmanus Firmensis, & quamplu-*

res alii, sancta conversationis studio floruerunt, super quorum videlicet veneranda cadavera, ex sacerdotalis concilii auctoritate, sacra sunt altaria erecta, ubi nimirum divina mysteria miraculis exigentibus offeruntur. Et il fait ensuite mention du bienheureux Arduin Prestre qui estoit en ce temps-là celebre par ses miracles.

Mais Dieu a particulierement voulu relever en ce siecle l'Eglise d'Italie par le grand S. Romuald, qui y a renouvellé, & surpassé mesme en quelque sorte par ses prodigieuses austeritez la vie des premiers hermites de la Thebaïde.

Ce Saint ce fit religieux l'an 971.& ensuite il embrassa la vie eremitique, qu'il retablit dans l'occident. On ne peut rien ajouter à l'austerité de la vie qu'il établit dans son ordre, & qu'il pratiqua luy mesme. *Ils marchoient tous nuds pieds*, dit Pierre de Damien, *estant tout pasles & defigurez, se contentant de la plus extrême pauvreté. Quelques-uns s'enfermoient dans leurs cellules, estant aussy morts au monde que s'ils eussent esté déja dans*

les ſepulchres. Tout le monde ignoroit là l'uſage du vin, meſme dans les plus grandes maladies. Mais pourquoy parlay-je des Religieux, puiſque ceux meſmes qui les ſervoient, & ceux qui gardoient leurs trouppeaux, obſervoient le jeuſne & le ſilence, prenoient la diſcipline, & demandoient penitence pour les moindres paroles oiſeuſes. O ſiecle d'or de Romuald, qui n'éprouvoit pas à la verité les tourmens des perſecuteurs, mais qui n'eſtoit pas privé d'un martyre volontaire! O ſiecle vraiment heureux, qui nourriſſoit ſur les montagnes & parmy les beſtes tant de citoyens de la celeſte Ieruſalem!

Peut-on s'imaginer que ces Religieux tout brûlans de charité ne fuſſent pas dans la vraye foy touchant le myſtere de la charité? Eſtoient-ils indifferens aux maux de l'Egliſe, & s'ils euſſent ſceu que l'on y ſemoit une hereſie, ne fuſſent-ils pas auſſy-bien ſortis de leurs retraittes pour s'y oppoſer, qu'ils en ſortirent pour aller preſcher l'Evangile aux nations infidelles?

Car ce fut dans l'école de S. Ro-

muald que S. Boniface & ses compagnons conceurent le dessein d'aller prescher la foy aux Barbares pour y trouver le martyre. Et le mesme desir ayant enflammé le cœur de S. Romuald, il sortit luy mesme de son monastere dans le mesme dessein, & il alla bien avant dans la Hongrie, quoyque Dieu, qui l'avoit destiné à autre chose, ne luy en ait pas accordé l'accomplissement. Tous ses disciples se trouverent dans l'Eglise Romaine, lorsque l'heresie de Berenger commença de paroistre ; & ainsy l'on ne peut douter que ce n'ait esté la foy de leur maistre S. Romuald, & de tous les Saints qui ont vêcu avec luy, dont les miracles & la sainteté prouvent assez qu'ils suivoient la verité.

On pourroit beaucoup plus étendre toutes ces remarques particulieres sur l'estat des eglises de l'occident durant le x. siecle, & y en ajouter beaucoup d'autres semblables. Mais celles-cy suffisent pour montrer que toutes les declamations que l'on a accoutumé de faire contre ce siecle sont tres mal fondées, & qu'il

n'y a rien de plus ridicule que l'imagination des Miniſtres, qui ont pris ſujet de ces reproches vagues que l'on a formez contre ce ſiecle, d'y placer ſans raiſon & ſans apparence leur pretendue innovation dans la creance de l'Euchariſtie.

Je ſçay que comme l'on a ramaſſé dans cet écrit ce que l'on trouve dans les hiſtoriens à l'avantage de ce ſiecle, il ſeroit aiſé à l'Auteur de la Reponſe de ramaſſer auſſy ce que l'on a dit au deſavantage de ce meſme ſiecle, eſtant certain que l'on trouve du bien & du mal en tous les temps de l'Egliſe. Mais ce ramas qu'il feroit, ne concluroit rien du tout contre celuy que nous avons fait, & ne luy pourroit ſervir de rien pour autoriſer ſa pretention.

Car afin qu'elle euſt quelque vrayſemblance, il faudroit qu'il fit voir dans ce ſiecle une aſſoupiſſement univerſel; & c'eſt ce qu'il ne fera jamais par ces denombremens de deſordres particuliers; au lieu que pour montrer que ſa pretention eſt entierement hors d'apparence, il ſuffit de faire voir qu'il

y avoit dans toutes les provinces chreſtiennes pluſieurs ſaints prélats, & pluſieurs perſonnes zelées, qui veilloient à la conſervation de la foy, & qui n'euſſent jamais ſouffert l'établiſſement d'une nouvelle hereſie, ſans s'y oppoſer de toutes leurs forces: & c'eſt ce que nous avons plus que ſuffiſamment prouvé.

Pour favoriſer cette innovation inſenſible, il faut que toute l'Egliſe y ait contribué. Pour la découvrir & pour l'empeſcher il ne falloit qu'un ſeul homme qui euſt excité tous les autres.

Ce feroit auſſy en vain qu'il exagereroit en l'air l'ignorance de ce ſiecle, dont il n'a aucune preuve reelle; puiſque comme nous avons remarqué, l'ignorance ne peut avoir lieu dans le point dont il s'agit. Il faudroit donc qu'il euſt recours à l'indifference, au libertinage, & au mépris de la religion, & qu'il en accuſaſt ce ſiecle. Mais c'eſt ce qu'il ne ſçauroit faire avec la moindre couleur, eſtant clair par ce que nous avons dit, qu'il n'y a guere eu de ſiecle plus op-

posé au libertinage & à l'indifference pour la religion que celuy-là : de sorte qu'en quelque maniere qu'on considere la pretention des Ministres touchant ce changement universel de creance sur le sujet de l'Eucharistie, dont ils accusent ce siecle, elle doit passer au jugement des personnes raisonnables pour la plus extravagante chimere qui soit jamais tombée dans l'esprit des hommes.

CHAPITRE VIII.

Que toutes les sectes separées de l'Eglise Romaine sont d'accord avec elle sur le sujet de la Transubstantiation, & principalement les Grecs.

L'ECRIT que l'Auteur de la Réponse entreprend de refuter, s'arrestant au temps de Berenger, pour remonter ensuite jusqu'aux premiers siecles, il n'est pas necessaire pour le deffendre d'examiner ce que l'Auteur avance touchant les Petrobusiens, Vaudois, Albigeois, Vviclefistes, Hussites, & les autres qui ont

ſuivi Berenger. La ſocieté de toutes ces perſonnes ne luy peut eſtre que honteuſe, quand il ſeroit vray qu'ils auroient eſté dans les ſentimens des Calviniſtes, quoyqu'il fut facile de prouver des Huſſites que l'on leur fait tort de leur imputer cette erreur; qu'il ſoit fort douteux ſi l'on la doit imputer aux Albigeois, & qu'il ſoit certain que l'Egliſe n'a pu reſider dans toutes ces ſectes, qui ſe ſont retranchées elles-meſmes de l'unité de l'Egliſe, & qui eſtoient infectées de pluſieurs autres erreurs.

Mais on ne ſe peut pas diſpenſer de dire quelque choſe de la hardieſſe avec laquelle l'Auteur ſoutient ſur la fin de ſon écrit, *Que la Tranſubſtantiation, & l'adoration du ſacrement, ſont deux choſes inconnues à toute la terre, à la reſerve de l'Egliſe Romaine; & que ny les Grecs, ny les Armeniens, ny les Ruſſiens, ny les Iacobites, ny les Ethiopiens, ny en general aucun chreſtien, hormis ceux qui ſe ſoumettent au Pape, ne croyẽt rien de ces deux articles.*

Car en verité ce n'eſt pas une choſe ſupportable d'avancer des fauſſe-

tez evidentes avec cette confiance, & ſans en apporter aucune preuve; & l'on ne peut guere s'eloigner davantage de la bonne foy. Cet Auteur ne peut ignorer que ce qu'on a dit touchant les Grecs & les autres communions ſeparées ne ſoit l'opinion commune non ſeulement des Catholiques, mais auſſy des Grecs, & meſme des Proteſtans & des Calviniſtes qui agiſſent ſincerement.

Qu'on demande à tous les Grecs qui ſont au monde, s'ils ſont en different avec l'Egliſe Romaine ſur le ſujet de l'Euchariſtie, ils vous repondront que non. Que l'on demande à tous ceux de la communion du Pape s'ils ſont en different avec les Grecs touchant ce myſtere, ils repondront auſſy que non. Ils ſe trouvent enſemble en une infinité de lieux, & particulierement à Veniſe, & l'on n'a jamais veu qu'il ſe ſoit excité entre eux aucune diſpute ſur ce point.

Peu de temps aprés que Leon IX. eut condamné l'hereſie de Berenger, Michel Cerularius Patriarche de Conſtantinople écrivit tout ce qu'il

put contre l'Eglise Latine. Il estoit impossible qu'il ignorast une chose aussy celebre que la condamnation de cette heresie; puisqu'il y avoit encore à l'entour de Rome & dans Rome mesme plusieurs eglises de Grecs, qu'il y avoit dans Constantinople plusieurs eglises des Latins, & que L'Empereur de Constantinople possedoit encore en ce temps-là une partie de l'Italie qui obeïssoit au Patriarche de Constantinople. Cependant cet ennemy si passionné de l'Eglise occidentale ne s'est jamais avisé de luy reprocher qu'elle errast dans la foy de ce mystere, quoyqu'il la dechire outrageusement sur le sujet des Azymes.

On voit aussy dans le concile de Florence, que l'Empereur & les Evesques Grecs se reünissent avec le Pape & l'Eglise Latine, aprés estre convenus sur tous les differens qui les divisoient les uns des autres, & avoir agité en particulier la question qui regarde les paroles de la consecration; & l'on ne voit point que la doctrine de la Transubstantiation qui ne leur pouvoit estre inconnue, ny

la prattique de l'adoration dont ils estoient témoins tous les jours, ait jamais esté alleguée par aucun Evesque Grec comme une matiere de different & de dispute.

Aussy ce consentement de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine, est si notoire & si evident, que les Protestans de bonne foy ne s'amusent pas à le contester.

Consid. aquæ & pacificæ controver. hodiern. de Sacramento Euch. lib. 1. cap. 4.

Guillaume Forbesius, Evesque d'Edimbourg l'un des plus sçavans des Protestans Anglois, & qui avoit beaucoup voyagé par toute l'Europe, dans le livre qu'il a fait sous le titre de considerations modestes & pacifiques sur les controverses, parle de cette sorte touchant le sentiment des Grecs modernes sur la Transubstantiation.

Cette mesme opinion de la transubstantiation a esté receue il y a long-temps par un grand nombre de personnes, à quamplurimis, quoyque non par tous (c'est une exception que l'on ne doit pas trouver étrange dans un Protestant, & qui ne regarde que les temps plus éloignez.) *Et elle est encore deffendue non seulement dans l'E-*

glise Latine, mais aussy dans la Grecque, comme il paroist par les nouveaux Grecs, pour ne parler pas des anciens; par le Thresor orthodoxe de Nicetas, par la Panoplie d'Euthymius, par Nicolas Evesque de Methone*, par Samonas Evesque de* Gaze*, par Nicolas Cabasilas, par Marc d'Ephese, & Bessarion, qui confessent tous tres ouvertement la Transubstantiation dans leurs ouvrages. Aussy dans le concile de Florence il ne fust pas question si le pain estoit changé substantiellement au corps de* JESUS-CHRIST*, quoyque Kemnitius & plusieurs Protestans l'assurent; mais par quelles paroles ce changement ineffable s'operoit, & si c'estoit seulement par les paroles du Seigneur, ou s'il y falloit joindre les prieres du Prestre, & de l'Eglise. Ieremie Patriarche de Constantinople dans la Censure de la confession d'Ausbourg chap.* 10. *On rapporte sur ce point, dit-il, plusieurs choses de vous, que nous ne pouvons approuver en aucune sorte. La doctrine de la sainte Eglise est donc, que dans la sacrée Cene, aprés la consecration & benediction, le pain est chan-*

gé & passé au corps mesme de JESUS-CHRIST, *& le vin en son sang, par la vertu du S. Esprit. Et un peu aprés: Ce n'est pas que lorsque* JESUS-CHRIST *donnoit la communion à ses Disciples il leur donnast la chair qu'il portoit, ou le sang qu'il avoit en son corps. Et ce n'est pas aussy que dans l'administration des divins mysteres, le corps de* JESUS-CHRIST *qui a esté transferé au ciel en descende; car ce seroit un blasphéme que de le dire: mais c'est que la matiere du sacrement est changée & transformée par la grace du S. Esprit, & par l'invocation de celuy qui opere & consomme ce sacrement, au vray corps du Seigneur. Cela se fit dans la Cene que* JESUS-CHRIST *fit à ses Disciples, & cela se fait dans la nostre. Et ensuite le propre & veritable corps de* JESUS-CHRIST *est contenu sous les especes du pain levé.*

Il prouve la mesme chose par la reponse des Grecs aux questions du Cardinal de Guise, imprimée à Basle l'an 1571. Et il dit qu'il y a peu d'années que *conferant avec un Evesque Grec qui estoit assez habile, il soute-*

noit la Transubstantiation tres clairement, & la prouvoit par S. Chrysostome: TRANSUBSTANTIATIONEM *clarissimè confitebatur, & ex Chrysostomo tueri conabatur.*

Il cite ensuite le témoignage de Gaspar Pucerus, historien & medecin celebre; de Sandius Anglois dans son Miroir de l'Europe p. 233. où il dit nettement *que les Grecs sont d'accord avec les Romains sur la Transubstantiation, sur le sacrifice & sur tout le Corps de la Messe*; de Poterus, & de Petrus Arcadius.

Et c'est pourquoy je ne puis assez m'étonner, dit-il, *que Thomas Morton Evesque, au 3. livre qu'il a fait du sacrement de l'Eucharistie, nie que le Patriarche Ieremie ait cru la Transubstantiation, & que pour le prouver il allegue ces paroles tirées des actes des Theologiens de Vvitemberg avec le Patriarche Ieremie.* NON ENIM *hîc nominis tantùm communicatio est, sed rei identitas, etenim vere corpus & sanguis Christi mysteria sunt, non quod hæc in corpus humanum transmutentur, sed nos in illa melioribus*

prævalentibus. Car Ieremie ne nie pas, dit Forbesius, *dans ce passage la transmutation du pain au corps de* JESUS-CHRIST, *mais la transmutation du corps & du sang de* JESUS-CHRIST *au corps humain, suivant ce que dit S. Augustin :* NON *tu te mutabis in me, sed ego mutabor in te.*

Brerevod, professeur de Londres, qui a fait un livre de la Diversité des Religions, & qui remarque avec soin toutes les choses, en quoy il pretend qu'elles s'éloignent de la doctrine ou des prattiques de l'Eglise Romaine, n'ose pas dire neanmoins que l'Eglise Grecque soit en rien differente de l'Eglise Latine sur le sujet de la Transubstantiation. Il ne le pretend point aussy ny des Assyriens ou Melchites, ny des Nestoriens, ny des Jacobites ou Eutychiens, ny des Cophtes ou Egyptiens, ny des Abyssins ; mais seulement des Armeniens, encore ne se fonde-t-il que sur un passage de Guy le Carme, qui est le seul qui leur attribue cette erreur, formellement contraire à leur Liturgie.

Mais cet auteur devoit avoir jugé

que l'autorité de Guy le Carme ne doit pas eſtre ſi conſiderable en cette matiere, que celle de Ricardus Armacenus, qui a répondu aux queſtions des Armeniens, & de S. Thomas d'Aquin qui a écrit contre leurs erreurs ; ny l'un ny l'autre ne faiſant aucune mention de celle-là, non plus que les relations de ceux qui ont voyagé parmy eux, & meſme celles des Lutheriens, comme Olearius ; ou des Calviniſtes, comme les Holandois, qui n'auroient pas manqué de remarquer cette difference de la creance des Armeniens de celle de l'Egliſe Romaine ſur ce point, s'ils l'avoient pu faire avec verité.

Ainſy il doit paſſer pour conſtant que toutes les communions ſchiſmatiques d'orient ſont d'accord avec l'Egliſe Romaine ſur le point de la Tranſubſtantiation.

Et c'eſt ce qu'Olearius témoigne formellement dans ſon voyage de Moſcovie à l'égard des Moſcovites en ces termes : *Ils croyent*, dit-il, *la Tranſubſtantiation, c'eſtadire, que le pain & le vin ſont veritablement*

changez au corps & au ſang de Jesus-Christ. On ne trouvera pas neanmoins ces dernieres paroles, *c'eſtadire que le pain & le vin &c.* dans la traduction françoiſe ; parcequ'il a plu au traducteur Calviniſte de les retrancher, s'eſtant contenté de mettre les premieres : *Ils croyent la Tranſubſtantiation*, mais elles ſe trouvent dans l'original Allemand.

Ainſy l'auteur de la Reponſe n'eſt pas excuſable de s'opiniaſtrer à ſoutenir, comme il fait, que les Grecs & les autres communions ſchiſmatiques ne ſont pas d'accord avec l'Egliſe Romaine ſur le ſujet de l'Euchariſtie. Et cette hardieſſe à nier les choſes les plus evidentes, & les veritez de fait les plus conſtantes, doit faire connoiſtre à tout le monde, combien il eſt difficile d'allier la ſincerité & la bonne foy, avec la paſſion de ſoutenir à quelque prix que ce ſoit le party où l'on ſe trouve engagé. Il eſt étrange que ces paſſions ſe meſlent dans des diſputes, où ceux qui conteſtent ont tant d'intereſt de trouver la verité ; puiſqu'il n'y va de rien

moins que d'une eternité de malheurs pour ceux qui ne la trouveront point. Mais l'experience ne fait que trop voir, qu'il n'y en a point où elles se meslent davantage, ces raisons prises de l'autre monde faisant peu d'impression sur l'esprit des hommes, & celles des interests temporels, & des engagemens où l'on est entré, estant d'ordinaires plus fortes & plus puissantes dans les matieres de religion que dans aucune autre.

FIN.



TABLE
DU TRAITTÉ SUR L'EUCHARISTIE.

SECTION PREMIERE.

Refutation de la Reponse d'un Ministre au precedent Traitté.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIE'ME PARTIE.



cal 62

Ce Livre a couté seulement 20. sous.
Acheté le 13. Juin 1766. chez les Freres
Reycends, et Guibert.

